

ČESKOSLOVENSKÁ AKADEMIE VĚD
SLOVANSKÝ ÚSTAV

BYZANTINOSLAVICA

XV

2



PRAGUE 1954

BYZANTINOSLAVICA

Международный журнал по византиноведению

International Journal of Byzantine Studies

Revue internationale des études byzantines

*publiée par l'Institut Slave de l'Académie Tchécoslovaque des Sciences,
Prague I, Valentinská 1*

PRAGUE 1954

XV^e ANNEE

*rédigée,
avec la collaboration de spécialistes des principaux centres
de byzantinologie et le conseil de rédaction,
par*

BOHUSLAV HAVRÁNEK et ANTONÍN DOSTÁL

Membres du conseil de rédaction:

J. DOLANSKÝ, J. EISNER, J. KURZ, M. PAULOVÁ, A. SALAČ, F. TAUER, B. ZÁSTĚROVÁ

Rédacteur gérant:

B. Havránek,

membre de l'Académie Tchécoslovaque des Sciences

Secrétaire de la rédaction:

B. Zástěrová,

chargée de recherches à l'Institut Slave

Paraît deux fois par an, en volume de 8–10 feuilles de tirage

Prrière d'adresser toute correspondance concernant la rédaction aux rédacteurs:

M B. Havránek, Prague I, Valentinská 1. – M A. Dostál, Prague XVI, Zborovská 24.

Abonnement annuel:

Tchécoslovaquie 40,- Kčs. Etranger: \$ 5,30 (ou la somme équivalente en monnaie de chaque pays.)

Conditions d'abonnement:

On peut s'abonner aux Byzantinoslavica dans toutes les librairies ou directement dans la Librairie de l'Académie Tchécoslovaque des Sciences, Prague II, Vodičkova 40. La diffusion à l'étranger est assurée par Artia Entreprise du commerce extérieur pour l'importation et l'exportation d'articles culturels, Praha II, Smečky 30.

LES PROBLÈMES DE L'ÉTUDE DE L'HISTOIRE DE LA BULGARIE À L'ÉPOQUE DE LA DOMINATION TURQUE

A l'époque où la domination des Maures en Espagne ne fut limitée, grâce à une heureuse reconquête, que dans l'émirat de Grenade, d'autres éléments musulmans pénétraient en conquérants, du Sud-Est, sur le continent européen. Déjà, ce n'étaient plus le détroit de Gibraltar, mais bien les Dardanelles et le Bosphore que les nouveaux conquérants musulmans — les Turcs-Ottomans — traversaient pour se ruer sur l'Europe. De tels essais, de la part des Arabes, avaient déjà échoué dans cette région, grâce à la résistance des Byzantins. Toutefois, à la suite de la décadence de l'Empire romain d'Orient, et, finalement, de la chute de sa capitale, l'Europe du Sud-Est se trouva sans protection aucune, et entièrement exposée à l'expansion ottomane. Les conséquences fatales ne se firent guère attendre. La prise de la Constantinople byzantine, en effet, ne représentait pas pour les Turcs le point culminant de leurs conquêtes. Bien au contraire, elle fut plutôt le début d'une nouvelle étape dans l'expansion agressive des Ottomans, expansion qui dans le siècle suivant accrut le pouvoir despotique du Padischah, augmenté par la dignité de Calife, dans trois continents. La ville turque d'Istanbul devint, pendant de longs siècles, le cœur même de l'organisme de l'Etat ottoman dont les poumons devaient être les vastes espaces des Balkans et du Proche-Orient. Les forces des envahisseurs s'avancèrent, apparemment invincibles, vers la Hongrie. Elles furent néanmoins refoulées à Vienne, le Poitiers de l'Europe Centrale, en 1683. Cette défaite marqua le début d'une nouvelle reconquête, la reprise des possessions turques en Europe; cependant plusieurs siècles devaient s'écouler avant que le succès final ne fût atteint.

La croissance de l'Empire ottoman s'effectua par étapes, en partant de son noyau d'Anatolie. Dès la deuxième moitié du XIV^e siècle, le centre de la puissance turque fut transféré au continent européen, mais les sultans ne négligèrent pas d'appuyer, en même temps, les conquêtes en Europe, par les territoires acquis en Asie Mineure. La Bulgarie fut, dans les Balkans, le premier Etat slave qui, cinquante ans avant la chute de la « perle du Bosphore », subit la première vague de l'offensive turque et devint la riche proie de l'expansion ottomane. L'occupation de la Bulgarie à la fin du XIV^e siècle, termina la première phase de l'offensive victorieuse turque sur le continent européen. Nous pouvons en juger ainsi parce que, après une

grave crise gouvernementale que subit la Turquie au début du XV^e siècle (après la bataille d'Ankara en 1402), crise qui dura plusieurs années, les Ottomans durent renouveler leurs forces afin de pouvoir, après avoir refoulé les attaques des croisés (Varna 1444), recommencer, après la prise de Constantinople, une nouvelle étape dans leurs offensives victorieuses, qui se réalisèrent dans la deuxième moitié du XV^e siècle. L'Europe du Sud-Est, divisée par le féodalisme, était incapable de résister à la violente attaque de l'Etat ottoman, centralisé et absolutiste, dont l'organisation féodale était d'un caractère indubitablement agressif et militaire.

Bien avant que ne fussent liquidés les derniers restes de l'Empire byzantin et que les autres Etats des Balkans ne perdissent leur indépendance, le peuple bulgare subit le joug étranger; les cinq siècles de servitude forment une époque spéciale dans le développement de son histoire. Le territoire bulgare devint, dès le début, partie intégrante des possessions turques en Europe sans qu'il fût tenu compte, ni de ses anciennes frontières, ni de ses cadres ethniques. À part la perte de son indépendance politique et ecclésiastique, la Bulgarie asservie ne subit aucun changement radical dans les conditions économiques et sociales. Le régime féodal qui existait auparavant fut maintenu; toutefois, il prit un caractère musulmano-turc et acquit quelques traits particuliers qui le distinguèrent dans une certaine mesure, de celui qui était en vigueur dans le reste de l'Europe (par exemple en ce qui concerne la propriété foncière, le servage, etc.). Le peuple bulgare vécut pendant cinq siècles dans les conditions du régime féodal turc, c'est-à-dire depuis la fin du XIV^e siècle jusqu'à la deuxième moitié du XIX^e siècle. Nous traiterons donc de l'histoire de la Bulgarie à l'époque du féodalisme turc.

Les savants bulgares divisent cette longue époque en trois périodes: celle du développement du féodalisme turc, c.-à-d. période du féodalisme dit de *sipahi* (fin du XIV^e siècle jusqu'au début du XVII^e), et celle de la décadence du régime féodal de *sipahi* et de la formation des *tchifliks* en tant que domaines féodaux héréditaires (dès le début du XVII^e siècle jusqu'à la fin du XVIII^e). La troisième phase du développement du régime féodal sur le territoire bulgare date, d'après eux, de la fin du XVIII^e siècle jusqu'à la libération de 1878; cette époque est caractérisée par la complète décomposition du féodalisme turc en Bulgarie, par l'introduction et le développement des méthodes capitalistes dans la production.¹ Vu l'étroite base heuristique que nous possédons jusqu'à présent, en ce qui concerne les sources

¹ Изв. на Института за Бълг. Ист. 1—2. София, 1951, 360—376. — Ист. Преглед VII (1951), 553—556. (D'après un résumé des débats ayant eu lieu à l'Institut d'histoire bulgare en 1950.) — Cf. les observations de A. S. Tveritina au sujet du développement du féodalisme turc, dans Ученые записки Ленинградского государственного университета, № 138. — История и филология стран Востока. Ленинград, 1952, 223—225. — Voir aussi l'article de Br. Djurdjev, Прилог питању развитка и карактера турско-османског феудализма. Годишњак Ист. друштва Босне и Херцеговине I (1949).

turques, l'époque du féodalisme turc n'a pu être suffisamment étudiée, et, pour cette raison, les différentes périodes indiquées ne peuvent être certainement considérées comme définitives.

Un processus économique, social, politique et culturel relativement compliqué, eut lieu en Bulgarie sous la domination turque. Une étude complète et une description véridique de ce processus demeurent une des tâches importantes de l'historiographie bulgare. Il suffit d'indiquer quelques faits pour se rendre compte de la complexité de ce processus historique. Constatons tout d'abord un des points essentiels, pris dans le domaine social et économique.

Sur la base économique féodale turque, des relations antagonistes se formèrent entre la classe gouvernante, militaire et féodale, musulmane, et celle des râyas asservis (musulmans et non-musulmans) : elles se manifestèrent tout simplement comme les rapports sociaux et économiques existant entre les *sipahis* et les *râyas*. Dans le milieu bulgare, ces rapports ne concernaient pas seulement ceux qui existaient entre les feudataires turcs et les sujets chrétiens, ainsi qu'on le déclare souvent, de manière erronée, dans la littérature historique : en général, il s'agit ici d'un seigneur musulman et d'un paysan serf, sans différence de religion ou de nationalité.²

Cet antagonisme de classe était gravement compliqué par une opposition active dérivant de l'appartenance à une religion, c'est-à-dire par le rapport existant entre *musulmans* et *non-musulmans*, rapport qu'il faut comprendre surtout comme politique et social (inégalité politique des non-musulmans) avec ses conséquences économiques (par exemple, les impôts des non-musulmans étaient plus élevés que ceux des musulmans). Les deux rapports indiqués plus haut (*sipahi-râya*, et *musulman-non-musulman*) trouvèrent leur place dans la législation ottomane (dans les *kanun*). Le paysan bulgare, en tant que *râya* non-musulman, était exposé, sous la domination turque, à l'exploitation féodale encore accrue par l'oppression politique et sociale. Or, ce n'est pas tout encore.

La situation du peuple bulgare à l'époque turque se montra encore plus défavorable. L'exploitation matérielle de la part des feudataires turcs, et l'oppression sociale et politique résultant de la supériorité de l'élément musulman, furent intensifiées plus tard encore par une pression culturelle et politique, à la base de laquelle se trouvaient les efforts d'hellénisation et les visées politiques (« *grande idée* »!) du patriarcat grec de Constantinople,

² Toutefois, il faut même admettre l'existence des *sipahis* chrétiens dans les pays balkaniques aux premiers temps de la domination turque. Voir Бр. Бурђев, *Хришћани спахије у северној Србији у XV веку*. Годишњак Историјског друштва Босне и Херцеговине IV (1952) 165—169. — Б. Цветкова, *Към въпроса за класовите различия в българското общество през епохата на турското владичество*. Ист. Преглед VIII (1951) 166—174. — Н. Попов, *Нови данни за класовите различия в българското общество през турското владичество*. Ист. Преглед IX (1953) 635—637.

à la juridiction ecclésiastique duquel appartenait la Bulgarie. Cette pression fut accompagnée aussi d'effets économiques : la population bulgare orthodoxe fut exposée à une grave exploitation de la part du haut clergé grec, qui lui demandait sans scrupules une quantité de redevances de toute sorte.

Comme un autre trait de la complexité du développement de la société bulgare à l'époque de la domination turque féodale, nous pouvons prendre un exemple dans la sphère culturelle. La conquête turque atteignit sérieusement l'essor de la culture féodale bulgare au moyen-âge. Les Turcs introduisirent dans le milieu bulgare, influencé dans sa formation depuis sept siècles par le voisinage byzantin, une manière de vivre différente, des conceptions juridiques diverses, d'autres mœurs, des éléments différents de culture matérielle et ainsi de suite. La société musulmane turque et la société chrétienne bulgare, vivant ensemble depuis près de cinq siècles, devaient nécessairement exercer l'une sur l'autre une influence mutuelle. Dans le milieu culturel bulgare se fit aussi sentir, avec le temps, l'influence grecque, influence qui ne fut pas moins dangereuse pour la nationalité bulgare, et dont les propagateurs furent surtout la hiérarchie ecclésiastique et les écoles grecques. Il est impossible d'oublier l'apport culturel positif de la propagande catholique, se manifestant d'une manière très frappante aux XVI^e et XVII^e siècles. Tous ces éléments culturels se heurtaient mutuellement dans le milieu bulgare ou bien collaboraient et concouraient. Il serait certainement très intéressant et utile d'étudier et de découvrir les conséquences de ces activités mutuelles, telles qu'elles se manifestèrent dans les différents domaines de la vie sociale, économique et culturelle (par exemple dans les relations sociales, dans les méthodes de production, dans la langue ou la littérature, etc.).

Il serait possible aussi d'attirer l'attention sur d'autres faits qui contribuèrent au processus complexe du développement de l'histoire du peuple bulgare sous la domination turque. Prenons en considération, par exemple, le changement de la situation géographique du territoire bulgare, à l'intérieur des frontières de l'Empire ottoman, cinq siècles durant. En connexion avec l'accroissement des conquêtes turques en Europe, les territoires bulgares, qui étaient d'abord situés aux frontières, puis à l'intérieur de l'Empire ottoman, reprirent dans leur développement historique, leur caractère primordial de pays-frontière. Il en résulta, soit un éloignement, soit un rapprochement dans la possibilité de contact avec le reste de l'Europe ; ainsi fut modifiée certainement aussi la répercussion des événements se déroulant en Europe dans le milieu bulgare, durant la longue période qui s'écoula entre les XV^e et XIX^e siècles, particulièrement à l'époque de la question dite d'Orient.

Il est surprenant qu'abstraction faite de l'œuvre de deux savants étrangers (H a j e k et D e r ž a v i n), et de l'exposé populaire de P a s t u-

chov et de Stanev,³ cette longue et importante période de l'histoire nationale n'ait pas été étudiée en monographies dans le pays même, bien que par ailleurs, l'historiographie bulgare ait atteint déjà des résultats remarquables.⁴ Dans les travaux de synthèse concernant l'histoire de la Bulgarie, nous trouvons toutefois quelques chapitres se rapportant à l'occupation turque, avec plus ou moins de détails.⁵ Néanmoins, ils ne sont pas en général le résultat des recherches originales de l'auteur, car — ne se trouvant pas en contact direct avec l'étude des sources turques et des problèmes, solubles seulement par leur intermédiaire — celui-ci ne pouvait évidemment faire un tableau complet et satisfaisant de « l'époque turque ».

³ A. Hajek, *Bulgarien unter der Türkenherrschaft*. Berlin—Leipzig, 1925. — Н. С. Державин, *История Болгарии*, III. (Болгария под турским владычеством.) Москва—Ленинград, 1947. — Н. Станев, *България под иго*. Sofia, 1935. — Ив. Пастухов, *Българска история*, II. (Уредба на второто царство. Турска власт. Възраждане.) Sofia, 1943.

⁴ Un aperçu d'ensemble de l'historiographie bulgare jusqu'à l'époque précédant la deuxième guerre mondiale a été présenté par Iv. Dujčev dans la revue *Југословенски историски часопис*. IV. Belgrade (1938) 40—74. Une partie importante de la production historique bulgare est enregistrée dans *Опис на изданията на Българската академия на науките и на Българското книжовно дружество 1870—1926*. София, 1926. On trouvera beaucoup de matériaux bibliographiques dans un petit ouvrage de V. Mikov, *Извори за историята и географията на нашите градове и села*. София, 1935. Pour la bibliographie des travaux historiques bulgares parus entre les deux guerres mondiales, voir *Известия на Историческото дружество в София* XIII (1932) 193—204; XIV—XV (1937) 285—320. Depuis la deuxième guerre, les historiens nationaux s'efforcent — en principe — d'appliquer dans leurs travaux la méthodologie du matérialisme historique. Sur les résultats concrets de leurs recherches obtenus depuis 1945, voir notre article: *Úspěchy bulharské historické vědy*, inséré dans la revue historique *Časopis Matice moravské* LXXI, 1952 (Brno, 1953) 391—413; c'est un aperçu des articles publiés dans les périodiques bulgares: *Ист. Преглед* I—VIII (1945—1952), *Изв. на Ист. дружество в София* XXI—XXIV (1945—1948), *Изв. на Института за българска история* 1—2 (1951). La production historique est enregistrée régulièrement dans les revues mensuelles bibliographiques *Български книгопис* et *Летопис на периодичния печат*.

⁵ Signalons plusieurs travaux de ce genre K. Jireček, *Dějiny národa bulharského*. Praha, 1876. (Édition allemande: Prague, 1876, russe: Odessa, 1878, hongroise: Nagy Becskerek, 1889, bulgare: Sofia, 1929.) — А. Л. Погодин, *История Болгарии*. Санкт-петербург, 1910. — G. Bousquet, *Histoire du peuple bulgare depuis les origines jusqu'à nos jours*. Paris, 1909. — Д. Мишев, *България в миналото*. София, 1916. — Fr. Hübl, *Dějiny národa bulharského*, I—II. Praha, 1930. — Ив. Пастухов, *Българска история*, I—II. София, 1945, 1943. — Н. С. Державин, *Лекции по българска история*. София, 1946. — Н. С. Державин, *История Болгарии*, I—III. Москва—Ленинград, 1946—1947 (la traduction bulgare des deux premiers tomes a paru à Sofia en 1946. — Бурмов—Божиков—Кюрчиев etc., *Българска история*. София, 1948. (Cours d'histoire à l'usage des lycées.) — Й. Митев, *Кратка история на българския народ*. София, 1952. (Essai d'un exposé marxiste des principaux événements de l'histoire bulgare depuis la fondation de l'État jusqu'au 9 septembre 1944.) — Iv. Sakázov, *Bulgarische Wirtschaftsgeschichte*. Berlin—Leipzig, 1929.

En sus, il faut encore prendre en considération à quel point de vue méthodique et historique, l'auteur s'était placé pour élaborer le thème donné.⁶

Donc, si l'historiographie bulgare n'a pas encore présenté une sérieuse monographie scientifique sur l'histoire de la Bulgarie à l'époque de la domination turque, si nous n'avons pas trouvé, même dans les travaux synthétiques, une étude originale plus approfondie de l'époque citée plus haut, nous voyons d'autre part qu'il existe une littérature très étendue traitant, soit les différentes périodes de l'époque turque, soit les événements particuliers relatives à ses nombreux problèmes.⁷ Cette littérature, toutefois, nous montre que les savants bulgares se sont le plus intéressés à la troisième phase de l'époque turque, c'est-à-dire la période de la pleine décadence du régime féodal turc, et celle de la renaissance bulgare, périodes qui, d'ailleurs, tombent dans la même époque (depuis la deuxième partie du XVIII^e siècle jusqu'à 1878). Cette période où commence l'histoire moderne de la Bulgarie, a été étudiée sur une base heuristique très étendue, et les événements qui eurent lieu ont été décrits assez en détail. Aujourd'hui, l'historiographie bulgare marxiste se tourne de nouveau vers l'étude de l'époque de la renaissance nationale, s'efforçant d'apprécier les nombreux matériaux, du point de vue du matérialisme historique.⁸ Il est vrai, cependant, que les recherches concernant cette phase remarquable de l'histoire de la Bulgarie à l'époque du féodalisme turc, sont facilitées dans une large mesure du fait que les sources historiques sont beaucoup plus nombreuses, et que, de plus, elles sont infiniment plus accessibles aux historiens alors qu'il s'agit de la langue elle-même.

En ce qui concerne les premiers siècles de la domination turque en Bulgarie, surtout l'époque de l'essor du féodalisme turc dans les Balkans (XV^e—XVII^e siècles), il faut constater qu'ici, la science historique bulgare n'a pas encore atteint les résultats attendus. Les raisons en sont en somme très simples : les matériaux d'archives essentiels — il est question des sources turques — ne sont accessibles, pour le moment, que dans une très faible mesure, et ceux qui se trouvent aujourd'hui en Bulgarie à la disposition des savants n'ont pas encore été, pour la plupart, utilisés scientifiquement. Sans un examen préliminaire et critique des nombreux documents et autres

⁶ Les travaux cités ci-dessus et publiés avant 1945 ont été composés du point de vue positiviste. Or, il faut constater que les débuts de l'historiographie bulgare marxiste datent de longtemps : les fondements en ont été posés par le fondateur du mouvement socialiste en Bulgarie, D. Blagoev. Voir l'article de Chr. Christov sur Blagoev en tant que fondateur de l'historiographie marxiste bulgare dans les Изв. на Института за българска история 1—2 (1951).

⁷ Elle est en général dispersée dans divers périodiques, revues et annuaires d'Université.

⁸ Ces temps derniers, deux savants bulgares marxistes ont publié les ouvrages suivants sur la renaissance bulgare : Ж. Ната̀н, *Българското възраждане*. София, 1947 (2^e éd. augmentée). — П. Зарев, *Българското възраждане*. София, 1950. Le livre du professeur Natan a été traduit en russe et en tchèque.

sources d'archives turques ayant trait aux conditions existant sur le territoire bulgare, pendant les trois ou quatre premiers siècles de la domination ottomane, il est impossible de s'attendre à un progrès sérieux dans le domaine d'études considéré. Pour mener à bien cette tâche, il sera évidemment nécessaire de rechercher tous les matériaux d'archives turcs, de les rassembler, les concentrer et les classer.

De ce qui vient d'être dit, il s'ensuit que si même nous prenons en considération et avec raison la grande importance de la renaissance bulgare, et l'intérêt croissant que lui témoignent les savants, nous constatons pourtant une grande disproportion et un manque d'équilibre dans l'élaboration de l'histoire de la Bulgarie à l'époque de la domination turque.⁹ Nous sommes convaincus que, seule, une connaissance étendue et profonde des sources compétentes turques pourra contribuer, non seulement à une étude plus complète et à une interprétation plus exacte de la situation en Bulgarie, à l'époque de la domination turque, mais aussi à une division plus égale des sujets traités.

Pour autant que l'historiographie bulgare traite l'histoire nationale à l'époque turque, surtout pendant les premiers siècles, elle ne s'appuya au début que sur de faibles sources indigènes, sur les impressions et les expériences des contemporains étrangers, qui, d'ordinaire, ne firent que traverser le pays bulgare, ainsi que sur la littérature traitant de l'histoire de l'Empire ottoman dont, pendant de si longs siècles, la Bulgarie fit partie.¹⁰ Bien que les matériaux provenant de ces sources hétérogènes, soient très intéressants et précieux, ils sont pourtant, dans une grande mesure, partiels, et con-

⁹ On peut s'en rendre compte facilement en observant la disproportion des exposés cités ci-dessus, traitant la période turque de l'histoire bulgare. Signalons à titre d'exemple: K. Jireček: environ 80 pages sont consacrées aux quatre premiers siècles, alors qu'on en trouve à peu près le même nombre pour la fin du XVIII^e et le XIX^e siècle. — F. Hýbl: 66 pages seulement pour la domination turque jusqu'au XVIII^e siècle, 71 pages pour l'histoire bulgare à partir de la deuxième moitié du XVIII^e siècle jusqu'à la libération. — B. H. Златарски, *Нова политическа и социална история на България и Балканския полуостров*. София, 1921: l'époque turque jusqu'au XVIII^e siècle — 63 pages, la deuxième moitié du XVIII^e et le début du XIX^e siècle — 55 pages. — A. Hajek: on ne trouve qu'une cinquantaine de pages pour les quatre premiers siècles, tandis que les événements du XIX^e siècle y sont traités sur un nombre de pages deux fois plus grand. — N. Stanev: 118 pages pour la période s'étendant jusqu'à la renaissance bulgare, et 388 pages pour un seul siècle, avant la libération. — La même disproportion figure dans la *Bulgarische Wirtschaftsgeschichte* d'Ivan Sakāzov: p. 172—216 pour l'époque de 1400—1800, p. 217—264 pour la période de 1800—1879. A. Burmov (et autres): 39 pages pour les XV^e, XVI^e et XVII^e siècles, 91 pages pour la période de la renaissance. — J. Mitev: l'époque de la domination féodale turque jusqu'à la renaissance n'est traitée que sur 27 pages, tandis qu'à la période suivante, allant jusqu'à la libération, l'auteur a consacré plus de 150 pages. — On pourrait parvenir aux mêmes constatations pour plusieurs autres ouvrages relatifs à l'histoire bulgare sous la domination ottomane.

¹⁰ Voir J. Kabrda, *Les anciens registres turcs des cadis de Sofia et de Vidin et leur importance pour l'histoire de la Bulgarie*. Archiv Orientální XLX (1951) 330—332.

tiennent de nombreuses lacunes, étant souvent tendancieux et d'une véacité douteuse. Ils étaient, tout d'abord, insuffisants pour répondre à la question de la connaissance du développement économique et social de la Bulgarie à ladite époque, à celle de la connaissance des conditions résultant du régime féodal sur le territoire bulgare, dont le caractère, ainsi que nous l'avons déjà dit, présentait des traits spécifiques. Ces matériaux pouvaient à peine donner réponse à d'autres questions concernant l'histoire intérieure de la Bulgarie à l'époque turque, comme par exemple dans les domaines de l'administration, de la jurisprudence, de la vie urbaine, etc.

Un important changement eut lieu dans cette direction, dès que furent mises à la disposition des historiens bulgares des sources turques jusqu'alors inconnues. Le grand mérite en revient au zélé traducteur, D. A. Ichčiev qui traduisit ces sources en bulgare pendant la première décennie de notre siècle, et qui laissa derrière lui, pour l'époque à laquelle il vivait, une œuvre vraiment remarquable.¹¹ Ichčiev démontra d'une manière concrète tout ce que l'on peut recueillir des sources diplomatiques turques d'origine locale, dans le but d'obtenir la connaissance de l'état économique et social où se trouvait la Bulgarie à l'époque de la domination ottomane. L'importance des sources turques pour l'histoire de la Bulgarie avait déjà été comprise auparavant,¹² mais ce fut Ichčiev qui en justifia l'emploi pratique. L'apport d'Ichčiev fut pleinement utilisé et en toute confiance par les historiens, bien

¹¹ Sur l'œuvre d'Ichčiev voir J. Kabrda: *Turecké prameny k bulharským dějinám a jejich zpracování v Bulharsku*. Časopis Archivní školy XV—XVI (1939) 208—217. La bibliographie de ses travaux est donnée dans la revue Изв. на Историческото дружество в София XIV—XVI (1937) 186—194.

¹² K. Jireček, au moment où il écrivait son « *Histoire du peuple bulgare* », ouvrage, qui, à vrai dire, fit époque en ce temps (1876), a vivement ressenti le manque de sources historiques, surtout en ce qui concerne l'histoire des premiers siècles de la domination turque. Devant la rareté des sources nationales, il pensa à l'importance des archives turques, presque inaccessibles à cette époque aux savants étrangers. (Op. cit., 42.) Le professeur Ivan Šišmanov, dans son étude concernant les anciens voyages faits en pays bulgare, a souligné l'importance des documents officiels turcs pour cette histoire. Entre autres, il a signalé les résultats précieux que les recherches dans les archives d'État ou dans les bibliothèques de Constantinople pourraient donner. Ceci était évident, d'après les quelques extraits de manuscrits turcs et arabes que l'agent bulgare à Constantinople avait fait faire sur l'initiative du Ministère bulgare. Les extraits tirés des ouvrages turcs pendant le classement de la riche bibliothèque de l'ancien pacha de Vidin, Pašvan-oglu, ainsi que ceux provenant des autres manuscrits gardés à la Bibliothèque nationale de Sofia, ne se sont pas révélés de moindre importance. (Сборник за народни умотворения, наука и книжнина IV [1891] 321—323.) De même en 1898, B. Minces, dans son étude sur les recherches d'ordre social et économique concernant la Bulgarie (étude ayant valeur de programme) a fait remarquer — quant à l'époque turque — que les matériaux des archives turques sont les plus importants pour ces recherches. En même temps, il toucha aussi au problème des experts suffisamment préparés pour le travail sur les pièces d'archives turques, ainsi qu'à la nécessité de créer une chaire de langue turque à l'Université de Sofia (Ibid. XV/1898, 339). Vers la fin du XIX^e et au début du XX^e siècle, deux auteurs bulgares ont publié la traduction de quelques sources historiques turques. (Časopis Archivní školy XV—XVI [1939] 206—208.)

que, ainsi qu'on s'en rendit compte plus tard, ses traductions ne fussent pas toujours sans fautes sérieuses.¹³ Toutefois, un nouveau fonds de sources historiques relatives à l'histoire de la Bulgarie fut découvert, fonds de sources très utiles et, souvent même, uniques. Depuis, l'intérêt qu'on lui porte n'a pas faibli. Toutefois, aucune étude et aucune élaboration systématiques n'ont encore été tentées.

En résumé, l'époque de la domination turque forme une période importante de l'histoire bulgare. L'historiographie nationale n'a pas encore donné sur cette époque, de travaux satisfaisants, tout au moins en ce qui concerne la période s'étendant depuis la fin du XIV^e siècle jusqu'à la renaissance bulgare. Nous considérons que la cause principale en est due aux études insuffisantes des sources turques. Vers elles devra se tourner l'attention des savants, et, pour assurer le succès de ces études, il importe que le plan en soit fait d'avance et qu'elles soient systématiques.¹⁴

II.

En dehors de la Turquie et de l'Egypte c'est peut-être la Bulgarie qui possède actuellement les fonds d'archives turcs les plus riches. Outre les nombreux ouvrages manuscrits, ces fonds renferment plusieurs centaines de milliers de documents. Les pièces d'archives sont, pour la plupart, gardées aux Archives orientales de la Bibliothèque d'Etat « Vassil Kolarov » à Sofia. On y trouve aussi de nombreux manuscrits et imprimés arabes et persans.¹⁵

Quant au contenu de ces manuscrits, il est fort varié. Il y a des pièces

¹³ Ibid., 216—217. — Г. Гълъбов, *Османо-турски извори за българската история*, I. София, 1938, 10—12. (Годишник на Софийския университет. Историко-филолог. факултет XXXIV/2.) — Годишник на Българския библиографски институт I (1948) 232. Pour les recherches scientifiques, il est préférable de ne pas s'appuyer sur les traductions d'Ichčiev.

¹⁴ Notons ces considérations analogues du professeur Br. Djurdjev (de Sarajevo) qui déclare que « la période de la domination turque dans l'histoire du peuple serbe n'a presque pas été étudiée, bien que les documents d'archives [turcs] se rapportant à cette époque, et qui sont restés inutilisés, soient très abondants en Turquie d'abord, et aussi dans notre pays [en Yougoslavie]. Beaucoup de questions appartenant à l'histoire de cette période qui, aujourd'hui, nous paraissent insolubles, cesseraient d'être des problèmes par la simple étude de ces documents. C'est pourquoi... la publication et l'étude des sources turques est le besoin le plus pressant de notre science historique. » [Основни проблеми српске историје у периоду турске власти над нашим народима. Историски гласник 3—4 (1950) 117.]

¹⁵ On trouvera les détails concernant l'histoire des Archives orientales dans le livre de V. Jordanov, *История на Народната библиотека в София*. София, 1930, dans les rapports des anciens administrateurs de ces Archives, publiés dans les *Annuaire de ladite bibliothèque* (Годишник на Народната библиотека в София), ainsi que dans l'article de B. Nedkov, *Ориенталистиката в софийската Народна библиотека*, inséré dans le *Годишник на Българския библиографски институт I* (1948) 226—239 et *Ориенталският отдел на Държавната библиотека «Васил Коларов»*, publié dans *Ист. Преглед X* (1954) 115—120. Cf. encore Хр. Гандев, *Турски извори за аграрната история на България през Възраждането* (ibid. 120—127).

traitant de questions d'histoire, de philologie, de mathématiques, de médecine, de jurisprudence et surtout celles qui traitent des questions de la loi musulmane. De même en ce qui concerne leur importance historique ou scientifique en général, les manuscrits ont une valeur fort diverse. Au point de vue chronologique, ils se réfèrent à une longue période de plus de six siècles.

Quant aux ouvrages manuscrits turcs qui présentent un intérêt spécial pour les recherches sur l'histoire bulgare, signalons tout d'abord plusieurs ouvrages des auteurs turcs bien connus, tels que Sadettin, Peçevi, Selânikî, Kâtîp Çelebi, Nişancı et autres.¹⁶ Suivent plusieurs exemplaires des *kanunname*, des recueils de *fetva* et des recueils d'*inşa*.¹⁷

Cependant, parmi les pièces d'archives turques, il s'en trouve une grande quantité qui ont une importance extraordinaire pour les recherches déjà indiquées. Elles sont, au point de vue de leur aspect extérieur, de deux sortes : 1. des documents détachés ; et 2. des registres d'administration.

En ce qui concerne les premiers, les Archives orientales de Sofia en comptent plusieurs fonds avec quelques centaines de milliers de pièces.¹⁸ Les documents se rapportent à toute la période de la domination ottomane dans les Balkans depuis le XIV^e jusqu'au XX^e siècles. Parmi ces documents il y en a même beaucoup qui portent sur l'histoire des autres territoires de l'ancien Empire ottoman. Evidemment, ceux d'entre eux qui datent de deux premiers siècles sont moins nombreux. Depuis quelques années, on procède à un examen systématique et à un classement minutieux de ces matériaux, d'après un plan thématique et chronologique bien établi. Jusqu'à présent, plus de vingt mille documents ont été décrits et en même temps inventoriés. Il en existe déjà un catalogue thématique dont se servent les savants avec succès.

Pour les registres d'administration (les *sicil*), ils représentent aussi une source considérable de documents authentiques et fort importants, sur l'utilité desquels, pour l'histoire bulgare, il serait superflu de s'étendre.¹⁹

¹⁶ Il serait utile de confronter ces manuscrits avec les indications respectives qui figurent dans l'ouvrage de Fr. Babinger, *Die Geschichtsschreiber der Osmanen und ihre Werke*, Leipzig. 1927. En effet, Babinger n'a pas utilisé les Archives orientales de la Bibliothèque d'Etat à Sofia.

¹⁷ *Kanunname* : code, recueil de lois (*kanun*). *Inşa* : épistolaire, formulaire. *Fetva* : réponse à une consultation juridique donnée par un docteur de la loi musulmane (*müftü, şeyhülislâm*).

¹⁸ D'après une communication privée du conservateur actuel des Archives orientales M. B. Nedkov, une partie tout-à-fait minime de ces pièces appartient à « l'ancien Fonds », tandis que le reste se compose de « nouvelles acquisitions ». Voir le rapport de H. Duda dans les *Mitteilungen des Deutschen wissenschaftlichen Instituts in Sofia*. Heft I. Sofia, 1943, 47—48.

¹⁹ Sur les *sicil*, voir notre travail déjà cité : *Les anciens registres turcs des cadis de Sofia et de Vidin*, 329—392. A cette occasion, nous devons compléter nos données

Une autre collection de manuscrits orientaux, mais beaucoup plus modeste, a été organisée à la Bibliothèque Nationale de Plovdiv.

Plusieurs centaines d'importants documents, pour la plupart originaux, sont gardés dans les archives du célèbre monastère de Rila. Tous ont été traduits en bulgare (voir ci-dessus p. ..., note ...).

On trouvera encore un certain nombre de manuscrits turcs dans les archives de l'Académie bulgare des sciences (il s'agit de documents relatifs à des fondations pieuses, aux *vakıf*), dans celle de l'Exarchat bulgare et dans celles des Archevêchés (documents d'ordre ecclésiastique), ainsi que dans les bibliothèques et musées de province (Stalin, Vidin, Levskigrad, Teteven, Koprivštica et ailleurs), dans les archives des communes et dans celles des tribunaux musulmans.²⁰ Il faut même admettre qu'il existe toujours un grand nombre de documents officiels turcs, épars entre les mains des particuliers, datant au moins de l'époque plus récente. Il est évident qu'il est grand temps de sauver encore tout ce que l'on peut de ces documents, dont l'importance pour l'histoire bulgare à l'époque de la domination turque, est hors de doute.²¹

Jusqu'au commencement du XX^e siècle, l'historiographie bulgare, à quelques exceptions près, ne s'est guère intéressée aux sources écrites en osmanli ancien,²² bien que les historiens nationaux les eussent, pour ainsi dire, sous la main. Ce n'est que dans la première décennie de notre siècle qu'un effort sérieux a été tenté dans ce sens. Après les modestes essais de St. Džansǎzov et A. Šopov en ce qui concerne la traduction des documents et des autres sources historiques turques, ce fut avant tout la vaste activité de D. Ichčiev qui rendit possible à l'historiographie bulgare, une pénétration plus profonde des sources originales turques, et qui montra la nature précieuse des renseignements à tirer, surtout des pièces d'archives

sur les *sicil* conservés en Bulgarie. En 1948, les Archives orientales de la Bibliothèque d'Etat à Sofia ont acquis une soixantaine d'anciens *sicil* du cadi de Roussé. Les registres datent de la fin du XVIII^e siècle jusqu'à la huitième décennie du siècle dernier. Voir l'article de B. Nedkov dans *Harpe*, № 1236, du 14 octobre 1948.

²⁰ Il se peut qu'une partie de ces pièces d'archives soient déjà entrées dans le Fonds oriental de la Bibliothèque d'Etat.

²¹ Quant aux pièces d'archives turques conservées en Bulgarie, pendant la dernière guerre, un comité spécial, composé d'historiens et orientalistes bulgares et allemands se constitua en vue de procéder à des recherches systématiques et organisées. Voir le rapport d'un membre allemand dudit comité (H. Duda) dans les *Mitteilungen des Deutschen wiss. Instituts in Sofia*. Heft I. (1943). Après la guerre, ledit comité cessa d'exister. Actuellement, c'est M. B. Nedkov qui, avec ses collaborateurs, procède au classement et à l'inventaire des archives turques conservées à la Bibliothèque d'Etat à Sofia. Dès 1947, une section turque a été constituée auprès de l'Institut d'histoire bulgare; elle est chargée de rechercher, de rassembler, d'étudier et de publier les documents turcs relatifs à l'histoire de Bulgarie à l'époque turque.

²² J. Deny appelle ainsi « la langue qui a été écrite ou parlée en Turquie entre le XIV^e siècle de notre ère et l'année 1850, date approximative de la réforme du langage ». (*Grammaire de la langue turque*. Paris, 1920, p. VII—VIII.)

turques conservées en Bulgarie même. Ce fut ensuite un orientaliste polonais J. Grzegorzewski, qui suivit en partie l'initiative d'Ichčiev, toutefois, non en rapport direct à l'histoire bulgare. D'autre part, il faut le souligner, l'œuvre d'Ichčiev, du moins quant à l'étendue de son travail de traducteur et à la variété des sujets traités, n'a pas jusqu'ici trouvé son continuateur.

Encore à l'époque où Ichčiev remplissait diverses revues bulgares de ses traductions, il semblait que la science bulgare finirait par acquérir des orientalistes érudits qui, étant philologues, contribueraient à une interprétation et à une édition scientifique des sources turques portant sur l'histoire bulgare. On pouvait l'espérer surtout d'un jeune orientaliste de talent, Ivan Dimitrov, lequel, avant qu'il n'eût pu se faire valoir dans un domaine aussi important pour l'histoire de la Bulgarie, trouva la mort durant la guerre balkanique en 1913. Un autre, D. Gadžanov, lecteur pendant de longues années de la langue turque à l'Université de Sofia, se mit à traduire les sources turques et fit des recherches dialectologiques et ethnographiques; toutefois, il y renonça très tôt, se consacrant exclusivement à l'enseignement du turc à l'Université. La deuxième décennie du XX^e siècle fut d'ailleurs pour la Bulgarie une période de guerres, et il est bien compréhensible qu'elle n'ait pas été particulièrement favorable à la poursuite du but proposé par Ichčiev, c'est-à-dire s'efforcer de faciliter l'utilisation des sources historiques turques à un plus grand nombre d'historiens bulgares. Ce n'est qu'après la première guerre mondiale que l'on put remarquer de nouveau une tendance plus vive à l'étude des documents turcs relatifs à l'histoire bulgare. On peut rappeler ici quelques travailleurs, tels que feu Vl. Todorov-Chindalov, P. Dorev et V. Šanov (décédé récemment), ainsi que les turquisans G. Gălăbov, P. Mijatev et B. Nedkov, ceux-ci continuant toujours à traduire et à publier les sources turques.²³

Nous venons de passer en revue les turquisans bulgares, amateurs ou spécialistes, qui, depuis la fin du siècle précédent jusqu'à nos jours, se sont efforcés de rendre accessibles aux historiens bulgares les sources turques.²⁴ Il faut toutefois constater que toutes les personnes énumérées étant d'une préparation différente pour accomplir cette tâche importante, choisissaient leurs matériaux d'après l'occasion ou selon leur intérêt plus spécial, et avaient même une façon différente de les publier. C'est ainsi que, bien que sur une moindre échelle, l'on retrouve ici ce qu'observa en 1922,

²³ Outre les spécialistes que nous venons de mentionner, on nommera plusieurs jeunes travailleurs scientifiques, tels que B. Cvetkova, N. Popov et V. Mutafčieva, ainsi que les traducteurs L. Kackov, D. Bašev, Iv. Palazov, D. Šalev, N. Manolov, G. Ingilizov, St. Robev, A. Christov et l'arabisant T. Čolakov [Ист. Преглед X (1954) 126.]

²⁴ Nous renvoyons à l'article déjà cité *Turecké prameny k bulharským dějinám a jejich zpracování v Bulharsku*, où nous avons analysé les travaux des turquisans bulgares dont nous venons de faire mention. Il s'agit des articles et études publiés jusqu'en 1938.

le professeur P. N i k o v, quand il traita la question de l'édition des sources historiques pour l'histoire bulgare: « Les éditions des matériaux historiques pour l'histoire bulgare ont été faites, sans exception, d'après le choix des éditeurs eux-mêmes; par conséquent, elles dépendent de leur intérêt personnel, scientifique ou autre, de leurs sympathies et de leurs efforts. Elles revêtent un caractère occasionnel. Elles manquent d'une direction qui les lierait d'ensemble, les unirait et les systématiserait. Voilà pourquoi on se trouve devant un chaos de différentes éditions, séparées à la fois par l'époque, par le sujet, ainsi que par leur but. Pour aucune période de l'histoire bulgare, ni même pour aucune question particulière, tous les matériaux historiques n'ont pas été recherchés, ni rassemblés, ni publiés en éditions critiques. L'édition des matériaux pour l'histoire bulgare doit être bien organisée. »²⁵

D'autre part, il faut constater que les efforts des turquisants bulgares, bien que dignes d'éloges et de reconnaissance, sont parfois loin de satisfaire les exigences de la science historique moderne. (Cela vaut surtout pour les travaux d'Ichčiev.) C'est pour cela qu'une revision compétente d'une partie essentielle des matériaux publiés s'impose. A part cela, ceux-ci, tant dans leur ensemble que dans les détails resteront, même dans leur état actuel, toujours utiles aux historiens, pourvu que ces derniers s'en servent avec prudence. En tout cas, les sources turques publiées jusqu'à présent et concernant l'histoire bulgare, quelle qu'en soit la présentation — et nous aurons l'occasion de présenter nos observations à ce sujet — apparaissent fort importantes, sinon indispensables, tout au moins pour l'orientation dans la matière qu'elles traitent.

III.

1.

Considérons maintenant de près les problèmes de l'étude de l'histoire bulgare à l'époque de la domination turque, en tenant compte, plus particulièrement, de l'importance des sources turques pour cette étude.

Presque tous les travailleurs bulgares qui s'efforcèrent, dans une plus ou moins grande mesure, de contribuer à l'historiographie nationale par l'étude des sources turques, puisèrent dans les pièces d'archives qui se trouvaient en très grand nombre à leur disposition, surtout dans leur propre pays; ils utilisèrent aussi les matériaux provenant des archives de pays étrangers, telles que celles de Constantinople ou de Berlin.²⁶ Ici il s'agit surtout de divers types de documents turcs conservés, soit dans l'original,

²⁵ П. Ников, *Задачата на днешната българска историография*. Годишник на Соф. Унив. Ист.-филолог. фак. № XVII (1922) 305.

²⁶ Aux archives étrangères ont puisé: A. Šopov, Vl. Todorov, Chindalov, P. Dorev et G. Gălăbov.

soit sous forme de copies, tels que les firmans (*ferman*), les bérats (*berat*), les bouyourouldous (*buyuruldu*), les hudjets (*hüccet*), les arzouhals (*arzuhal*), les témessuks (*temessük*), les ilams (*ilâm*) et beaucoup d'autres.²⁷ Outre les documents et les actes, on a traduit une série de kanouns (*kanun*), de fetvas (*fetva*), d'inscriptions, de dépêches officielles, de procès-verbaux d'un interrogatoire (*istintakname*), et on a même réussi à déchiffrer un télégramme turc chiffré.²⁸ Ichčiev traduisait ou puisait aussi dans les annales manuscrites.²⁹ Quelques savants utilisèrent même des œuvres imprimées: travaux historiques, récits de voyages, recueils de sources diplomatiques ou annuaires officiels (*salname*).³⁰ Ainsi que nous pouvons le constater, les auteurs nationaux se servirent des sources turques les plus variées, manuscrites ou imprimées qui, malgré leur différente importance historique, contribuèrent largement à faire connaître les conditions existant en Bulgarie sous la domination turque.

L'époque dont traitent les matériaux publiés s'étend à toute la période de la domination turque en Bulgarie. Les sources les plus anciennes datent de la deuxième moitié du XIV^e siècle, au temps où les Turcs n'avaient pas encore envahi toute la Bulgarie. Seuls quelques documents et quelques fragments d'annales se rapportent au XV^e siècle. Quant aux XVI^e et XVII^e siècles, on dispose déjà de plus nombreuses sources diplomatiques provenant, d'une part, des registres de cadis de Sofia (les sidjills) et de la collection de Rila, de l'autre, des archives de Constantinople. Ici doivent être citées aussi les notes de voyages d'Evliyâ Çelebî datant du XVII^e siècle. Le plus grand nombre de documents et d'autres matériaux proviennent du XVIII^e et XIX^e siècles et, du point de vue thématique, ce sont les plus variés. P. Dorev a traduit une quantité de documents se rapportant même au début de notre siècle et concernant la révolution macédonienne de 1903.³¹ Pour les premiers siècles de la domination ottomane (XV^e—XVII^e siècles), peu de sources turques ont été publiées jusqu'à présent. Il est vrai cependant

²⁷ Sur les différents types de documents turcs, voir L. Fekete, *Einführung in die osmanisch-türkische Diplomatie der türkischen Botmäßigkeit in Ungarn*. Budapest, 1926.

Ferman: ordre émis au nom du sultan. *Berat*: sorte de brevet de nomination, d'investiture (promulgué au nom du sultan). *Buyuruldu*: ordonnance d'un haut dignitaire de l'Etat. *Hüccet*: protocole judiciaire. *Arzuhal*: requête. *Temessük*: titre de possession. *Ilâm*: sentence écrite d'un tribunal.

²⁸ Voir Известия на Историческото дружество в София XIV—XV (1937) 216—228.

²⁹ Il s'agit, par exemple, des chroniques de Saadeddin (Sadettin), de Selânikî, etc., bien qu'Ichčiev ait pu consulter les mêmes chroniques déjà éditées. Cf. l'article d'Ichčiev (Принос...) dans le Сборник за нар. умотворения, наука и книжнина XXV (1909) 4, ainsi que son article (Материяли...) dans les Известия на Ист. дружество в София II (1906) 91.

³⁰ Il est question, par exemple, de l'histoire de Djevdet (*Tarih-i Cevdet*), des relations de voyages d'Evliyâ Çelebî, des recueils de Feridun et de A. Refik, etc.

³¹ П. Дорев, *Костурско в македонската революция*. София, 1937.

que très peu de pièces d'archives ont pu être conservées. On peut toutefois espérer que durant l'élaboration de l'inventaire, actuellement en cours à Sofia, des énormes fonds d'archives turcs, on découvrira d'autres matériaux importants concernant l'époque donnée, tout au moins pour les XVI^e et XVII^e siècles.³²

Le domaine territorial des sources turques déjà publiées ne comprend pas seulement le territoire de la Bulgarie actuelle; il s'étend aussi, profondément, dans les pays avoisinants. Les documents se rapportent à toute la Roumélie, mais ils concernent surtout les régions de Sofia et de Vidin et celle de Rila. Le reste des sources concerne surtout la Serbie, la Macédoine, la Thrace (y compris le territoire de Rhodope) et la Dobroudja, et même les principautés bas-danubiennes: la Valachie et la Moldavie. Du fait de l'administration unitaire turque dans les Balkans, beaucoup de sources, même si elles ne concernent pas directement le pays bulgare, permettent une analogie des plus utiles.³³

La question fondamentale qui se pose au premier plan de l'étude de l'histoire de la Bulgarie à l'époque de la domination turque, est celle du problème du féodalisme turc sur le territoire bulgare.³⁴ Admettons immédiatement que ce problème est insoluble sans l'aide des sources turques. Il importe de comprendre que c'est là que nous devons chercher l'interprétation théorique de l'essence et du développement de la propriété foncière dans le milieu musulmano-turc, ainsi que les témoignages concrets pris dans la vie pratique et fournis par les matériaux provenant des documents turcs. Il est tout naturellement visible que ces explications théoriques doivent être conçues et interprétées en connexion avec les conditions économiques, et, en général, avec le développement des conditions de production dans les pays musulmans. Il serait toutefois nécessaire de jeter en même temps un regard aussi sur l'évolution sociale et économique, dans les territoires en question, avant l'occupation turque.

Nous trouvons dans les sources turques, les dispositions légales concernant la classe militaire féodale, les institutions féodales, la classe exploitée des paysans asservis — les râyas, le règlement de leurs rapports mutuels, la question de la fuite des serfs, etc. Les mêmes sources nous instruisent bien sur l'imposition des paysans musulmans ou non-musulmans, qui, théoriquement, devait s'effectuer conformément aux prescriptions fiscales légales,

³² Par exemple, parmi les registres faisant partie des fonds turcs de la Bibliothèque d'Etat à Sofia, il y en a plusieurs (les fragments ci-inclus) dont les importants matériaux datant du XV^e et XVI^e siècles n'ont pas encore été l'objet de recherches historiques.

³³ Le Fonds turc de la Bibliothèque d'Etat de Sofia renferme de nombreux matériaux diplomatiques, encore inédits, dont le domaine territorial s'étend presque sur tout l'ancien Empire ottoman. Cf. notre travail: *Les anciens registres turcs...*, 382—385.

³⁴ Pour la littérature fondamentale relative au féodalisme turc, v. Archiv orientální XIX (1951) 360—361 (note).

mais qui, en pratique, devenait de plus en plus arbitraire. Sans l'aide de ces documents, toute solution de la question du féodalisme turc en Bulgarie (et dans les Balkans) ne serait qu'incomplète. Toutefois, il faut étudier ces matériaux très attentivement aussi du point de vue chronologique, car les formes du régime féodal turc se développèrent pendant des siècles, malgré la forte tendance conservatrice du milieu musulman. L'historiographie positiviste en traitant ces problèmes fit même, quelquefois, l'erreur d'étendre les conditions féodales attestées par les sources historiques provenant, par exemple, du XVI^e siècle, à tout le territoire de l'Empire ottoman, aussi bien dans le passé qu'à une époque ultérieure.

Les matériaux d'archives turcs étudiés par les savants bulgares, donnèrent, en attendant, toute une série de connaissances concrètes et précieuses concernant l'importante question de la propriété foncière dans les Balkans à l'époque turque, de même qu'ils firent comprendre plus clairement le sens exact des termes *mülk* (propriété), *tasarruf* (possession), *araziî miriye* (terres domaniales), *baştine* (biens fonciers héréditaires et indépendants), etc. D'autres données contribuent à résoudre le problème de la situation dans les *has* (*has*), *ziamets* (*zeamet*) et *timars* (*timar*), sorte de fiefs militaires turcs, sur les terres de *vakıf* (biens de main morte), ainsi que la question des rapports économiques et juridiques entre les titulaires des fiefs (plutôt: bénéfices), les *zaïms* et les *sipahis*, et les paysans (*râya*).

De nombreux et intéressants matériaux sont obtenus aussi dans les documents turcs sur le système fiscal qui, sans aucun doute, ainsi qu'il en fut de même ailleurs, devait être une bien lourde charge pour les grandes masses paysannes. Dans un système fiscal basé, apparemment, sur des dispositions légales précises, il y eut certainement assez d'occasions, à diverses époques et en divers endroits d'éluder ces dispositions. Bien que beaucoup de détails, au sujet de l'imposition, nous aient été fournis par des sources indigènes, les documents turcs nous donnent quantité d'informations sur divers impôts, taxes et prestations en nature, que la littérature et les sources non-turques ne mentionnent aucunement. Le problème de la lourde charge des impôts et de l'oppression fiscale imposées par la classe militaire féodale et l'État lui-même au peuple asservi, est en étroite connexion avec la question fondamentale et complexe du régime féodal turc et de ses institutions.

Dans les publications nationales spécialisées, on parle souvent (sans se baser, cependant, sur des documents authentiques) des classes dites privilégiées du peuple bulgare, des « *râyas* privilégiés », comme s'il s'agissait de caractériser les différences sociales entre les paysans asservis, causées par l'intervention de l'État. En vérité, il ne s'agit ici que de certains groupes des habitants chargés de remplir certaines fonctions spéciales, soit dans l'intérêt de l'État, soit dans l'intérêt commun, pour lesquelles ils obtenaient quelques allègements d'impôts. Ce furent justement les sources turques qui amenèrent Ichčiev à augmenter, d'après son interprétation

erronée, le nombre de ceux qui étaient déjà connus. De quatre cinq groupes de « privilégiés » non-musulmans (chez Hammer par exemple), il en atteignit le nombre de vingt-cinq. Aujourd'hui, nous ne pouvons plus nous contenter d'un tel classement. Sur la foi des matériaux fournis par des sources authentiques turques, il sera nécessaire d'étudier de nouveau cette question à fond, et de trouver, d'après le nouveau critère, la place exacte des « privilégiés » dans la société bulgare.³⁵

Toutes ces questions éveillèrent l'intérêt de plusieurs savants bulgares. Ce furent Ichčiev, Gălăbov et Cvetkova qui s'appuyant sur les sources turques, publièrent des travaux de valeur sur la question du féodalisme turc en Bulgarie. Il est vrai que, depuis, personne n'a donné une interprétation systématique et complète du régime féodal turc en vigueur sur le territoire bulgare; mais les études de ces trois auteurs, surtout celles de Gălăbov et Cvetkova, constituent un apport de réelle valeur à l'élaboration future, monographique et détaillée, de cette question fondamentale.

Alors qu'Ichčiev mentionnait, dans quelques-unes de ses contributions, l'organisation de sipahi et le système fiscal, de même que le problème des groupes « privilégiés » de la population chrétienne, et qu'il appuyait son exposé sur de nombreuses sources,³⁶ G. Gălăbov présenta une étude juridique approfondie de la question de la propriété foncière et des relations existant entre les sipahis et les rāyas, dans laquelle il se montra bon expert en langue diplomatique turque.³⁷ La jeune historienne, B. Cvetkova

³⁵ Pour ce qui est des « privilégiés » les *voynuk* par ex., voir les travaux de G. Gălăbov et de Br. Djurdjev, mentionnés ci-dessous, notes 31 et 33.

³⁶ Д. А. Ихчиев, Принос към въпроса за спахиите в османската държава и турски документи върху тях. Сборник за нар. умотворения, наука и книжнина XXV (1909) 1—5. — Idem: Материали за историята ни под турско робство. Изв. на Ист. дружество в София II (1906) 129—208. — Idem: Привилегиите на християните рая в Османската империя и някои документи върху тях. Минало I (1909) 15—37. — Idem: Привилегиите на християните-рая в частните султански земи. Минало I (1909) 135—141. — Idem: Привилегиите на раята в земите, завещани на чести-тите градове Мекка и Медина и документи върху тях. (Ibid. 141—156.) — Idem: Турски документи за правата на чифликчиите (обработвачи) и ступаните (земепри-тежатели) на чифлиците лежащи в санџаците софийски, вининки и смедеревски. Списание на Българ. иконом. дружество XIV (1910) 69—82. On n'oubliera pas de mentionner le travail d'Ichčiev, Турските документи на Рилския манастир. София, 1910, contenant de nombreux et importants matériaux pour la question traitée. Lorsqu'on veut se servir des documents traduits par Ichčiev, une certaine prudence s'impose: la traduction en effet, est en général plus ou moins libre, et, souvent, complétée par des explications du traducteur, sans doute pour mieux faire comprendre le texte, bien qu'on ne le remarquât guère. Cf. nos observations dans Časopis Archivní školy XV—XVI, 216.

³⁷ Г. Д. Гълъбов, За основните начала на поземелната собственост в осман-ската империя и специално в България под турско владичество. Годишник на Со-фийския университет. Истор.-филолог. фак. XLIII (1947) 1—92; avec résumé en français. Rappelons encore un autre travail du même auteur: Османотурски извори за българската история, III. Три стари закона и други османотурски документи от-

s'est efforcée d'examiner la question de la propriété foncière dans l'Empire ottoman du point de vue du matérialisme historique, et d'esquisser, dans la même conception, les principaux traits du féodalisme turc lors de son développement, en considération particulière du territoire bulgare. L'auteur présente de précieuses observations et conclusions, bien que ses publications ne soient pas fondées, pour le moment, sur une base heuristique plus étendue.³⁸

Les œuvres des trois auteurs qui viennent d'être mentionnés (bien que leurs qualités ne soient pas les mêmes et que leurs conceptions soient différentes, au point de vue méthodologique et thématique), constituent, avec les traités remarquables des savants yougoslaves, Truhelka, Djurdjev et Hadžibegić,³⁹ une contribution d'une grande utilité dans l'étude du féodalisme dans les Balkans à l'époque turque. Il faut toutefois posséder, en outre, une connaissance étendue des sources turques. Il s'agira ici non seulement de faire d'autres recherches heuristiques et d'amasser le plus possible de nouveaux matériaux, mais aussi de revenir aux sources déjà connues, de vérifier leurs traductions et d'essayer d'en donner une nouvelle interprétation.⁴⁰ Le savant bulgare ne saurait non plus négliger les sources turques, déjà publiées dans les pays avoisinants qui, eux aussi, subirent pendant une période plus ou moins longue le régime féodal turc-ottoman.⁴¹

носно войниганите. Годишник на Соф. унив. Ист.-фил. фак. XXXIX (1943) 1—98; avec un résumé en allemand.

³⁸ Б. Цветкова, *Поземните отношения в българските земи под османско владичество до средата на XVII век*. Исторически преглед VII/2 (1950) 158—192. — Idem: *Характерни черти на османския феодализъм в българските земи*. Ibid. VII/4—5 (1951) 380—392. Nous venons d'apprendre que M^{me} Cvetkova (qui fait également des recherches dans le domaine de l'histoire byzantine) a soutenu, au mois d'avril de l'année passée, à l'Université de Sofia une thèse sur le thème suivant: *Contribution aux études du féodalisme turc dans les pays bulgares aux XVe et XVIe siècles*. Cette thèse est publiée dans les tomes V et VI des *Известия на Института за българска история* при БАН. A signaler un autre travail de cet auteur: *Робството в Османската империя и по-специално в българските земи под турска власт*. Ист. Преглед X (1954) 82—100.

³⁹ С. Truhelka, *Historička podloga agrarnog pitanja u Bosni*. Glasnik zemaljskog muzeja u Bosni i Hercegovini XXVII (1915) 109—218. — Бр. Ђурђевић, *О војнуцима са осертом на развој турског феодализма и на питање босанског агалука*. Glasnik zemaljskog muzeja u Sarajevu. Nova serija 1947. Društvene nauke, II 75—137. — Idem: *Прилог питању развитка и карактера турско-османског феодализма*. Годишњак Ист. друштва Босне и Херцеговине I 1949. — Н. Hadžibegić, *Rasprava Ali Čauša iz Sofije o timarskoj organizaciji u XVII stoljeću*. (Ibid. 139—205.)

⁴⁰ Pour la question des sources turques relatives au féodalisme turc, voir aussi notre travail déjà cité — *Les anciens registres turcs...*, 358—368.

⁴¹ Citons, par ex., les recueils de Szilády Áron et Szilágyi Sándor (*Török-Magyar-kori történelmi emlékek*. Budapest, 1863—1872), de Velics-Kammerer (*Magyarországi török kincstári defterek*, I, II. Budapest, 1886—1890), de I. Karácson (*Török-Magyar oklevéltár*. Budapest, 1914), de Chr. Mavropoulos (Τουρκικά έγγραφα ἀφορῶντα τὴν ἰστορίαν τῆς Χίου. Athènes, 1920), de G. Elezović (*Турски споменици*. Књ. I. Св. I. Срп. Краљ. Акад. Београд, 1940). Pour les matériaux publiés en Turquie, voir la bibliographie de E. Koray, *Türkiye tarih kaynakları bibliografyası 1729—1950*. Ankara, 1952.

Dans le milieu féodal turco-bulgare, une lutte se développe entre les principales classes antagonistes : les feudataires et les serfs-râyas. Les formes de cette lutte de classes, renforcée par l'opposition religieuse et, même nationale, par suite des conditions existant alors dans les Balkans, étaient très variées ; et, de toute évidence, ne firent que s'intensifier. On put le constater dans la résistance manifeste des râyas bulgares contre l'exploitation féodale, se traduisant par des appels à la justice chez les magistrats turcs (tribunaux de cher'i), dans la fuite individuelle ou collective des râyas abandonnant la terre, dans la défense active (et même la revanche) les armes à la main (activités des haydouks), dans les révoltes locales, qui aboutirent finalement, en Bulgarie, au soulèvement national et démocratique de 1876. L'importante question de la lutte des classes et de ses formes dans le milieu bulgare à l'époque turque, exige donc des recherches sérieuses et exhaustives dans les sources, de même qu'une étude monographique. Ici, les sources turques peuvent également fournir de nombreux matériaux intéressants.⁴²

Nous considérons en égard à ce qui vient d'être dit, que la question des kirdjalîs, de l'époque où régnait l'anarchie dans l'Empire ottoman (vers la fin du XVIII^e et au début du XIX^e siècle) mériterait d'être mieux élucidée : il s'agirait d'étudier d'une manière plus approfondie le vrai sens des activités des kirdjalîs (*kırcalı*), bandits montagnards (*dağ eşkıyası* dans les documents turcs) et, éventuellement, de discerner parmi elles, celles de réel brigandage et de banditisme, et celles qui auraient été motivées par la lutte de classes d'un peuple opprimé contre l'arbitraire des propriétaires fonciers turcs, celui des fonctionnaires corrompus ou des tchorbadjis indigènes, etc.⁴³

Avant d'étudier à fond les luttes de classes en Bulgarie à l'époque turque, il faudra élucider d'abord la question des classes et celle des relations entre les classes. Cette étude nécessitera toutefois une connaissance très étendue de la base économique du féodalisme turc. La solution de cette question sera très difficile comme le prouve, par exemple, la discussion scientifique à l'Institut d'histoire bulgare, traitant du problème des classes et des relations entre les classes, à l'époque de la renaissance bulgare.⁴⁴ Au cours des recherches laborieuses et compliquées sur l'évolution

⁴² Voir l'article, plus haut cité, de B. Cvetkova (Ист. Преглед VII 391—392. D'autres documents turcs relatifs à la question de la lutte des classes sont disséminés dans les travaux d'Ichčiev et de Dorev. — Cf. Ученые записки Ленинградского государственного университета № 138, 1952, 225.

⁴³ Pour la question des kirdjalîs, voir les documents turcs traduits (d'ailleurs assez librement) par Ichčiev et publiés dans le Сборник за нар. умотворения..., XXII—XXIII et XXIV. Sofia, 1906—1907 et 1908.

⁴⁴ Voir Ист. Преглед VII, 443—482, 556—557; VIII, 202—210. Cf. aussi l'article de B. Cvetkova, Към въпроса за класовите различия в българското общество през епохата на турското владичество. Ист. преглед VIII (1951/52) 166—174. —

de la structure de la société composée de nationalités diverses et vivant sur le territoire bulgare actuel, il serait avantageux d'observer le mouvement de la population urbaine et provinciale, d'étudier les raisons et les conséquences de colonisation et de migration, de constater quelle fut la participation de chaque groupe ethnique dans le processus producteur et social dans le milieu respectif, etc.

Pendant les recherches portant sur le système féodal en Bulgarie à l'époque turque, il sera nécessaire d'étudier à fond toute une série de questions spéciales sur la vie économique dans le pays. Il s'agira surtout de la question de la production agricole et artisanale. Beaucoup de renseignements, à ce sujet, ont déjà été rassemblés dans la littérature régionale (dans les « *Histoires* » de nombreuses villes et de villages).⁴⁵ D'abondants matériaux surtout de l'époque plus récente (XVIII^e et XIX^e siècles), sont fournis par les rapports des observateurs étrangers.⁴⁶ Malgré leur véracité, il manque souvent à beaucoup d'informations locales et de témoignages étrangers, cette force probante par laquelle se font remarquer les documents turcs officiels. Ceux-ci représentent, en réalité, une riche source d'informations instructives et authentiques, sur les conditions de la production et du commerce, dans le territoire occupé par les Turcs: nous y trouvons de nombreuses indications sur les différentes sortes de produits agricoles, industriels et d'artisans, sur la qualité et le prix de ces produits, sur l'endroit de leur fabrication, sur l'exploitation du minerai, sur la production du combustible et des matériaux, sur les droits de douane et de péage, sur les foires annuelles (*panayir*), sur les conditions d'exportation, sur les poids et mesures, sur la monnaie en cours, indigène et étrangère, sur son cours et sur le monnayage, etc.

Il suffit de compulser les recueils de documents turcs traduits par Ichéiev, Dorev et Tilkov,⁴⁷ pour être persuadé de la quantité et de la diversité des matériaux fournis par les sources turques sur toutes les questions

A signaler encore l'article de N. Попов, *Нови данни за класовите различия в българското общество през турското владичество*. Ист. Преглед IX (1953) 635—637.

⁴⁵ Voir V. Миков, *Извори за историята и географията на нашите градове и села*. Sofia, 1935, 6—25.

⁴⁶ C'est sur les derniers travaux du bibliographe bulgare bien connu, N. V. Michov, qu'il faut porter son attention, *Contribution à l'histoire du commerce bulgare*. I. *Rapports consulaires belges*. Sofia, 1941. — *Beiträge zur Handelsgeschichte Bulgariens*. II. *Österreichische Konsularberichte*. I—II. Sofia, 1942 et 1953. — *Contribution à l'histoire du commerce de la Turquie et de la Bulgarie*. III. *Rapports consulaires français. Documents officiels et autres documents*. Svichtov, 1950. — Quantité de renseignements utiles sont contenus dans les récits des voyageurs qui ont parcouru le territoire bulgare durant les siècles passés. Voir les notes bibliographiques dans notre étude, *Les anciens registres turcs*..., 331, note.

⁴⁷ *Документи за българска история*, III, traduit par P. Dorev, IV, traduit par Chr. Tilkov, Sofia, 1940, 1942 (Edition de l'Académie des sciences de Bulgarie).

économiques⁴⁸ dont nous venons de parler. C'est en vain que nous cherchions la plupart de ces informations dans des sources autres que les sources turques.⁴⁹

La question de la production artisanale et celle du commerce sous le féodalisme turc, dépend directement du problème des villes et de la vie de la société urbaine. Une œuvre scientifique de grand mérite, serait une monographie établie sur une large base et donnant un tableau général d'une ville bulgare à l'époque turque, montrant sa fonction et son importance économique et sociale, en connexion avec le développement de ses forces productrices, définissant sa place dans l'évolution des conditions féodales, observant le mouvement de la population et les modifications du caractère ethnique de la ville, nous la représentant comme centre d'administration et de commerce, comme point d'appui militaire et foyer de la vie culturelle, etc. Il existe une quantité de travaux de valeur sur l'histoire des villes bulgares, qui nous permettent de jeter un coup d'œil sur la société urbaine à l'époque de la domination turque.⁵⁰ Par eux, nous pouvons juger de quel précieux apport sont souvent les sources turques pour connaître le passé des villes. Il suffit de rappeler les nombreuses notes de voyage et observations géographiques d'Evliyâ Çelebî et de Hadji Khalifa,⁵¹ ou bien encore, les instructives données puisées jusqu'à présent dans les pièces d'archives turques. Combien d'informations intéressantes peut-on obtenir au sujet de la vie et de l'organisation des corps de métiers, de la production artisanale et de l'activité commerciale, ainsi que l'ont prouvé Ihčiev et Gălăbov, d'après les documents sidjilliques, documents qui pourraient compléter les sources nationales traitant de l'histoire des esnafs⁵²

⁴⁸ Cf. *Les anciens registres turcs* ... 368—373 (il y est question des matériaux dont abondent les documents sidjilliques).

⁴⁹ Voir Хр. Гандев, *Турски извори за аграрната история на България през Възраждането*. Ист. Преглед X (1954) 120—127.

⁵⁰ Tels sont, par exemple, les travaux de valeur de С. Табаков, *Историята на град Сливен, I—III*. Sofia, 1911—1926. — Ив. Батаклиев, *Татар-Пазарджик*. София, 1923. — П. Цончев, *Из отоманското минало на Габрово*. София, 1929. Idem: *Из общественото и културно минало на Габрово*. — Ю. Трифонов, *История на града Плевен до освободителната война*. София, 1933. Cf. l'ouvrage de V. Mikov (cité ci-dessus, note 39).

⁵¹ A. Šopov et D. Gadžanov ont traduit certains passages de l'Itinéraire (*Seyahatname*) de ce fameux voyageur turc du XVII^e siècle, concernant les pays bulgare et macédonien (Периодическо списание LXII (1902) 161—194; LXX (1909) 639—724). — Pour la description géographique de la Turquie d'Europe, voir la traduction bulgare annotée de l'œuvre de J. Hammer, Rumeli und Bosna geographisch beschrieben von Mustapha ben Abdalla Hadschi Chalfa. Wien, 1812. (Архив за посещения проучвания [Archives des Etablissements humains] I, fasc. II—IV. Sofia, 1938.)

⁵² Д. А. Ихчиев, *Еснафски документи и еснафски организации в турско време*. Списание на Българ. иконом. дружество XI (1907) 445—461. Voir encore les autres contributions de l'auteur dans la même revue, XII, 1908. — Г. Д. Гълъбов, *Османотурски извори за историята на София*. Сердика VI/3—6. София, 1942: Cf. *Les anciens registres turcs* ... , 368—370.

Ces mêmes documents peuvent fournir des informations au sujet de la topographie et de la toponymie des villes,⁵³ de la composition ethnique des habitants des villes, de l'urbanisation, et à bien d'autres points de vue encore. Il est particulièrement important d'éveiller l'attention sur les recueils de lois ottomanes, les *kanounnamés* se référant spécialement à certains ports et villes bulgares et contenant de nombreux règlements de douane, de péage, d'impôts, de ravitaillement, de transport, etc.⁵⁴ Il est irréfutable que, même pour l'étude des conditions existant dans les villes bulgares sous la domination ottomane, les sources turques peuvent être d'une grande utilité.⁵⁵

Une autre question d'importance, pour l'étude de l'histoire de la Bulgarie à l'époque de l'occupation turque, est le problème de l'organisation administrative en vigueur sur le territoire bulgare au cours des cinq siècles de la domination étrangère. Faire un tableau exact et détaillé du développement de cette administration pendant la période turque, est l'une des tâches pressantes de l'historiographie bulgare. La question de l'organisation administrative en Bulgarie doit être examinée en connexion avec l'étude des institutions féodales et des conditions existant dans les villes et, naturellement, dans le cadre de l'organisation administrative de tout l'Empire ottoman. Cette question a déjà été mentionnée dans la littérature nationale, lors de la description de la vie en Bulgarie sous la domination turque, bien que très légèrement. Pourtant, l'administration turque en Bulgarie devrait être le sujet de recherches minutieuses et d'un traité spécial et approfondi. La terminologie administrative turque devrait être exprimée avec plus de précision au point de vue de la langue, et élucidée quant à son contenu. Dans la littérature historique, nous trouvons assez souvent des déficiences causées soit par l'ignorance, soit par une fausse interprétation des termes turcs en usage dans l'administration.⁵⁶

Il est évident que cette tâche devrait être entreprise par un savant, expert dans la langue administrative ottomane ainsi que dans l'histoire des

⁵³ Cf. *Les anciens registres turcs*..., 383.

⁵⁴ Voir J. Hammer, *Des osmanischen Reichs Staatsverfassung und Staatsverwaltung*, I. Wien, 1815, 292—293, 294—297, 305—317. Cf. aussi les *kanounnamés* de plusieurs vilayets et districts bulgares dans l'ouvrage de Ö. L. Barkan, *XV ve XVI inci asırlarda Osmanlı imparatorluğunda zırai ekonominin hukukî ve malî esasları I (Kanunlar)* Istanbul, 1945, 251—254, 267—289. Nous avons à notre disposition les *kanounnamés* (manuscrits) relatifs à plusieurs villes et ports bulgares; nous avons l'intention de les étudier et de les publier.

⁵⁵ A cette occasion, signalons encore les quatre volumes de l'important travail de N. V. Michov, *La population de la Turquie et de la Bulgarie au XVIII^e et au XIX^e siècles*. Sofia, 1915—1935. On y trouve de nombreux matériaux statistiques tirés des sources non-turques et se rapportant au développement de la population urbaine sur le territoire bulgare, aux questions ethniques et de migration ainsi qu'aux conditions de production et de commerce dans les villes, etc.

⁵⁶ En ce sens, l'on aurait grand besoin d'une terminologie exacte et concernant surtout le féodalisme turc.

institutions administratives turques. Outre deux travaux d'ensemble plus anciens et bien connus d'Hammer⁵⁷ et de d'Ohsson, de nombreux matériaux sur l'organisation administrative turque, sont disséminés dans de nombreux traités relatifs à certaines questions de l'histoire ottomane, dans des revues, dans des éditions de documents turcs, dans les *kanunname*, etc. Le savant bulgare trouvera avantage à puiser non seulement aux sources nationales, mais aussi dans les documents turcs souvent de provenance locale.⁵⁸ Le turcologue bulgare, P. Mijatev, écrivit récemment un petit article sur l'état administratif des pays bulgares à l'époque turque.⁵⁹ Il y donne à entendre qu'il compte pouvoir publier plus tard un travail plus approfondi sur l'organisation administrative turque en Bulgarie. Un tel travail sera certainement accueilli avec grand intérêt par tous les historiens.

La question du système juridique, de l'organisation judiciaire et de l'exercice de la justice en Bulgarie, pendant les longues années que dura la domination ottomane, exige également une étude plus approfondie. Il serait désirable d'examiner à fond, et de préciser aussi exactement que possible, les limites de la compétence des tribunaux de cher'i (avec des cadis à leur tête), d'établir l'étendue des pouvoirs et l'activité des tribunaux ecclésiastiques non-musulmans, et de confronter en même temps l'application du droit coutumier dans la justice populaire (communale, corporative), relativement assez répandue dans les Balkans dominés par les Turcs. On n'oubliera même pas la question de la justiciabilité des étrangers (des commerçants par exemple); c'est un fait connu que les Ragusains domiciliés dans les villes bulgares possédaient leurs propres tribunaux. Ici, on peut de nouveau attirer l'attention des savants bulgares sur les nombreuses pièces d'archives turques qui sont à leur disposition; celles-ci seront d'un secours précieux dans les recherches concernant l'importante question de la juridiction en Bulgarie sous la domination turque. Il s'agit surtout des registres de cadis (les sidjills), dans lesquels est enregistrée une quantité de procès-verbaux: les hudjets (*hüccet*), relatifs aux cas les plus variés, litigieux ou non-litigieux, relevant du domaine du droit privé et public.⁶⁰ En sus des sources turques de provenance locale, il serait nécessaire de compiler aussi d'autres matériaux analogues, dans le but

⁵⁷ J. Hammer, *Des osmanischen Reichs Staatsverfassung und Staatsverwaltung*, I—II. Wien, 1815. — M. d'Ohsson, *Tableau général de l'Empire ottoman*, III (in folio). Paris, 1820.

⁵⁸ Cf. *Les anciens registres turcs...*, 273—276.

⁵⁹ Ист. Преглед VI (1949) 95—101.

⁶⁰ Cf. *Les anciens registres turcs...*, 376—379. En Bulgarie, ce serait G. Gălăbov, enseignant de langue turque à l'Université de Sofia et auteur de plusieurs travaux historiques et diplomatiques, qui juriste de formation, devrait assumer la tâche d'examiner les matériaux sidjilliques du point de vue juridique, tâche louable et fort utile.

de les comparer, matériaux déjà publiés en Turquie et dans les pays avoisinants.⁶¹

Parmi les questions importantes qui méritent des recherches spéciales dans le cadre de l'étude du régime féodal en Bulgarie à l'époque turque, il faut noter celle des *vakfs* (*vakıf*). L'institution des donations pieuses musulmanes était très répandue même sur le territoire de la Bulgarie actuelle. Les actes constitutifs les plus anciens de *vakfs* (*vakıfname*) concernant les pays bulgares datent de la fin des XIV^e et XV^e siècles, c'est-à-dire de l'époque pour laquelle, actuellement, sont fort rares les documents relatifs à la Bulgarie. Toute une série d'autres *vakıfname* (*vakfiye*)⁶² a pu être conservée. En tenant compte du fait que les conditions constatées sur les terres de *vakfs*, montrent une certaine analogie — au moins en ce qui concerne la position des paysans cultivant ces terres — avec les conditions existant dans le reste des terres domaniales dans l'Empire ottoman, la question des *vakfs*, de leur origine, étendue, caractère, de leurs fonctions sociales et économiques, prend dans le milieu féodal une importance particulière.⁶³ Les traductions des *vakıfname* qui ont été faites jusqu'à présent, n'étant guère satisfaisantes,⁶⁴ une édition critique de ces documents importants serait désirable; on pourrait y joindre avec grand profit d'autres documents analogues déjà connus, provenant des pays balkaniques avoisinants.⁶⁵ L'élaboration scientifique de ces matériaux serait un apport positif à la connaissance du féodalisme turc dans les Balkans.⁶⁶

L'administration ecclésiastique du peuple orthodoxe bulgare à l'époque turque, était dirigée de Constantinople par le patriarcat oecuménique grec, qui était le véritable représentant des milieux fanariotes de l'endroit. Les traits essentiels de cette administration sont bien connus, particulièrement durant les derniers siècles de la domination turque. Nous possédons aussi des informations détaillées sur la lutte, au XIX^e siècle, du peuple bulgare pour l'indépendance de l'Eglise orthodoxe bulgare et la re-

⁶¹ Nous renvoyons surtout aux recueils de documents turcs publiés par Mavropoulos, Velics-Kammerer, Karácson, Bajraktarević ou Elezović ainsi qu'aux travaux d'Ichčiev et de Gălăbov (voir ci-dessus p. 189, note 35, et *Les anciens registres turcs*..., 334, note, et p. 381, note).

⁶² Cf. *Les anciens registres turcs*..., 365, note.

⁶³ Voir les observations et nouvelles suggestions à ce sujet chez B. Cvetkova, *Ист. Преглед VII* (1950—1951) 164—173, 387.

⁶⁴ Excepté les *vakfiye* traduits par Ichčiev, l'on trouvera plusieurs documents relatifs aux *vakıf* chez Džansázov, *Сборник за нар. умотворения*... X (1894), et dans la revue *Родопски Напредък I—II* (1903, 1904).

⁶⁵ Plusieurs *vakıfname* ont été publiés récemment par G. Elezović, *Турски споменици*, I/I, Belgrade, 1940, documents Nos 6, 10, 163.

⁶⁶ C'est toujours G. Gălăbov qui, s'étant occupé du droit musulman (*Мюсюлманско право*. София, 1924), devrait collaborer à l'examen et à l'édition des *vakıfname* conservés en Bulgarie.

connaissance de la nationalité bulgare dans l'Empire ottoman.⁶⁷ Néanmoins il nous manque toujours une monographie complète sur l'histoire de l'administration ecclésiastique orthodoxe en Bulgarie, surtout sur le rôle politique, économique et culturel qu'elle y joua dans le milieu féodal, monographie qui serait appuyée davantage sur la documentation grecque et turque. Même ici, l'on peut constater la nécessité de recherches heuristique ultérieures, et d'une édition critique desdites sources.⁶⁸ Il n'existe pas encore dans la littérature historique bulgare, une œuvre, dans laquelle, par exemple, auraient été analysés avec un sens critique, les nombreux documents turcs, bérats, firmans, etc., se rapportant directement aux éparchies bulgares, et offrant des matériaux intéressants, particulièrement au sujet de l'exploitation financière des croyants par le haut clergé. Les traductions bulgares de documents de ce genre, publiées jusqu'à présent, sont loin d'être sûres; pourtant, l'on s'en est servi en toute confiance.⁶⁹

« Qu'on s'abstienne d'obliger aucun *zimmi* à se convertir à l'Islam malgré lui, » cette phrase est écrite en toutes lettres dans les bérats des métropolites et patriarches orthodoxes, provenant du XVIII^e siècle, qui leur furent conférés par le sultan.⁷⁰ Il est vrai, toutefois, que dans les premiers siècles de la domination turque, on en vint à imposer l'islamisation, dans certains cas par la force, dans d'autres, par la persuasion ou l'opportunisme. Les habitants de Rhodope, les Pomaks, nous sont une preuve convaincante qu'une certaine partie des Bulgares se convertit à l'islamisme. La question des essais d'islamisation en territoire bulgare, a été l'objet d'études de plusieurs savants.⁷¹ Pourtant, cette question n'a pas été suffisamment élucidée, ni en ce qui concerne la période, la manière, l'étendue de l'islamisation, ni en ce qui concerne les motifs qui décidèrent certaines classes de la société à adhérer à l'islamisme (avantages, crainte, violence, etc.). Le problème de l'islamisation en Bulgarie (et aussi dans les autres pays des Balkans) est d'autant plus intéressant que, d'autre part, on ne peut guère passer sous silence une certaine tolérance religieuse mani-

⁶⁷ Pour l'orientation, voir un des travaux les plus récents de Iv. Snegarov, *Кратка история на съвременните православни църкви*. София, 1946.

⁶⁸ Cf. *Les anciens registres turcs...*, 379—381.

⁶⁹ Pour plus de détails à ce propos, voir l'étude que nous publierons prochainement dans *Archiv orientální* (Prague): *Les documents turcs relatifs à l'imposition ecclésiastique en Bulgarie au XVII^e siècle*.

⁷⁰ J. Kabrda, *Berát vidinského metropolity Josefa z r. 1763*. *Věstník Král. čes. spol. nauk*, 1937. Prague, 1937, 56, 48, note 3.

⁷¹ A titre d'exemple on peut signaler quelques travaux: Н. Вранчев, *Българи мохамедани (Помаци)*. София, 1948; Ст. Н. Шишков, *Помаци в трите български области: Тракия, Македония и Мизия*. Пловдив, 1914; В. Кънчов, *Македония, Етнография и статистика*. София, 1900; les articles de P. R. Slavejkov (Период. спис. XIV—XXII), Chr. P. Konstantinov (Сборник за нар. умотв. XV), L. Miletič (Бълг. Преглед V/5). L. Leger (Светлина IV/2), St. Šiškov, *Родопски старини*, dans la revue *Родопски Напредък*, etc.

festée par la classe gouvernante turco-musulmane envers les concitoyens appartenant à d'autres religions, et motivée par des raisons soit politiques, soit économiques (par exemple, le profit provenant des surtaxes imposées aux non-musulmans) — tolérance que les non-catholiques, au temps de Torquemada ou lors de la nuit de la Saint-Barthélémy, auraient à peine pu imaginer. Très significative, en ce sens, est l'autonomie des Eglises chrétiennes dans un Etat musulman tel que celui de l'Empire ottoman. Il faut se rappeler cependant le rôle de l'Eglise en tant que facteur influent et soutien solide du régime féodal. Etant donné les circonstances décrites plus haut, ainsi que l'époque et la situation locale, le problème de l'islamisation dans la péninsule des Balkans, reste l'un des sujets secondaires de l'étude des effets et des conséquences résultant de la longue domination turque dans le pays.

L'historiographie bulgare se trouve encore en présence d'autres problèmes et tâches concernant les recherches sur la situation dans le pays aux premiers temps de la domination turque. La soumission de la Bulgarie, à la fin du XIV^e siècle, et le début de l'occupation étrangère, signifièrent certainement de grands changements, dans le développement politique du pays (voir plus haut, pages 2—3). Certes, l'on ne saurait contester que l'intérêt des savants bulgares concernant cette période de leur histoire nationale pleine d'événements fatals, ne soit justifié. Les sources historiques, relativement rares, ne permettent pas, malheureusement, de présenter un tableau plus complet et plus précis de cette époque. Nous trouvons, dans les travaux de Nikov et de Babinger,⁷² une description de l'avance victorieuse des Turcs dans la péninsule des Balkans durant la deuxième moitié du XIV^e siècle, surtout en Bulgarie; ces travaux représentent, en substance, le niveau des recherches atteint jusqu'à présent dans ce domaine.⁷³ Il reste cependant à résoudre toute une série de problèmes nouveaux, ainsi que le donnent à entendre dans leurs œuvres, les deux savants. Parmi les plus pressants, il faut considérer celui, capital, des sources historiques — accumulation potentielle, édition critique, et élaboration nouvelle au point de vue méthodique.⁷⁴

⁷² П. Ников, *Турското завладяване на България и съдбата на последните Шишмановци. Известия на Истор. дружество в София VII—VIII (1928) 41—112.* — Fr. Babinger, *Beiträge zur Frühgeschichte der Türkenherrschaft in Rumelien (14.—15. Jahrhundert).* Brünn, 1944; Д. Ангелов, *Турското завоевание и борбата на балканските народи против нашествениците.* Ист. Преглед IX (1953) 374—398.

⁷³ Actuellement, le professeur Angelov, de l'Université de Sofia, prépare la publication d'une étude d'ensemble sur la conquête des Balkans par les Turcs (Ист. Преглед IX (1953) 374, note).

⁷⁴ La critique historique de Babinger d'une source turque concernant la prise de Sofia traduite jadis par Ichčiev, prouve combien il est nécessaire d'agir prudemment en recourant à certaines sources turques. Toutefois on ne peut qu'insister sur la grande importance des documents turcs de cette époque, ayant trait aux pays bulgares pendant l'occupation turque. Pour l'instant, ils ne sont encore connus qu'en petit nombre, mais

Ce besoin de sources nouvelles, joint à une nouvelle revision des sources déjà connues, se fait sentir particulièrement lorsqu'il s'agit d'étudier les conditions existant dans la Bulgarie asservie, à l'époque de l'épanouissement du féodalisme turc, aux XV^e et XVI^e siècles. Le peuple bulgare ne pouvait plus jouer un rôle politique indépendant dans la péninsule des Balkans, mais son territoire et le potentiel de sa production devinrent un élément important dans les efforts de consolidation du jeune Etat turc, de même qu'un solide tremplin dans leurs tentatives ultérieures de conquêtes. Les conquérants turcs usurpèrent d'autres vastes territoires, étendant ainsi les bases économiques de leur système militaire féodal. Ici, il s'agirait de connaître mieux le développement de la situation intérieure sur le territoire bulgare, particulièrement durant les premiers siècles de la domination turque. Rendons-nous compte également que de nombreuses luttes s'engagèrent sur le territoire bulgare entre les divers prétendants au trône ottoman, durant la crise prolongée qui surgit après la défaite d'Ankara au début du XV^e siècle; que le mouvement social et politique provoqué par le cheik Bedreddin, en Anatolie, pénétra d'une manière combative également en Roumélie (1413—1417);⁷⁵ que la Bulgarie fut atteinte par les croisades de Hunyadi et du roi polono-hongrois, Vladislav III; que, durant les campagnes victorieuses des sultans turcs dans les Balkans et les pays danubiens, le territoire bulgare fut un point stratégique d'une grande importance pour le développement de l'offensive turque dans les pays avoisinants et pour le ravitaillement des armées turques en action, etc. Il est indubitable que même le peuple bulgare dut participer d'une manière ou de l'autre, dans une mesure plus ou moins grande, à toutes ces actions, soit forcément, soit spontanément. Malheureusement, les informations datant de cette époque et concernant la situation en Bulgarie, au XV^e siècle surtout, sont peu nombreuses, et relativement de faible contenu. Sans une extension de la base heuristique, il est impossible de compter sur un progrès sérieux dans la connaissance du développement social et économique dans les pays bulgares. Seules, les sources turques pourront nous fournir les matériaux nécessaires à ces recherches, ainsi que l'a montré B. Cvetkova dans son article sur la question des

ils sont très instructifs, comme le prouvent par exemple les documents publiés (et même traduits) par Ichčiev ou Elezović: Гл. Елезовић, *Турски споменици*, I/1. Beograd, 1940, 7—13 (bérat du Sultan Mourad I^{er} à un de ses commandants, Evrenos-Bey, daté de 1386 et concernant les grands domaines d'Evrenos situés en Roumélie). L'article d'Ichčiev sur les *vakıf* se trouve dans la revue *Минало* I (1909) 346—356 (*vakıfname* de la fin du XIV^e siècle). — Д. Ихчиев, *Турските документи на Рилския манастир*. София, 1910, 4 (ferman de 1402 relatif aux biens du monastère). Les deux derniers documents devraient être publiés en édition critique (avec le texte turc).

⁷⁵ M. Şerefeddin, *Şeyh Bedreddin*. Istanbul, 1925. — *Mitteilungen zur osmanischen Geschichte*, I. Wien, 1927, 203—232. — *Der Islam* XI (1921) 1—106; XII (1922) 103—109. — ... Ибрагимов,, *Византийский временник* VII (1953). — Prochainement, dans *Ист. Преглед*, B. Cvetkova publiera une étude sur le mouvement révolutionnaire de Bedreddin.

classes de la société bulgare dans les premiers temps de la domination turque.⁷⁶ Il est inutile, évidemment, de rappeler en particulier qu'il serait nécessaire de toujours tenir compte aussi des conditions existant dans les territoires avoisinants, nouvellement occupés par les Turcs.⁷⁷

La Bulgarie pendant les guerres menées par les Turcs en Europe — est un nouveau thème dont l'élaboration indiquerait jusqu'à quel point furent mobilisées les ressources économiques du pays, de même que les habitants eux-mêmes, afin de contribuer, tout d'abord, aux guerres offensives, et, plus tard, aux guerres défensives des Turcs; quelle fut l'importance générale de la Bulgarie au point de vue militaire; comment, à l'époque des conflits armés, naquit dans le cœur des Bulgares, l'espoir de la délivrance, ou comment on en vint directement aux révoltes à main armée. Nous voudrions appeler l'attention sur le fait que les sources diplomatiques turques peuvent offrir des matériaux très instructifs, même en ce qui concerne ces questions, ainsi qu'en témoigne d'une manière convaincante l'œuvre de l'orientaliste polonais J. Grzegorzewski, pour l'élaboration de laquelle l'auteur utilisa des documents turcs de provenance locale, datant de l'époque de la campagne contre Vienne en 1683;⁷⁸ des matériaux du même genre, mais appartenant à d'autres époques, se trouvent en grand nombre dans les Archives orientales de Sofia.⁷⁹

Nous avons mentionné les très nombreux problèmes que soulève l'étude de l'histoire de la Bulgarie à l'époque de l'occupation turque. Nous pourrions en indiquer d'autres encore, comme, par exemple, la question de l'appréciation de la domination turque en Bulgarie,⁸⁰ la question des influences turco-islamiques dans le milieu bulgare, le problème bulgare dans le cadre de la question d'Orient, le retentissement des réformes turques (le *Tanzimat*) en Bulgarie, les mouvements révolutionnaires, etc.⁸¹ Dans les paragraphes précédents, nous avons touché aux problèmes historiques qui nécessitent une solution spéciale, problèmes posés par le fait de l'occupation turque depuis

⁷⁶ Ист. Преглед VIII (1951—1952) 166—174. — Cf. *Les anciens registres turcs...*, 392, note.

⁷⁷ Voir, par exemple, les nombreux documents datés du XV^e et du début du XVI^e siècle, publiés en traduction serbe par G. Elezović, *Турски споменици*, I/1. Beograd, 1940.

⁷⁸ J. Grzegorzewski, *Z siedzysiatów rumelijskich epoki wyprawy wiedeńskiej akta tureckie*. Lwów, 1912.

⁷⁹ Cf. *Les anciens registres turcs...*, 354—358.

⁸⁰ Cf. les opinions négatives chez Mitev (*Кратка история на българския народ*. София, 1952, 83—96) et Tveritina (Ученые записки Ленинградского государственного университета, № 138. Ленинград, 1952, 226—227). — Voir aussi les articles de Levčenko, Tveritina et Dostjan, publiés dans le *Византийский Временник* VII (1953) 3—49.

⁸¹ Pour les problèmes principaux qui se posent devant l'historiographie nationale en ce qui concerne le XVIII^e et XIX^e siècles, voir par ex. le discours de T. Pavlov, président de l'Académie des sciences de Bulgarie, inséré dans la revue Ист. Преглед IX (1953) 33—34.

son commencement. Nous avons voulu souligner en même temps l'importance des sources turques dans la solution de tous ces problèmes, car, sans elles, aucun d'eux ne pourrait être résolu, ceci étant d'ailleurs de la dernière évidence. Et maintenant, ajoutons encore quelques remarques à propos de la question de l'étude et de la publication de ces sources.

2.

Pour que les recherches portant sur l'histoire de la Bulgarie durant la domination turque, soient couronnées de succès, elles doivent s'appuyer sur une étude très étendue des sources d'archives turques. Ainsi qu'il a déjà été mentionné, un grand nombre de pièces d'archives furent conservées en Bulgarie. Les recherches systématiques sont entravées pour l'instant, faute d'inventaire complet desdites archives. D'après les dernières informations qui nous sont parvenues de Sofia, la rédaction de cet inventaire progresse avec succès. Ses progrès dépendent d'ailleurs d'un plan précis et des aptitudes des experts chargés d'établir cet inventaire. Il semble que ces deux conditions aient été remplies d'une manière satisfaisante.⁸²

Une autre condition importante pour assurer le succès dans l'étude des sources turques relatives à l'histoire de la Bulgarie, et sans laquelle il est impossible de faire aucun progrès dans les recherches concernant le domaine jusqu'à présent négligé, serait d'étendre l'enseignement actuel de la langue turque (osmanli) à l'Université en y introduisant surtout l'étude de la paléographie et de la diplomatique turques. Seulement de cette manière, pourront être formés de jeunes cadres de philologues et d'historiens (turquisans), cadres nécessaires, que la Bulgarie ne possède pas encore en nombre suffisant. Il est difficile de se représenter un savant, expert dans l'histoire de la Bulgarie à l'époque de la domination turque, qui ne connaîtrait ni la langue, ni l'écriture (arabe) des sources historiques de préférence; un tel savant serait obligé de se contenter de sources de seconde main, qui, naturellement, pourraient ne pas être absolument sûres. S'il est incapable même de vérifier si les termes techniques turcs sont corrects, il en résulte alors de regrettables erreurs et diverses déformations du texte, telles que celles que nous rencontrons jusque dans des œuvres historiques sérieuses.⁸³

⁸² A cette occasion, il est opportun d'attirer l'attention sur l'œuvre, véritable modèle, du turcologue français, Jean Deny, qui, en son temps, fut chargé d'élaborer l'inventaire des fonds d'archives turques du Caire (*Sommaire des archives turques du Caire*. Le Caire, 1930, pp. 638 + LVI planches).

⁸³ Nous trouvons çà et là dans la littérature historique bulgare, soit une terminologie turque inexacte, soit une interprétation erronée des termes techniques en question. Ceci, on peut le constater surtout dans les travaux d'Ichčiev et particulièrement dans les expressions turques transcrites par lui (en alphabet slave); dans beaucoup de cas, il s'agit, évidemment, de fautes d'impression. Les savants bulgares continuent de se

C'est un fait bien connu que l'étude des pièces d'archives turques est un travail souvent extrêmement ardu. La langue en usage dans les anciens documents et autres sources, est elle-même rendue difficile par l'abondance de mots arabes et persans, ou même d'entières tournures de phrases. Les difficultés ne sont pourtant pas si insurmontables, pour qu'à la fin, nous soupirions, comme le fit jadis, dans ses *Mémoires*, le baron von Tott, parlant de ses débuts dans l'étude du turc: si l'espace d'une vie humaine, dit-il, suffit à peine pour apprendre à lire le turc couramment, où trouvera-t-on le temps nécessaire pour profiter de la lecture?

De même que l'historien qui s'adonne à l'histoire de la Bulgarie au moyen âge, doit connaître la langue grecque-byzantine, de même le chercheur qui traite l'histoire nationale à l'époque turque, ne peut le faire sans la connaissance de la langue turque-ottomane: il faut, tout au moins, qu'il en sache assez pour pouvoir comparer et vérifier les traductions des sources turques déjà publiées. Et s'il est obligé de se servir de manuscrits,

servir des traductions d'Ichčiev et souvent en toute confiance. Il serait à propos d'insister ici sur le fait que l'on ne peut guère recommander de les citer textuellement, car bien des choses insérées dans ces traductions n'existent pas dans le texte turc (le traducteur ayant complété le texte à sa guise, probablement dans le but d'une « meilleure compréhension du texte »). Il convient également d'éviter de reproduire les expressions turques translittérées par Ichčiev.

Dans le deuxième tome de son *Histoire de Bulgarie* (Българска история. София, 1943) Iv. Pastuchov puisa abondamment et en toute confiance dans les sources turques traduites par Ichčiev. Or, beaucoup de citations ne se trouvent pas dans le texte original (comme c'est le cas, par exemple, pour le bérat du métropolite de Vidin daté vers la moitié du XVIII^e siècle environ, p. 304—308). Ailleurs (p. 241), il mentionne un « impôt du sang » (le recrutement forcé de jeunes garçons en vue de former les régiments de janissaires) qu'il confond d'après l'interprétation d'Ichčiev avec l'impôt *ispence* (*ispence*). Il se contente de remarquer que G. Gălăbov interprète le mot *ispence* en une sorte d'impôt personnel; ceci, d'ailleurs est généralement connu, d'après les sources turques et la littérature traitant ces sujets. Déjà V. N. Zlatarski ne faisait pas distinction entre *devşirme* et *ispence*. Cette opinion est maintenue à tort jusqu'à présent (J. Mitev, Ž. Natan, N. S. Deržavin).

En 1949, le professeur Ž. Natan a publié un travail où il traite de la situation économique de la Bulgarie à l'époque de la domination turque (Икономическа история на България. София, 1949). Le livre est polycopié. Il est regrettable que les termes turcs soient pour la plupart déformés (voir en particulier page 22 sq.).

Comme preuve d'une diversité de la transcription des termes turcs dans les publications bulgares, rappelons, par exemple, différentes formes pour l'expression *dime* (en turc *deşir*) que certains auteurs ont translittérée: юшур, юшюр, йошур, ушур, ушр, ушюр, ъошюр.

Les inexactitudes et les déformations, lorsqu'il s'agit des expressions turques se rencontrent même dans les travaux des auteurs bulgares écrits en langue étrangère, telle par exemple l'œuvre de M. Theophilowa, *Die Rebellion des Pascha Paswan-Oglou* (sic!) *und ihre Bedeutung für die bulgarische Befreiungsbewegung im XIX. Jahrhundert*. Zürich, 1914; ou bien dans celle de Iv. Sakăzov, *Bulgarische Wirtschaftsgeschichte*. Berlin-Leipzig, 1929.

De ce que nous venons d'indiquer au hasard, il découle que les historiens bulgares devraient s'intéresser davantage à la terminologie turque.

il est indispensable qu'il possède même une connaissance suffisante de la paléographie et de la diplomatie turques. Il est étonnant que l'Université de Sofia n'ait pas encore été investie d'une chaire de langue et littérature turques, dans le cadre de laquelle serait insérée aussi l'étude des deux disciplines en question.⁸⁴ De plus, même la turcologie qui, au plein sens du mot, a son entière raison d'existence en Bulgarie, devrait trouver aussi sa place à l'Université.⁸⁵

Ce n'est que lorsque les matériaux d'archives turcs, jusqu'à présent conservés, auront été retrouvés, rassemblés, classés et inventoriés et que les cadres de savants experts en la matière, auront été assurés, que l'on pourra commencer à faire des recherches systématiques d'après les plans établis, et procéder à une adaptation et utilisation scientifique des matériaux fournis par les riches sources rédigées en langue turque. A l'Institut d'histoire bulgare de Sofia, une section spéciale a été créée pour l'étude des sources turques relatives à l'histoire nationale. L'on peut donc supposer que les prochains travaux qui seront entrepris dans l'étude de ces sources, seront déjà organisés et rationalisés, car il est impossible de tolérer plus longtemps des recherches arbitraires individuelles dirigées souvent, plus ou moins, selon les préférences et les goûts personnels, ou d'après des découvertes heuristiques dues entièrement au hasard. Il était, certes, peu économe de traduire et de publier un document, ou même un recueil de documents, deux et même trois fois, pour la seule raison que le travail avait été fait « en cachette »!⁸⁶ Il est nécessaire aussi de ne plus tolérer les procédés arbitraires dans la publication des sources turques (voir plus bas). Ce fut une grande erreur de ne pas avoir discuté auparavant la manière de traduire et de publier ces sources, ou bien de ne pas avoir critiqué à temps les traductions elles-mêmes. C'est ainsi que, par la faute d'une critique tardive, beaucoup de traductions défectueuses furent utilisées en toute confiance;⁸⁷

⁸⁴ Comme l'on sait déjà (p. 180, note 11), c'est B. Minces qui, vers la fin du siècle dernier, a signalé la nécessité de la création d'une chaire de langue turque à l'Université de Sofia. — A notre connaissance, G. Gălăbov, enseignant de langue turque à l'Université de Sofia a initié, dans ses cours ses étudiants à la paléographie et à la diplomatie. — D'après les dernières informations de Sofia, une chaire de philologie turque vient d'être créée à l'Université.

⁸⁵ Cf. les propos du turcologue bulgare, P. Mijatev, tenus dans les débats sur l'état et les tâches de l'archéologie bulgare. Изв. на Археол. институт XVII, 467—469.

⁸⁶ Cf. l'avant-propos dans le troisième tome du recueil de documents pour l'histoire bulgare, édité par l'Académie bulgare: *Документи за българската история*. София, 1940. La traduction des documents translittérés et publiés par l'historien turc A. Refik, *Türk idaresinde Bulgaristan* (Istanbul, 1933), a paru en 1938 dans les publications de l'Université libre de Sofia. Une autre traduction des mêmes documents a été publiée à son tour en 1940 dans le recueil ci-dessus cité. Auparavant, quelques-uns de ces documents avaient été traduits et publiés dans le quotidien bulgare *Zora*. C'est ainsi que plusieurs documents du recueil préparé par Refik ont été réellement traduits trois fois. Cependant, aucun de ces documents n'a été publié en édition critique.

⁸⁷ Cf. l'avant-propos mentionné dans la note précédente (il s'agit de la traduction faite par P. Dorev). Cf. les observations de Iv. Dimitrov dans la revue Периодическо

beaucoup d'erreurs et d'inexactitudes furent ainsi reproduites dans les travaux historiques, basés sur ces traductions ou appuyés en partie sur elles. Un travail consciencieux, bien organisé et approfondi, peut facilement éviter de si graves défauts.

La question de l'édition des sources turques est également un des problèmes importants dans les recherches relatives à l'histoire de la Bulgarie durant la période turque. Depuis les premières traductions des documents turcs ayant trait aux conditions existant en Bulgarie et publiés dans la presse bulgare, il s'est écoulé 65 ans.⁸⁸ Bon nombre de sources turques ont été éditées, ou tout au moins traduites, pendant lesdites années.⁸⁹ Ce nombre n'est d'ailleurs pas élevé, si l'on considère l'énorme quantité de pièces d'archives turques qui ont été conservées; pourtant, il faut admettre que ce sont des matériaux instructifs et précieux, acquérant souvent une valeur spéciale par leur exclusivité.⁹⁰ Nous n'ignorons guère que, pendant ce demi-siècle, plusieurs chercheurs se sont relayés à ce travail, et qu'ils ont tous — les uns, davantage, les autres, moins — contribué d'après leurs aptitudes et leurs connaissances, en tant qu'experts, à mettre les sources turques à la disposition d'un groupe beaucoup plus large d'historiens nationaux.⁹¹ Les traductions de ces auteurs ne sont pas toujours exactes, beaucoup d'entre elles ne peuvent même pas être vérifiées, le texte turc n'ayant pas été publié; et quelquefois même, le traducteur a négligé d'indiquer le fonds où se trouvait le texte qu'il avait traduit.⁹²

Les turquistes bulgares contemporains sont pleinement conscients des défauts du travail de leurs prédécesseurs. Ils s'efforcent de faire une traduction littérale et se rendent compte de la nécessité d'introduire, dans la pratique d'édition, des méthodes scientifiques. Il est impossible, en effet, de continuer à travailler avec un tel manque d'unité et de manière souvent si peu satisfaisante, en ce qui concerne la publication des sources turques relatives à l'histoire de Bulgarie. Nous n'exagérons aucunement, si nous disons que la publication se faisait jusqu'à présent de dix manières différentes,⁹³ sans tenir compte de la duplicité, où même triplicité, de ces tra-

списание XXI (1910) 447—466; elles concernent la traduction d'une source turque faite par D. Ichčiev.

⁸⁸ Autant que nous sachions, ce fut en 1891 que parut pour la première fois la traduction de plusieurs firmans relatifs au célèbre monastère de Rila en Bulgarie. Сборник за нар. умотворения наука и книжнина IV (1891) 610—620.

⁸⁹ Časopis Archivní školy XV—XVI (1939) 200—231. — *Les anciens registres turcs*..., 335, note.

⁹⁰ On pense, par exemple, à une foule de documents tirés des *sidjills*; de telles sources ne se trouvent pas ailleurs. Cf. notre étude *Les anciens registres turcs*...

⁹¹ Voir ci-dessus p. 200 et note 80.

⁹² De cette manière ont procédé, par exemple, St. Džansāzov, D. Ichčiev et Vl. Todorov-Chindalov. Cf. notre article dans le périodique. Časopis Archivní školy XV—XVI (1939) 207, 210—211 et 221.

⁹³ Cf. *Les anciens registres turcs*..., 334, note.

ductions. Aujourd'hui, il n'est plus nécessaire de tâtonner dans cette direction, car les exigences de l'historiographie moderne sont généralement connues, et les exemples d'éditions scientifiques de sources turques existent déjà en nombre suffisant.⁹⁴ Il est vrai que ce sont souvent des embarras pécuniaires ou des difficultés techniques de publication qui ne permettent pas de satisfaire à toutes les exigences de l'édition. Pourtant, il est nécessaire de trouver du moins un moyen supplémentaire propre à satisfaire le mieux possible, les prétentions des savants. La publication des textes originaux, tout au moins des plus importants, devrait faire l'objet de véritables prescriptions.

Sur la nécessité impérieuse de publier les sources turques concernant l'histoire de la Bulgarie, il n'existe aucun doute. Il s'agit seulement de déterminer dans quelle étendue et sous quelle forme, ces sources devraient être publiées.⁹⁵ Il manque tout d'abord un recueil fondamental des sources relatives à l'histoire de la Bulgarie — il nous manque toujours une sorte de *Corpus*, *Fontes*, *Monumenta* ou *Codex diplomaticus*. Il s'agit, par exemple, d'un recueil plus complet d'importants documents, tels que les différents *kanunname*, ou bien les *kanun* particuliers réglant les conditions économiques (douane, impôts, etc.) dans ledit territoire, tels aussi que les actes constitutifs des *vakif* (*vakifname*) ou les bérats au moyen desquels étaient accordés les bénéfices militaires, les timars et les ziamets sur le territoire bulgare, tels encore que les aperçus sur les dépenses administratives (*mesarif defteri*) des différents *sandjaks*, les firmans ayant trait aux droits et devoirs de certains groupes de habitants de l'endroit, les bérats — décrets investissant les métropoles orthodoxes, les documents certifiant certains privilèges accordés aux monastères, les procès-verbaux montrant la procédure judiciaire, et bien d'autres encore. Il s'agirait ici, en réalité, de faire un choix minutieux des documents plus importants, ou le choix des types principaux des sources diplomatiques turques. Ceci dépendrait alors du caractère même de ces matériaux et de leur disponibilité, soit en Bulgarie, soit à l'étranger. On sait qu'à l'Institut d'histoire bulgare, on s'occupe de préparer au moyen d'une collaboration collective, une large

⁹⁴ Ibid. 334, note.

⁹⁵ A part le recueil de documents turcs provenant des archives du monastère de Rila (voir ci-dessus p. 187, note 32), on n'a pas encore étudié les sources turques dans leur ensemble, soit du point de vue thématique, soit du point de vue chronologique ou local. Les savants ou les traducteurs ont choisi leurs matériaux d'après leurs propres intérêts, sans même avoir utilisé pour leurs études toutes les pièces d'archives qui se trouvaient à leur disposition. Ichčiev, Grzegorzewski, Dorev et Gălăbov ont essayé de publier de manière plus ou moins réussie des documents turcs plus nombreux et ayant trait à une question déterminée. Ces essais nous montrent clairement que des recherches faites systématiquement, suivant des plans établis, parfois longues, et toujours laborieuses, permettent de rassembler des matériaux précieux et très utiles pour l'histoire de la Bulgarie.

édition des sources byzantines et latines sur l'histoire de la Bulgarie.⁹⁶ Plus tard, de telles éditions de sources turques seront, elles aussi, indispensables.⁹⁷ Il est évident, que des travaux heuristiques préliminaires seront nécessaires, pour que l'on puisse faire un choix convenable des documents les plus importants. En attendant, une grande quantité de pièces d'archives turques ont été rassemblées, traduites et publiées; d'après celles-ci, l'on pourrait compiler, après un choix judicieux, un recueil de grande valeur; toutefois, il devrait être élaboré par le travail collectif d'experts bulgares connaissant non seulement la langue, mais aussi l'histoire turque. Il s'agirait d'une traduction, soit nouvelle, soit révisée, mais correcte et en même temps commentée, de plusieurs dizaines d'importantes sources diplomatiques turques, à laquelle serait jointe le texte original.⁹⁸ Il est vraiment regrettable que nous ne puissions nous servir en toute confiance des précieux matériaux que D. Ichčiev a jadis découverts, mais qu'il n'a point su présenter aux historiens dans une traduction correcte.

Cependant, il ne s'agit pas seulement de matériaux diplomatiques, bien que ceux-ci soient les plus importants. Il faut également faire une traduction commentée de certains passages, ou de chapitres entiers, de chroniques ottomanes, de mémoires et de diverses œuvres historiques. Ces sources, pour la plupart, ne concernent pas directement les affaires bulgares, mais elles contiennent des renseignements sur la situation intérieure de tout l'Empire ottoman — comme, par exemple, sur le régime féodal, sur les conditions de la production agricole et industrielle, sur les questions de commerce, de douane, sur celles de monnayage, d'impôts et autres encore. Ces informations peuvent être très utiles pour établir des comparaisons; en tenant compte d'une certaine uniformité dans l'Empire ottoman, on peut les appliquer indirectement même aux conditions existant en Bulgarie. Rappelons

⁹⁶ Ист. Преглед VIII (1951—1952) 326—327.

⁹⁷ L'Institut d'histoire bulgare a entrepris une traduction systématique des documents turcs d'après un plan thématique bien arrêté. Celui-ci prévoit l'étude des problèmes suivants: 1. Les conditions agraires en Bulgarie aux XV^e—XIX^e siècles; 2. La lutte du peuple bulgare contre l'oppression féodale turque. Actuellement, on prépare les matériaux relatifs au premier problème. — En attendant, l'Institut d'histoire bulgare a publié les matériaux attestant l'état lamentable des masses bulgares exploitées par les féodaux turcs: *Положението на българския народ под турско робство*, София, 1953. — A l'Institut de droit bulgare auprès de l'Académie des sciences, l'on envisage une édition des sources turques pour l'histoire du droit en Bulgarie à l'époque de la domination ottomane.

⁹⁸ Nous pensons avant tout à bien des multiples documents traduits par Ichčiev, lesquels — bien que très importants — ne sont pas toujours utilisables sans réserve pour des recherches historiques. C'est pour cette raison, qu'une réédition révisée d'une grande partie de ces documents s'impose. Il s'agit, par exemple, de plusieurs documents publiés dans les revues *Периодическо списание* LXVI, Изв. на Ист. дружество в София II, Минало I, Списание на Българ. иконом. дружество XI—XII, dans le *Сборник за нар. умотворения, наука и книжнина* XXV, ainsi que dans le recueil d'Ichčiev *Турските документи на Рилския манастир*.

ici les noms de Nechri (*Negri*), de Kodja Nichandji (*Koca Nişancı*), de Saadeddin (*Sadettin*), de Selaniki (*Selânikî*), de Petchevi (*Peçeîvî*), de Naïma (*Naima*) et d'autres historiens et annalistes turcs, dans les œuvres desquels nous pouvons choisir quantité de passages ayant un certain rapport à l'histoire du peuple bulgare ou à son territoire.

Très instructifs sont aussi les renseignements ou les opinions d'importants hommes d'Etat, de divers dignitaires ou savants turcs. On pourrait nommer ici par exemple: Kotchou-Bey (*Koçu bey*), Lutfi-Pacha (*Lûtfî paşa*), Hadji Khalifa (*Hacı Halife*), Sary Mehmed-Pacha (*Sarı Mehmet paşa*) ou encore « le livre de conseils » (*Nasihat-name*) dont l'auteur est inconnu, et d'autres encore.⁹⁹ Combien sont intéressantes et précieuses, par ex., les observations des derniers auteurs sur les rāyas! Combien d'autres détails édifiants sur la question du féodalisme! En général, par leur universalité et du fait qu'ils s'étendent à l'Empire entier, elles nous renseignent même sur le développement des conditions existant en Turquie d'Europe et par conséquent en Bulgarie même. Un recueil d'extraits d'auteurs turcs, choisis avec soin et accompagné des explications nécessaires ou de commentaires détaillés, serait certainement très apprécié des savants traitant de l'histoire de la Bulgarie à l'époque turque.¹⁰⁰

La forme de l'édition de tels *Monumenta* ou *Corpus* ne constitue pas un problème spécial, car les savants n'ignorent guère ce que la science historique exige d'une œuvre de ce genre; il existe d'ailleurs suffisamment d'autres éditions de sources modèles.¹⁰¹

Nous aimerions ajouter encore une remarque concernant la question de l'édition des documents turcs. Parmi les milliers de documents qui se trouvent dans les fonds d'archives turcs de Sofia, il y en a certainement beaucoup dont le contenu est identique, et dont la seule différence consiste souvent dans la date ou l'adresse du destinataire. Il serait certainement très

⁹⁹ Sur les annalistes et historiens turcs, voir Fr. Babinger, *Die Geschichtsschreiber der Osmanen und ihre Werke*. Leipzig, 1927.

¹⁰⁰ Des extraits des auteurs ottomans relatifs à l'histoire de la Hongrie ont été publiés par J. Thury, *Török történetirók*, I—II. Budapest 1893—1896. Le troisième tome, préparé par I. Karácson, a paru en 1916. — Un autre recueil de textes choisis a été publié par V. D. Smirnov, *Образцовыя произведения османской литературы*. Санкт-петербург, 1903. — Voir aussi W. Behrnauer, *Quellen für serbische Geschichte aus türkischen Urkunden*. Wien, 1857. — D'autres extraits sont donnés par M. Wickerhauser, M. Norberg, Th. Nöldeke, J. Hammer etc. Cf. aussi N. Iorga, *Cronicle turceşti ca izvor de informație pentru istoria Românilor*. Bucureşti, 1929. (Acad. Română. Memoriile sect. istorice III/9.) — I. I. Sęnkowski, *Collectanea z dziejopisów tureckich*, I—II. Warszawa, 1824. — I. Pietraszewski, *Nowy przekład dziejopisów tureckich dotyczących się historii polskiej*. Berlin, 1846.

¹⁰¹ Sur cette question voir L. Fekete, *L'édition des chartes turques et ses problèmes*. Kőrösi Csoma-Archivum. Budapest, 1989, 503—514.

onéreux de les traduire tous et de les publier *in extenso*. Nous pensons que, dans ce cas, il conviendrait de ne faire une traduction littérale que des documents les plus importants ou les plus typiques, tandis que, pour les autres, on pourrait se contenter de simples résumés ou de *regesta*.¹⁰² Lorsque Ichčiev publia sa traduction des pièces d'archives turques du monastère de Rila, l'épaisseur du recueil édité nous frappe par son inutilité. Outre une traduction complète de plusieurs dizaines de documents du même genre, il fit même imprimer une traduction littérale d'un ferman original et de trois copies conformes.¹⁰³ On peut citer d'autres cas où furent faites deux traductions des mêmes documents.¹⁰⁴

Nous avons indiqué toute une série de problèmes qu'il serait nécessaire de résoudre d'une manière satisfaisante, si l'on veut marquer des progrès dans l'étude de l'histoire de la Bulgarie à l'époque de la domination turque, et particulièrement durant les premiers siècles. Une grande attention doit être accordée, tout d'abord, aux sources turques; sans leur étude approfondie, il est impossible de s'attendre à un réel progrès dans les recherches sur l'histoire bulgare à ladite époque.¹⁰⁵ Simultanément, il faudra faire une revision minutieuse de la production historique nationale ayant trait à la période turque, et, plus particulièrement, des travaux qui s'appuient sur des sources non-turques, ou bien sur des traductions et interprétations défectueuses de sources turques. Il est grand temps de faire des recherches en se basant sur les matériaux historiques les plus importants, édités d'une manière critique et sûre. Sinon, ce serait gravement retarder l'esquisse d'un portrait authentique de la vie en Bulgarie durant la période turque et, en conséquence, une description réellement scientifique, réussie et progressive de toute l'histoire du peuple bulgare, description dont la nécessité est universellement reconnue en Bulgarie.¹⁰⁶

¹⁰² On signalera une belle publication de ce genre: Ф. Бајрактаревић, *Турски документи манастира Св. Троице код Плевља*. Сарајево, 1935. — A ce que nous savons, plusieurs centaines d'extraits de documents sidjilliques faits en bulgare par G. Gălăbov et feu V. Šanov, sont déposés actuellement à l'Institut d'histoire bulgare auprès de l'Académie des sciences. L'on n'aurait pas l'intention de les publier. C'est à regretter, puisque la traduction et la publication *in extenso* des centaines, voire milliers de documents turcs similaires nous paraît superflue.

¹⁰³ Д. Ихчиев, *Турските документи на Рилския манастир*. София, 1940, 140—145. Cf. les *hüccet*, les actes de *tapu* etc. Cf. aussi la note 77 à la page .

¹⁰⁴ Cf. Сборник за нар. умотворения, наука и книжнина, XXV 67, 36—37, Известия на Истор. дружество в София II, 146—151 ainsi que Списание на Българ. иконом. дружество XIV, 72—74. Ou bien chez Grzegorzewski, op. cit., 81, 159, 176, 177 et dans les Известия... II, 155—158, 137, 140, ainsi que dans le Сборник... XXV, 60—62.

¹⁰⁵ Cf. ce qu'en dit le turcologue bulgare P. Mijatev dans les Изв. на Археолог. институт XVII, 174.

¹⁰⁶ Ист. Преглед III (1946—1947) 3—4 (discours de G. Dimitrov); V (1949) 361—363 (discours de V. Červenkov). — Je remercie mes amis bulgares, M^{me} Cvetkova et MM. Gălăbov, Mijatev et Nedkov, pour les informations qu'ils ont bien voulu m'envoyer.

LA SIGNIFICATION DE HIERON STOMION

Le premier fait dont on a pu déduire, avec certitude l'intention de Mahomet II de conquérir Constantinople, fut l'édification de la fameuse citadelle de Roumeli-Hissar sur la côte européenne du Bosphore, faisant face à la citadelle d'Anadol-Hissar sur la côte d'Asie, construite par Mahomet I^{er}.¹ Dès l'automne de l'année 1451, le bruit courait que le sultan avait l'intention de faire construire cette citadelle.² Les travaux commencèrent le 26 mars 6960 (= 1452); le 28 août, la citadelle était terminée et pourvue de tout le nécessaire.³

L'emplacement sur lequel fut bâtie la citadelle est indiquée par Sphrantzès, dans les phrases suivantes: εἰς τὸ Στενὸν περὶ τὸν Ἀσώματον,⁴ κατὰ τὸ Στενὸν ἔγγυς τοῦ ἀνωτέρου μέρους τῆς Ἀσωμάτου κόμης⁵ et κατὰ τὸ τῶν Ἀσωμάτων Στενόν.⁶ On sait que le mot Στενόν indique le détroit du Bosphore de Thrace. Dans le voisinage, se trouvaient les ruines de l'église Jédiée à l'archange Michel, dont les colonnes furent utilisées pour la construction de la citadelle.⁷ C'est à l'église dédiée à l'Archange Sans Corps, ou aux Archanges Sans Corps, que la localité devait son nom *Sans Corps* Ἀσώματον, *village de Celui Sans Corps* Ἀσωμάτου κόμη, de même que le *Détroit de Ceux Sans Corps* Ἀσωμάτων Στενόν. Doucas précise l'emplacement de la citadelle de la manière suivante: *la pente d'une colline en aval de Sosthenion, autrefois nommée Phonea* μίαν ὄρειαν κάτωθεν τοῦ Σωσθενίου καλουμένην ἑκπαλαι Φονέα.⁸ Sosthenion est la Stenia d'aujourd'hui. D'autre part, Leonikos Chalkokandylès nous dit que la citadelle fut construite *en Europe, au bord de la Propontide, sur la côte du Bosphore, à l'endroit le plus étroit par rapport à l'Asie* ἐν τῇ Εὐρώπῃ κατὰ τὴν Προποντίδα ἐν τῷ Βοσπόρῳ, ἧ στενώτατόν ἐστι διαβῆναι ἀπὸ Ἀσίας.⁹ C'est à peu de chose près l'indication donnée par Critobule I 6,1: *sur la côte européenne du Bosphore, au point le plus reserré, face à la citadelle située de l'autre côté, sur la rive*

¹ Doucas, éd. Bonn, 239, 3.

² Georges Sphrantzès (Phrantzès) nous dit qu'il rentra à Constantinople le 14 septembre 6960 (= 1451), de retour de sa longue ambassade en Ibérie (Géorgie) et à Trébizonde; il raconte ensuite qu'au début de la même année, on murmurait... ἀπὸ τῆς ἀρχῆς τοῦ αὐτοῦ ἔτους... éd. Bonn, 223, 1. L'on sait qu'à Byzance, l'année commençait le 1^{er} septembre.

³ Sphrantzès 233, 16 et 234, 19.

⁴ G. Sphrantzès, *Chronicon Minus*, éd. Migne, PG 156, D 1056.

⁵ Sphrantzès, éd. Bonn, 223, 2.

⁶ Ibid. 233, 10.

⁷ Doucas, 243, 1.

⁸ Ibid., 241, 21.

⁹ Laonici Chalkokandylae *Historiarum demonstrationes*, éd. G. Darkó. Budapest, 1927, II, 3, 147.

d'Asie ἐν τῷ Βοσπόρῳ ἀπὸ τοῦ τῆς Εὐρώπης μέρους κατανικητὸν τοῦ πέραν φρουρίου τῆς Ἀσίας, ταύτη ἡ στενώτατον.¹⁰ L'emplacement, la forme et les dimensions de la citadelle sont bien visibles actuellement, tant sont encore importantes les murailles et les tours qui nous ont été conservées.

Il résulte des relations données par les quatre historiens contemporains, sur l'emplacement de la citadelle, que ce sont Sphrantzès, témoin de la conquête de Constantinople et ayant participé à sa défense, et Doucas, qui donnent les renseignements les plus exacts et les plus précis; tandis que Chalkokandylès et Critobule s'expriment en termes généraux.¹¹

Georges Sphrantzès n'indique l'emplacement de la citadelle que dans les passages que nous avons cités, tant de la petite version que de la grande version de sa chronique. Mais Doucas, avant d'indiquer exactement l'emplacement de la citadelle, lorsqu'il raconte que Mahomet II en avait commencé la construction, en parlant des préparatifs effectués par le sultan en vue de cette construction, dit ensuite que Mahomet II avait ordonné que tout fût préparé pour le printemps, ouvriers et matériaux, en vue de la construction d'une forteresse à l'Embouchure du Temple, en amont de Constantinople ἐν τῷ Στομίῳ τοῦ Ἱεροῦ ὑπεράνω τῆς Πόλεως.¹² L'empereur Constantin XI Paléologue, alarmé par les projets du sultan, envoya des ambassadeurs à Mahomet II. Mais celui-ci répondit qu'il ne prendrait rien sur le territoire byzantin, sa volonté étant de construire une forteresse à l'Embouchure Sainte ἐν τῷ Ἱερῷ Στομίῳ.¹³

Qu'est-ce donc que Doucas entendait par les mots τὸ Ἱερὸν Στόμιον et τὸ Στόμιον τοῦ Ἱεροῦ? Ne serait-ce que le lieu où le sultan projetait de construire la citadelle, ou plutôt, comme nous inclinons à le croire, le Bosphore tout entier?

D'ailleurs, les mots Ἱερὸν Στόμιον « Embouchure Sainte » et τὸ Στόμιον τοῦ Ἱεροῦ « Embouchure du Temple » indiquaient l'entrée du Bosphore de Thrace dans la Mer Noire; car, dans sa proximité immédiate, sur la côte d'Asie, se trouvaient les ruines d'un temple antique, dont parle Hérodote.¹⁴ Nicéphore Grégoras, dans son Histoire Byzantine, nous dit que cet endroit était appelé l'Embouchure de la Mer Noire;¹⁵ le même Grégoras l'appelle

¹⁰ Ed. C. Müller, dans *Fragmenta historicorum Graecorum*, V. Paris, 1870, 58.

¹¹ Critobule en donne même une description erronée. La citadelle, de forme triangulaire, avait sa base et ses deux tours dirigées vers la terre, tandis que l'extrémité de l'angle et l'une des tours regardaient le Bosphore, ainsi que le disent les trois autres historiens, et non inversement, tel que le dit Critobule. Cf. Sphrantzès 233—234, 10; Doucas 241—246, 11; Chalkokandylès, éd. Darkò II, 147, 12—17, avec Critobule I, 11.

¹² Doucas, 238, 1.

¹³ Ibid., 239, 18.

¹⁴ Hérodote IV, 85 et 87: τοῦ ἐπὶ στόματι ἱεροῦ. Le temple était dédié à Zeus Οὐριος, c'est-à-dire qui engendre les vents favorables aux navigateurs.

¹⁵ Nicéphore Grégoras, *Ῥωμαικὴ Ἱστορία*, éd. Bonn I, 134, 21: περὶ τὴν ἄκρην τοῦ Ἱεροῦ, ὃ δὴ Στόμα καλεῖται τοῦ Πόντου.

aussi col de la Mer Noire.¹⁶ Dans son Histoire Byzantine, nous lisons que les Géois de Galata avaient tenté de frapper de taxes illégales, les navires entrant ou sortant de la Mer Noire: dans ce but, ils avaient barré au moyen de nombreuses trirèmes, le col de la Mer Noire.¹⁷ Au même endroit, se trouvait sans doute une forteresse que Alexios Apokankos¹⁸ et le futur empereur Jean Cantacuzène¹⁹ voulurent occuper, pendant la guerre civile de 1341—1347. Ce point fortifié²⁰ semble avoir été conquis par Mustafa, frère de Mourad II et prétendant au trône, car Mustafa, passant en Asie avec l'aide de l'empereur byzantin, *assiégea et conquit le point dénommé Hiéron* τὸ τε Ἱερὸν καλούμενον ἐξεπολιόρησε.²¹ Musulman, l'un des fils de Bajazet I^{er} Ilderim, luttant pour accéder au trône, était disposé à céder à l'empereur Manuel II Paléologue, en échange du soutien qu'il sollicitait, toutes les localités riveraines avoisinant Constantinople, comprises entre Panidos au sud de la ville et jusqu'à l'*Embouchure Sainte* μέχρι Ἱεροῦ Στομίου, de même que celles comprises entre l'*Embouchure Sainte* ἀπὸ τοῦ Ἱεροῦ Στομίου et Varna.²² Dans tous ces passages, les mots τὸ Ἱερὸν et Ἱερὸν Στόμιον semblent désigner clairement l'endroit où le Bosphore débouche dans la Mer Noire.

Toutefois, cette appellation semble s'être généralisée et avoir été étendue à tout le détroit du Bosphore de Thrace. Cela résulte clairement d'un passage, dans lequel Doucas écrit que Mahomet II a halé ses bateaux par-dessus les escarpements situés derrière Galata, venant du *détroit de l'Embouchure Sainte* ἐκ τοῦ πορθμοῦ τοῦ Ἱεροῦ Στομίου, c'est-à-dire du Bosphore, pour arriver à la Corne d'Or.²³ Il semble que c'est encore à toute l'étendue du Bosphore que Nicéphore Grégoras fait allusion, lorsqu'il raconte qu'après un combat livré vers la fin de l'hiver de l'année 1352, combat resté sans issue à cause de l'obscurité, les trirèmes des Vénitiens, alliés aux Byzantins, se retirent quelque part en amont, vers le port nommé Thérapia Θεραπείαν *proche du temple de Sérapis* πλησίον τοῦ Ἱεροῦ τοῦ Σεράπιδος,²⁴ car Thérapia

¹⁶ Ibid. I, 416, 16: τὸν πρὸς τοῦ Ἱεροῦ πορθμόν, ὃν δὴ τοῦ Πόντου καλοῦσιν αὐχένα. Cf. II, 844, 20.

¹⁷ τριήρεις συχναῖς τὸν αὐχένα τοῦ Πόντου συγκλειθέντες κατὰ τὸ τοῦ Σεράπιδος ἱερὸν, ibid. II, 877, 16.

¹⁸ Jean Cantacuzène, éd. Bonn II, 496, 21; 497, 17 et 523, 7—12.

¹⁹ ἀφίκτο πρὸς Ἱερὸν, τὴν κατὰ τὸ στήμα τοῦ Πόντου κειμένην πόλιν, ἐπαγόμενος κλίμακας, ibid. II, 10, 563.

²⁰ Nommé par les Turcs Anadolî-Kavah; v. A. Delatte, *Les portulans grecs*. Liège—Paris, 1947, 231. Cf. N. Iorga, *Notes et extraits pour servir à l'histoire des croisades* I, 73, n. 4.

²¹ L. Chalkokandylès, éd. Darkó, II, 12, 20. Les Byzantins doivent avoir aidé Mustafa à passer le Bosphore, car Mustafa arriva rapidement à Nicée, où il fut pris et étranglé par Murad II.

²² Doucas, 79, 5.

²³ Doucas, 271, 4.

²⁴ Nicéphore Grégoras III, 88, 6.

se trouve située vers la moitié du Bosphore, sur la rive européenne. C'est encore à tout le Bosphore plutôt qu'à l'endroit où il débouche dans la Mer Noire qu'il faut croire que Doucas se rapporte, lorsqu'il nous dit que, peu avant la bataille de Varna, vingt-cinq trirèmes latines firent leur apparition devant Gallipoli et qu'une partie d'entre elles croisaient *jusqu'à l'Embouchure Sainte* μέχρι τοῦ Ἱεροῦ Στομίου,²⁵ dans le but de barrer à Mourad II le passage d'Asie en Europe; mais Mourad II, *s'approchant de l'Embouchure du Temple* πρὸς τὸ τοῦ Ἱεροῦ Στόμιον ἑγγύς,²⁶ réussit à passer d'Asie en Europe. On peut déduire encore plus clairement qu'il s'agit de tout le Bosphore, et non pas seulement de son débouché dans la Mer Noire, des paroles adressées par Mahomet II aux ambassadeurs byzantins, envoyés auprès de lui pour le dissuader de construire la citadelle de Rouméli-Hissar: il leur rappelle que son père Mourad II, arrêté dans sa tentative de passer d'Asie en Europe en traversant l'Hellespont à Gallipoli, avait dû remonter *jusqu'à l'Embouchure Sainte, près de la citadelle bâtie par son père* μέχρι τοῦ τόπου τοῦ Ἱεροῦ Στομίου ἑγγύς καὶ ἐν τῷ πολιχνίῳ, ὃ ἐδείματο ὁ πατήρ,²⁷ c'est-à-dire Anadolî Hissar, pour pouvoir réussir à passer.

C'est, de même, tout le Bosphore qu'entend Doucas dans les deux passages précités,²⁸ dans lesquels il ne parle que de l'intention du sultan de construire une citadelle sur le Bosphore. Il est moins probable que cet historien ait enregistré des renseignements imprécis sur un projet de construction d'une citadelle, à l'endroit-même où le Bosphore débouche dans la Mer Noire, là où les Génois avaient autrefois tenté de percevoir une dime, sur les navires qui entraient dans la Mer Noire ou en sortaient. Des bruits avaient couru sur les plans du sultan, mais on ne savait pas encore au juste à quel endroit du Bosphore il ferait construire la citadelle. C'est seulement une fois l'endroit déterminé, que Doucas, comme d'ailleurs Georges Sphrantzès, l'indique exactement, et non uniquement à l'aide des termes généraux de Ἱερὸν Στόμιον.

Or la dénomination de Ἱερὸν et de Ἱερὸν Στόμιον fut étendue non seulement à tout le détroit du Bosphore, mais encore à l'Hellespont; dans ce dernier cas, les textes précisent: « dans la Propontide ».

Tandis que Jean Cantacuzène combattait pour conquérir le trône, les Turcs vinrent à son aide sans avoir été sollicités; ils arrivèrent *de Hieron, sur la côte orientale de la Propontide* ἐκ δὲ τοῦ κατὰ τὴν Προποντίδα πρὸς τὴν ἑω Ἱεροῦ.²⁹ Racontant l'expédition de Bajazet, grand vizir du nouveau sultan Mourad II, partie d'Asie contre le prétendant Mustafa, Doucas dit qu'il arriva au détroit de l'Embouchure Sainte de la Propontide en passant sur l'autre rive τὸν πορθμὸν τῆς Προποντίδος τοῦ Ἱεροῦ Στομίου καταλαβὼν

²⁵ Doucas, 220, 24.

²⁶ Doucas, 221, 5.

²⁷ Doucas, 246, 6.

²⁸ Voir plus haut, p. , n. , et 5, n. 13.

²⁹ Jean Cantacuzène III, 294, 12.

καὶ τὴν περαιὰν διαβάς.³⁰ Les nouvelles colportées à la veille de la bataille de Varna, concernant le passage du Danube par Ladislas I^{er} de Hongrie et l'occupation de Calliacra et de Varna, surprennent Murad II en Asie; il apprend encore que des navires sont arrivés d'Occident et bloquent l'Hellespont. Toutefois, Mourad hâte son armée *vers l'Hellespont* ἐπὶ τὸν Ἑλλήσποντον, pensant pouvoir éloigner par son artillerie les trirèmes venues pour lui barrer le passage. Ensuite Laonikos Chalkokandyès continue de la sorte; « Car cette partie de la Propontide est extrêmement étroite et, sur la côte d'Asie, se trouve une tour nommée Ἱερόν, de sorte que nulle part ailleurs les continents séparés ne se trouvent plus rapprochés des deux côtés ». ³¹

Mais Laonikos Chalkokandyès, dont le mode d'expression est quelque peu imprécis, semble désigner aussi le Bosphore par les mots Hiéron de Propontide. Pendant la lutte pour le trône, entre le sultan Moussa et son frère Mahomet I^{er}, ce dernier était soutenu par les Byzantins, qui empêchèrent Moussa de passer en Asie pour combattre Mahomet. Les Byzantins contrôlaient le passage de l'Hellespont de même que celui de Hiéron en Propontide καὶ τὸν τε Ἑλλήσποντον ἐπετήρουν καὶ τὸ ἐν Προποντίδι Ἱερόν.³² S'il était question d'un texte classique, cette interprétation s'imposerait nécessairement. Mais en présence d'un texte byzantin et, de plus, dû à Laonikos Chalkokandyès, les mots cités pourraient être traduits aussi par « et gardaient également l'Hellespont c'est-à-dire, Hiéron de Propontide ». En effet, les passages de Turcs d'un continent à l'autre, se faisaient d'habitude à travers l'Hellespont, spécialement entre la ville de Gallipoli situé sur la rive d'Europe et Lampsaque sur la rive d'Asie, là où se trouvait la tour nommée Hiéron.

Nous remarquons, pour finir, que Laonikos Chalkokandyès désigne par Propontide non seulement l'Hellespont, mais encore le Bosphore. La citadelle de Roumélie-Hissar fut nommée par Mahomet II Πασκεσέν, que Doucas traduit par « Coupeur des têtes », et Chalkokandyès par « Décollation ». Au début de son histoire de la conquête de Constantinople, Chalkokandyès dit que Mahomet II avait conçu ce plan, lorsqu'il édifia dans la Propontide la citadelle nommée « Décollation » τὴν ἐν τῇ Προποντίδι Λαιμοκοπίην καλουμένην πόλιν.³³

³⁰ Doucas, 144, 5.

³¹ Ed. Darkó, II, 99, 15.

³² L. Chalkokandyès, éd. Darkó, I, 169, 17.

³³ Ibid. II, 148, 21.

SUR LES DIGNITAIRES DU PALAIS ET SUR LES DIGNITÉS DE LA GRANDE ÉGLISE

du Pseudo-Codinos: chapitres 1—4, 8—13*.

B 3 *Du très savant curopalate. Sur les dignitaires du Palais de Constantinople et sur les dignités de la Grande Eglise. Tout d'abord sur les dignités de la Grande Eglise.*

Chapitre I.

Les dignités ecclésiastiques sont les suivantes:

B 4 Première quintaine. Le *grand économiste* gère tous les biens ecclésiastiques et tous les revenus qui en proviennent. (Il est l'économiste du patriarche et de l'Eglise).

Le *grand sacellaire* dirige les monastères d'hommes et de femmes; il a, pour le seconder, le préfet des monastères.

Le *grand skeuophylax* (sacristain) a la surveillance des objets du culte de l'Eglise.

Le *chartophylax* (archiviste) a la garde des chartes concernant les privilèges de l'Eglise. Il juge toutes les causes ecclésiastiques et les controverses matrimoniales; il est également le juge de toutes les contestations entre clercs, car il est le bras divin du patriarche.

Le *sacellaire* (trésorier) surveille les églises paroissiales et le Trésor de l'Eglise.

Le *protékdikos* (Premier juge) prend la défense de ceux qui sont réduits en esclavage et juge les causes et plaintes civiles.

Ces dignitaires siègent dans le divin et saint synode avec le patriarche.

Deuxième quintaine. Le *protonotaire*, le premier après les Exôkatakoiloi a aussi la garde des brefs (*pittakia*).

Le *logothète* tient les comptes relatifs aux sommes provenant des causes civiles et des causes ecclésiastiques.

Le *kastrèsios* (camérier) est à la tête du vestiaire et il aide le patriarche à revêtir ses vêtements sacerdotaux.

Le *référendaire* est envoyé (pour faire des communications) à l'empereur et au grand archonte.

Le *secrétaire* est chargé de rédiger les actes.

* Suite de la traduction française du traité du Pseudo-Codinos. Cf. Byzantinoslavica XIII (1953—1953) 233 sq.

Troisième quintaine. Le *hiéromnémon* est chargé de surveiller les prières lues par le patriarche officiant, en se tenant derrière lui, et aussi de surveiller l'intronisation de l'élu et de chanter le kontakion de l'ordination. B 5

L'*épi gonatôn* (ὁ ἐπὶ τῶν γονάτων) a la garde de l'épigonation du patriarche.

Le *maître des requêtes* (ὁ ἐπὶ τῶν δεήσεων) intercède auprès de l'empereur en faveur de ceux qui ont été victimes d'une injustice.

Le *Directeur des bureaux* (ὁ ἐπὶ τῶν σεκρέτων) est chargé de maintenir l'ordre dans l'assistance pendant les jugements.

Le *maître des cérémonies sacrées* est chargé de maintenir la décence à l'intérieur du sanctuaire.

Quatrième quintaine. Le conseiller aide-mémoire (ὁ ὑπομνησκων) est chargé d'avertir tout bas le patriarche (de ce qu'il a à faire).

Le *docteur de l'Evangile* le commente.

Le *docteur* (des Actes et des Epîtres) des *Apôtres* les interprète.

Le *docteur des Psaumes* les interprète.

Le *rhéteur* explique les Saintes Ecritures.

Cinquième quintaine. L'*archonte des monastères* a, avec le grand sacellaire, la surveillance des monastères.

L'*archonte des Eglises* a, avec le sacellaire, la surveillance des églises.

L'*archonte de l'Evangile* est chargé de porter l'Evangile dans les processions.

L'*archonte des baptisés* a la surveillance des nouveaux baptisés.

L'*archonte des autels portatifs* conduit à la sainte table ceux qui veulent communier.

Sixième quintaine. Le *premier ostiaire* surveille les portes, lors des ordinations.

Le *second ostiaire* tient / l'ampoule.

Le *protopapas* (archiprêtre) est un juge; il occupe le premier rang près de l'autel et le second après le patriarche. B

Le *second des prêtres* introduit les prêtres à l'autel et occupe le second rang après le protopapas.

Le *second des diacres* est le premier des diacres ordinaires et il introduit les diacres.

Septième quintaine. Le *premier chanteur* (ὁ πρωτοψάλτης), les deux *domestiques du premier et du deuxième chœur*, le *convocateur des fidèles* (λαοσυνάκτης), le *primicier des secrétaires*, le *chef des cantiques* (kontakia).

Huitième quintaine. Le *primicier des lecteurs*, le *chef de maîtrise* (νομικός), le *premier canonarque*, l'*exarque*, l'*ecclésiarque*.

Neuvième quintaine. Les *domestiques des portes*, le *chartulaire*, le *bedeau* (δεπούτακος), le *porte-queue* (ὁ ἐπὶ τῆς ποδείας).

Telles sont les dignités ecclésiastiques.

Chapitre II.

Noms des dignitaires du Palais de Constantinople.

Despote. Noter que les fils de l'empereur, portant le titre de despote, ont la prééminence sur les frères et les gendres de l'empereur, même s'ils sont, eux aussi, despotes.

B 7 *Sévastocrator.* Savoir que jusqu'au règne d'Alexis Comnène, la dignité de sévastocrator n'existait pas. La dignité de César était la première, immédiatement après l'empereur. Alexis Comnène honora de la dignité de César Nicéphore Mélissène. Mais il avait aussi un frère aîné, Issac Comnène. Il voulut lui conférer un titre plus élevé que celui de César. Il créa une nouvelle dignité par l'union du mot *sévaste* et du mot *autocrator*. Il donna à son frère le titre de sévastocrator; il fit de lui comme un second empereur, plaça après lui le César et prescrivit que dans les acclamations le sévastocrator fût nommé immédiatement après l'empereur.

César.

Grand Domestique.

B 8 *Le panhypersévaste.* Ce titre lui aussi n'existait pas. Ce fut également l'empereur Alexis (Comnène) qui l'imagina. Il voulait honorer de la même manière son beau-frère Michel Taronite. Il fit de lui l'égal du César par le rang et par le siège (sur lequel il prenait place), sans l'avoir mis ni avant ni après ce dernier. Ce régime dura un certain temps, jusqu'au règne d'Andronic Paléologue [Andronic III Paléologue]. Cet empereur, en effet et son aïeul honorèrent Jean Cantacuzène, qui / fut plus tard lui aussi empereur, du titre de *Grand Domestique*. Il commença par assimiler le titre pour le rang à celui de panhypersévaste, puis, après la mort de son aïeul, il abaissa la dignité de panhypersévaste et décida de donner le rang de celle-ci au grand domestique, après avoir élevé en dignité le grand domestique. Noter aussi: Alexis Comnène abusa de la dignité de sévaste, en réunissant ces deux termes en un seul. Jadis, les empereurs étaient qualifiés de l'épithète de sévaste et le terme de sévaste se disait à proprement parler de l'empereur. Il est le premier à avoir avili une telle dignité. Les empereurs, il est vrai, ont le droit absolu d'innover pour les choses et pour les mots, d'élever ou d'abaisser (un titre), selon leur bon plaisir.

B 9 *Protovestiaire.* Noter aussi: l'empereur Michel Paléologue fut le premier à enlever au protosévaste, qui est la 13^e dignité, la couleur verte; il l'attribua à son cousin germain Michel Tarkhaneiotès, après l'avoir honoré du titre de protovestiaire. Il lui donna aussi le pas sur tous, sur le grand domestique et sur le panhypersévaste et le rangea après le César. L'empereur Andronic II Paléologue [= Andronic III Paléologue] abaissa de nouveau ce titre, lorsque l'empereur titra grand domestique, comme nous l'avons dit plus haut, Jean Cantacuzène. Il lui donna le pas sur les neveux de son aïeul et empereur, sur ses propres oncles, et sur tous les autres (dignitaires), y compris le panhypersévaste et le protovestiaire /. Par suite, l'ordre hiérarchique des titres

en vigueur fut donc le suivant : le Grand Domestique était le premier après le César, puis le panhypersévaste et les autres ensuite.

Le *mégaduc*.

Le *protostrator*.

Le *grand stratopédarque*.

Le *grand primicier*.

Le *grand connétable*.

Le *grand logothète*.

Le *protosévaste*.

Le *pincerne*.

Le *curopalate*.

Le *parakimomène du sceau*.

Le *parakimomène de la Chambre*.

Le *logothète du contrôle général*. Alors que Théodore Métochite était logothète du contrôle général, l'empereur Andronic I^{er} Paléologue [= Andronic II Paléologue], pour l'honorer, le titra *grand logothète*. Ce dernier était aussi au-dessus du grand stratopédarque, mais au-dessous du protostrator. Il venait après le parakimomène de la Chambre.

Le *protovestiarite*.

Le *domestique de la Table*.

Le *préfet de la Table* (ὁ ἐπὶ τῆς τραπέζης).

Le *grand papias*.

L'*éparque*.

Le *grand drongaire de la Veille*.

Le *grand hétériarque*.

Le *grand chartulaire*.

Le *logothète du drome*.

Le *proascretis*.

Le *préfet de l'armée* (ὁ ἐπὶ τοῦ στρατοῦ).

Le *secrétaire particulier* (ὁ μυστικός).

Le *domestique des scholes*.

Le *grand drongaire de la Flotte*.

Le *primicier de la cour*.

Le *protospathaire*.

Le *grand archonte*.

Le *tatas de la cour*.

Le *grand tzaousios*.

Le *préteur du peuple*.

Le *logothète du Trésor privé* (ὁ λογοθέτης τῶν οἰκειακῶν).

Le *grand logariaste*.

Le *grand veneur* (ὁ πρωτοκυνηγός).

Le *porte-écu* (ὁ σκουτέριος).

L'*amiral*

B 11

B

Le *maître des requêtes* (ὁ ἐπὶ τῶν δεήσεων).

Le *questeur*.

Le *grand adnoumiastès*.

Le *logothète du Trésor de l'armée* (ὁ λογοθέτης τοῦ στρατιωτικοῦ).

Le *grand fauconnier* (ὁ πρωτοιερακάριος).

Le *logothète des troupes*.

Le *grand interprète*.

L'*assesseur* (ὁ ἀκόλουθος).

Le *juge de l'armée* (ὁ κριτής τοῦ φοσσάτου).

Le *commandant de l'escorte* (ὁ ἄρχων τοῦ ἀλλαγίου).

Le *protallagator*.

Le *grand dioecète*.

L'*orphanotrophe*.

Le *protonotaire*.

Le *mémoraliste* (?) (ὁ ἐπὶ τῶν ἀναμνήσεων).

Le *domestique des murs*.

Le *président de la Chambre*.

Le *président du vestiaire*.

B 12

Le *vestiaire*.

L'*hétériarque*.

Le *logariaste de la cour*.

Le *stratopédarque des Mourtatoi* (ὁ στρατοπεδάρχης τῶν μουρτάτων).

Le *stratopédarque des Tzakones*.

Le *stratopédarque des cavaliers ne montant qu'un cheval* (τῶν μονοκαβάλλων).

Le *stratopédarque des archers* (τῶν τσαγγατόρων).

Le *président des grands palais*.

Le *président des palais des Blachernes*.

Le *domestique des thèmes d'Orient*.

Le *domestique des thèmes d'Occident*.

Le *grand murtaitès* (μυρταίτης).

Le *premier comte*.

Le *papias*.

Le *drongaire*.

Le *sévaste*.

Le *murtaitès*.

Il y a aussi des *gouverneurs de villes*, rangés suivant l'importance de chacune d'elles.

Le *garde du sceau* (Ἐπὶ τοῦ κανικλείου) était le beau-père de l'empereur, Choumnos, qui ne figura jamais dans un cortège ni ne parut aux cérémonies de l'hommage. Aussi on ignorait son rang hiérarchique. Il avait pour insigne un simple bâton de bois.

B 13

On ignorait également le rang hiérarchique du *grand baïoulos*.

Chapitre III.

Les uniformes de chacun des dignitaires et des fonctionnaires.

Le couvre-chef du despote, appelé turban, est tout en perles. Le voile porte plusieurs fois le nom du titulaire, brodé en lettres d'or, en or trait. La torsade est semblable aussi à celle de la coiffure impériale, sauf le noeud à palmes. Son vêtement est rouge, comme l'est aussi celui de l'empereur, avec les bords relevés de côte (?) et sans insignes militaires (?). Son tamparion (ταμπάριον) est rouge avec des galons. Ses guêtres sont rouges. Ses chaussures sont bicolores, de pourpre rouge et blanche, avec des aigles en perles de chaque côté et sur le talon, autrement dit, sur les empeignes des chaussures. Les fers des éperons sont semblables aussi à ceux de l'empereur et les attaches bicolores. La selle de son cheval est bicolore, elle aussi avec des aigles de perles devant et derrière ainsi que sur les quatre coins des tapis de selle destinés à préserver de la transpiration du cheval, avec aussi un galon devant et derrière, tout comme la selle aussi de l'empereur. La couverture de cheval, toutefois, n'a pas de perles. Les étriers sont également semblables à ceux de l'empereur. Du frontal de la têtère du mors, qui est elle aussi bicolore, pend une houppe, en forme de palme, pareille à celle qui orne aussi celui de l'empereur. Il n'a pas, cependant, de noeud d'attache. Le couvre-selle est un champ ou plaine de couleur blanche avec de petits aigles rouges. Sa tente est blanche elle aussi et constellée d'aiglons rouges.

Le despote met pied à terre à l'endroit où il en reçoit l'ordre de l'empereur. Lorsqu'il est encore enfant, le despote ne porte pas de coiffure à l'intérieur du palais, mais il est ainsi nu-tête. Lorsqu'il monte à cheval, il porte, comme nous l'avons dit plus haut, un turban. Arrivé à l'adolescence, il porte, même dans le palais, le turban décrit. Les jours de fête, il porte un skaranikon (σκαράνικον) parsemé d'or, serti de pierreries et de perles dites enchâssées. Son kabbadion (καββάδιον) est pourpre ou rouge, orné de perles, choisi selon son goût en son choix.

Le skaranikon du sévastocrator et celui du César, les jours de fêtes, sont matière à recherches.

Les turbans des gendres de l'empereur, s'ils sont despotes, sont en or rouge, en or trait, avec des croix de perles tout autour.

Le turban du sévastocrator est d'or rouge et en or trait. Le voile et les torsades sont semblables aussi à ceux du despote. Son vêtement rouge est semblable lui aussi à celui du despote, mais sans bords relevés de côté. On se demande quel était jadis le tamparion; toutefois, ses guêtres étaient bleu ciel. L'empereur Cantacuzène, ayant titré sévastocrators ses beaux-frères, Jean et Manuel Asan, leur concéda le droit de porter des tamparia et des guêtres comme celles aussi du despote. Les chaussures (du sévastocrator) sont bleu ciel, avec des aigles en or trait sur champ rouge, aux endroits indiqués pour celles du despote. La selle et la couverture sont elles aussi bleu

ciel. Les étriers sont identiques à ceux du despote. La couverture de selle est elle aussi bleu ciel, ornée de quatre aigles rouges. Sa tente est blanche, avec de petits cartouches bleu ciel cousus. Lui aussi met pied à terre dans la cour du Palais, vers le Tétrastyle /. J'indique ce détail pour préciser l'endroit. Lorsque l'empereur se trouve ailleurs, il (le sévastocrator) met pied à terre pour la même raison là aussi qu'au Tétrastyle.

B 16 Le turban du César est en or trait et rouge, comme celui du sévastocrator. Le voile et la torsade sont identiques à ceux de ce dernier. Son roukhon (ροῦχον) est également le même que celui de celui-ci (le sévastocrator). Quant à son ταμπάριον il est objet de recherches. Ses quêtres et ses chaussures sont bleu ciel. De même, sa selle, sa couverture de cheval, sa couverture de selle et sa tente sont semblables aussi à ceux du sévastocrator, avec de petits cartouches bleu ciel, sans aigles. Lui aussi met pied à terre, à l'intérieur de la cour du Palais, près de l'endroit où le sévastocrator met pied à terre.

Le despote, devant l'empereur, est appelé simplement *Mon Despote* et *Ta Majesté*, le sévastocrator *Monseigneur le Sévastocrator* et *Ta Majesté*, le César lui aussi *Monseigneur le César* et *Ta Majesté*, comme aussi le sévastocrator.

B 17 Il faut noter ce détail: si quelque dignitaire doit faire quelque rapport à l'empereur, en mentionnant le nom du despote, il dit: *Mon jeune seigneur, ton fils le Despote*. Si les dignitaires s'entretiennent entre eux et font mention de celui-ci, ils disent: *Notre jeune seigneur, le despote*. Si, d'autre part, un dignitaire parle à quelque personne de la suite du despote, il dit, s'il le veut: *Mon jeune seigneur, le despote*. S'il dit *Monseigneur le Despote*, pour plus de respect, rien ne s'y oppose. Si, d'un autre côté, quelque personne de la suite du despote, en parlant à l'empereur, est obligé de mentionner aussi le nom de son maître, il ne dit pas: *Mon jeune seigneur* ou encore: *Monseigneur, ton fils*, mais *Mon maître, ton fils le Despote*. L'expression *Mon maître*, du reste, a le même sens que *Monseigneur*, mais tel est l'usage en vigueur. On ne dit pas, en effet, au Despote, si nécessité il y a, « Mon maître », bien que cette expression ait, elle aussi, le même sens, comme on l'a dit, mais « Mon Despote ». Par contre, on dit à un dignitaire « Monseigneur ».

Chapitre IV.

Les turbans et insignes du grand domestique et des autres dignitaires.

Le turban du grand domestique est or rouge, en or trait, avec un voile or rouge, orné de carrés lui aussi. La torsade est or rouge, également comme le voile. Son bâton est orné de noeuds ciselés (?); le trait (?) supérieur est en or et lisse; le suivant est lui aussi en or, mais il est entouré d'un cordon argenté; le troisième, qui le suit, est en or, uni comme le premier; le quatrième comme le second est entouré d'un cordon d'argent et ainsi de suite, conformément à ceux qui ont été mentionnés. Son skaranikon est en

or rouge, en or trait, avec par devant le portrait de l'empereur ciselé, debout et couronné, avec à sa droite un ange et un autre à sa gauche, entourés d'un cercle de perles et encore aussi le portrait de l'empereur. Son skaranikon est également cerclé à la partie supérieure d'une rangée de perles; son kabbadion est bicolore avec des galons en or trait. Ces insignes mêmes, autrement dit le turban et les vêtements, étaient portés également par les neveux de l'empereur Andronic I, le panhypersévaste, le protovestiaire et les autres; les deux empereurs les concédèrent aussi à Jean Cantacuzène, lorsqu'il devint grand domestique.

B 1

Les chaussures du panhypersévaste sont jaunes; il en est de même également de sa selle, qui a devant et derrière un galon en or filé (?); son tamparion est jaune avec des galons.

Le bâton du protovestiaire est or vert, incrusté d'or (?) et coulé (?). Ses chaussures sont vertes et de plus aussi sa selle, qui a également un galon, tout comme celle du panhypersévaste. Son ταμπάριον est vert avec des galons.

Le turban du mégaduc est or rouge, or filé (?) sans voile. Son skaranikon est or rouge, or trait, avec lui aussi par devant le portrait de l'empereur debout et ciselé (?) et par derrière le portrait de l'empereur assis sur un trône. Son kabbadion est en soie ou, selon son bon plaisir, en une étoffe traditionnelle. Son bâton a des noeuds d'or ciselé et des traits également d'or, entourés d'une torsade d'argent, comme ceux du bâton du grand domestique.

Le turban du protostrator, son skaranikon, son kabbadion sont identiques à ceux du mégaduc. Les noeuds de son bâton / sont, celui d'en haut, en or, et ceux qui suivent en argent; les traits sont en or.

B

Les pièces de l'uniforme du grand logothète, autrement dit, son turban, son kabbadion et son skaranikon, sont semblables à ceux du protostrator; mais il n'a pas de bâton.

Les pièces de l'uniforme du grand stratopédarque, autrement dit, son turban et son skaranikon sont pareils à ceux du protostrator et du grand logothète. Toutefois, son bâton a ses traits en argent, mais les noeuds sont en or et ciselés.

Le turban du grand primicier est en or trait, son kabbadion est identique à ceux des dignitaires précédents. Son skaranikon est de soie abricot, en or trait. De même que le gris est intermédiaire entre le blanc et le noir, de même l'abricot est intermédiaire entre le rouge et le blanc. Son skaranikon porte le portrait de l'empereur, par-devant en pied, en ce qu'on appelle émail vitrifié, par derrière, assis sur un trône. Son bâton est en bois doré, comme celui de l'empereur.

Tout l'uniforme du grand connétable est celui du grand primicier; mais il n'a pas de bâton.

L'uniforme du protosévaste est semblable à celui du grand connétable. Son turban est or vert, sauf qu'au lieu d'or trait /, il est en soie. Son σκαράνικον est semblable à celui du grand primicier; il n'a pas de bâton.

Tout l'uniforme du pincerne (échanson) est pareil à celui du grand primicier, mais il n'a pas de bâton. L'uniforme du curopalate est semblable à celui du pincerne; il n'a pas de bâton.

Les vêtements du parakimomène du sceau sont semblables à ceux du curopalate. Son bâton est en bois. Le trait supérieur est doré, le second or blanc en torsade; le suivant est de nouveau doré, le suivant en torsade et ainsi de suite.

Les vêtements du parakimomène de la Chambre sont tous identiques à ceux du parakimomène du sceau. Toutefois, son bâton a le premier trait doré comme celui des autres. Le suivant jusqu'au dernier en bas est or blanc en torsade.

Le turban du logothète général est en soie blanche avec des galons. Son kabbadion est en soie communément employée. Son skaranikon est en soie or blanc, brodée à l'or trait avec devant et derrière le portrait de l'empereur vitrifié, comme celui du Primicier. Il n'a pas de bâton.

B 21 Le turban du protovestiaire est en or filé. Son kabbadion et son skaranikon sont semblables à ceux du logothète général. Le premier trait de son bâton est en or, les autres sont nattés or rouge.

Les vêtements du Domestique de la Table sont semblables à ceux du protovestiaire. Il n'a pas de bâton.

Les vêtements du Préfet de la Table sont les mêmes que les vêtements de ceux-ci, le protovestiaire et le domestique de la Table. Quant à son bâton, le premier trait est or, le second noir, le troisième or et de nouveau (le quatrième) noir, et ainsi de suite.

Les vêtements du Grand Papias (Conciergerie en chef) sont identiques à ceux du Domestique de la Table. Quant à son bâton, de même que celui du parakimomène du sceau a un trait or et un trait or blanc, de même son bâton a un trait or et un trait or rouge.

Les vêtements de l'Eparque sont identiques à ceux du Grand Papias; il n'a pas de bâton.

B 22 Les vêtements du Grand Drongaire de la Veille, autrement dit, son turban et son kabbadion, sont identiques à ceux de l'Eparque. Son skaranikon est en soie or jaune, brodé à l'or trait (?); il a, devant, le portrait de l'empereur assis sur un trône d'or élevé sur des gradins, et, derrière, l'empereur à cheval. Son bâton a le trait supérieur doré /, comme aussi celui de tous les autres; il est rouge et or et orné jusqu'au bas.

Noter: du Grand Domestique jusqu'au Grand Drongaire de la Veille, tous les dignitaires portent, s'ils le veulent, le kabbadion, et s'ils le veulent, la casaque d'arme. A partir de ce dignitaire, il en est autrement pour les dignitaires inférieurs.

Les vêtements du Grand Hétériarque sont identiques à ceux du Grand Drongaire. Quant à son bâton, de même que celui du Grand Drongaire est or et rouge, de même le sien est bleu et or en torsade.

Les vêtements du Grand Chartulaire sont pareils à ceux du Grand Hétériarque; mais il n'a pas de bâton.

Le turban du Logothète du Drome est semblable à celui du Grand Chartulaire. Il porte un turban (?) et une casaque d'arme, mais il n'a pas de skaranikon.

Le turban du Premier Secrétaire est en soie, de deux couleurs, violet, et blanc avec de larges galons en or trait; il n'est pas croisé mais enroulé vers le sommet et autour de la calotte, qui porte en haut une sorte de trèfle fait d'un galon, comme nous l'avons dit. Il porte un turban (?) et une casaque d'arme, semblables à ceux du Logothète (du Drome). Lui non plus n'a pas de skaranikon.

B 2

Le turban du Préfet de l'armée est en or filé. Son kabbadion et son skaranikon sont semblables à ceux du Grand Chartulaire.

Les vêtements du Secrétaire sont le turban (?) et la casaque d'arme; mais il n'a pas de skaranikon.

Les vêtements du Domestique des Scholes sont semblables à ceux du Préfet de l'Armée. Son bâton est d'argent, sans or, avec, en haut, après le trait, un second bouton et rien de plus.

Les vêtements du Grand Drongaire de la Flotte sont tous semblables à ceux du Domestique des Scholes; mais il n'a pas de bâton.

L'uniforme du Primicier de la Cour, c'est à dire, sa coiffure, son kabbadion, et son skaranikon, sont semblables à ceux du Grand Drongaire. Son bâton est vert or en torsade, comme celui du protovestiaire est or rouge.

La coiffure du Protospathaire, son kabbadion et son skaranikon sont semblables à ceux du Primicier de la Cour. Il n'a pas de bâton.

Le costume du Grand Archonte est le même que celui du susdit protospathaire. Lui aussi n'a pas de bâton.

Le costume du Tatas de la Cour est comme celui du Grand Archonte; son bâton est en bois lisse.

Le turban du Grand Tzaousios, son kabbadion et son skaranikon sont semblables à ceux du Tatas de la Cour. Il porte / à gauche à sa ceinture un seïromastès (?) (σειρομάστης), appelé dans la langue courante, saliba (?) (σαλῖβα).

B

Tout l'uniforme du Préteur du Peuple est identique à celui du Grand Tzaousios. Son bâton est de bois lisse.

L'uniforme du Logothète du Trésor Privé est le turban (?) et la casaque d'arme; mais il n'a pas de skaranikon.

L'uniforme du Grand Logariaste est identique à celui du Logothète du Trésor Privé.

Le turban du Premier Veneur, son kabbadion et son skaranikon sont comme ceux du Préteur du Peuple. Ceux du Porte-Ecu sont eux aussi tels. Ceux de l'Amiral identiques.

L'uniforme du Maître des Requêtes est le turban (?) et la casaque d'arme; mais il n'a pas de skaranikon.

La coiffure du Questeur, son kabbadion et son skaranikon sont semblables à ceux du Grand Tzaousios.

L'uniforme du Grand Adnoumiastes est identique à celui du Questeur. Son bâton est en argent non doré, avec en haut un bouton, et un seul et unique bouton, sur lequel repose une colombe.

L'uniforme du Logothète de l'Armée est le turban (?) et la casaque d'arme; mais il n'a pas de skaranikon.

B 25 La coiffure du Premier Fauconnier, son kabbadion et son skaranikon sont semblables à celui du Grand Adnoumiastès. Il porte / à la ceinture un gant de la main gauche, ayant tout à l'ouverture un galon cousu et brodé avec des aigles pourpres.

L'uniforme du Logothète des Troupeaux est un turban (?) et une casaque d'armes, comme ceux du Logothète de l'Armée. Il n'a pas de skaranikon.

Le turban et le kabbadion du Grand Interprète sont comme ceux du Premier Fauconnier. Son skaranikon est gainé de velours et orné en haut d'une petite houppe rouge. Quant à son bâton, il est d'un côté rouge, de l'autre argenté avec des lamelles peintes [ou: avec des dessins faits à la feuille d'argent].

Le turban de l'Adjoint, son kabbadion et son skaranikon sont identiques à ceux du Grand Interprète; il n'a pas de bâton.

La tenue du Grand Diocète est semblable à celle de l'Adjoint, mais il a un bâton en bois lisse et sans nœud.

La tenue du Juge de l'Armée est comme celle du Grand Diocète; il n'a pas de bâton.

La tenue du Préfet de l'allagion est en tout identique à celle du Juge de l'Armée. Il a un bâton en bois lisse.

B 26 Le turban du Protallagator, son kabbadion, et son skaranikon sont semblables à ceux du Préfet de l'allagion. Il porte, au lieu d'un bâton, ce qu'on appelle communément massue (μαζούχαν) en argent doré, dont le manche est recouvert de soie rouge avec /, à son sommet, un bout complètement doré et au milieu une chaîne également dorée.

La tenue de l'Orphanotrophe est telle; il n'a pas de bâton. Celle du Protonotaire est en tout pareille.

La tenue du Maître des Requêtes (?) est identique à celle des dignitaires précédents, le Protonotaire et les autres. Le galon supérieur de son bâton est doré, les autres en torsade, blancs et rouges, sans aucune dorure.

La tenue du Domestique des Murs est la même que celle du Maître des Requêtes. Son bâton est de bois uni.

Le turban du Président de la Chambre, son kabbadion et son skaranikon rouge sont semblables à ceux du Domestique des Murs. Son bâton est de bois uni.

Toute la tenue du Président du Vestiaire et son bâton sont semblables à ceux du Président de la Chambre. La tenue du Vestiaire est la même, mais il n'a pas de bâton.

La tenue de l'Hétériarque est en tout semblable à celle de ceux-ci. Quant à son bâton, de même que celui du Grand Hétériarque est or et bleu en torsade, de même il est jaune et bleu en torsade.

La tenue du Logariaste de la Cour est semblable. Son bâton est de bois uni.

La tenue du Stratopédarque des cavaliers n'ayant qu'un cheval est semblable.

La tenue du Stratopédarque des Tzaggratorés (archers) est semblable à celle des dignitaires précédents.

La tenue du Stratopédarque des Mourtatoi est semblable à celle du Stratopédarque des tzaggratorés.

La tenue du Stratopédarque des Tzakones est absolument identique à celle des dignitaires précédents.

La tenue du Président des palais impériaux est en tout semblable à celle des dignitaires précédents. Son bâton est également en bois uni.

La tenue du Président des palais des Blachernes est exactement semblable.

La tenue du Domestique des thèmes d'Orient est, en tout, et la tenue du Domestique des thèmes d'Occident, est en tout, comme aussi le bâton de chacun d'eux, semblables à ceux des dignitaires précédents.

La tenue du Grand Mourtaïtès, c'est-à-dire son kabbadion et son skaranikon rouge sont comme ceux des dignitaires précédents. Son bâton est en argent, parsemé d'or, avec en haut des (caractères représentant la lettre) gamma.

La tenue du Premier Comte est également semblable. Il n'a pas de bâton.

Le Drongaire a seulement un bâton en bois uni. Le sévaste n'en a pas. De même le mourtaïtès. /

Les Préfets des villes importantes ont un bâton de bois blanc.

Le Papias (Concierge) a un bâton simplement en bois [ou: d'une seule pièce] sans bouton].

Chapitre VIII.

Fête de l'Epiphanie.

La fête de la divine Epiphanie est célébrée exactement comme celle aussi de la Nativité du Christ. L'office de la bénédiction (*ἀγιασμός*) après la messe, si le patriarche œcuménique est là, est célébrée par lui, sinon, il l'est par l'un des autres patriarches, celui d'Alexandrie, celui d'Antioche ou celui de Jérusalem, s'il se trouve séjourner dans la capitale. Si par hasard aucun d'entre eux ne se trouve là, l'office de la bénédiction est célébré par le *protopapas* (premier prêtre) du Palais. Le patriarche remet à l'empereur un

cierge; les ministres du culte déjà nommés (en remettent) aux dignitaires et à tous les grands personnages de l'entourage de l'empereur, ainsi qu'à tous les officiers de la Cour; il en est fait de même pour le podestat et sa suite.

Chapitre IX.

Fête de l'Adoration de la Croix.

Le dimanche de l'Adoration de la Croix, la Cour est réunie, selon la tradition des fêtes précédemment signalées. A la fin de l'office de matines, l'archidiacre, escorté des chantres, apporte de l'église du palais la croix. Il porte, comme d'habitude, l'aube (σχιμάριον); il porte aussi, par-dessus, la chasuble (φελώνη); toutefois, il ne porte pas l'étole sacerdotale (ἐπιτοράχιον), mais l'étole diaconale (ὠράριον). Les chantres chantent l'hymne: « Seigneur, sauve ton peuple et bénis ta descendance ». L'empereur, entouré de la cour, va au-devant de la croix jusqu'au seuil de la porte. La croix est déposée sur le pupitre et l'empereur baise celle-ci. Puis il revient et prend place de nouveau sur son trône. La cérémonie terminée, l'empereur vient se prosterner / encore devant la croix et la baise. Aussitôt après, on l'enlève et l'empereur l'accompagne également jusqu'à la porte du triklinos et pas plus.

Voici la raison pour laquelle l'archidiacre porte, ce jour de fête, la *phélônè*. A l'origine, les prêtres *exókatakoiloi* (ἐξωκατάκοιλοι) [rangés dans les premiers dignitaires du Patriarcat] se trouvaient chacun à la tête d'une église et d'un clergé particulier. Aussi, les jours des grandes fêtes solennelles, chacun, officiant dans sa propre église, n'avait pas pour l'assister des officiants de rang élevé auprès de lui. En conséquence, l'un des patriarches voulut qu'ils eussent rang de diacre, afin qu'ils pussent l'assister lors de ces jours de fête; ce qui fut fait. Lorsque donc le patriarche ordonne ces *exókatakoiloi*, autrement dit, le grand économe, le grand sacellaire ou quelque autre d'entre eux, il l'autorise à porter la *phélônè*, comme il la portait auparavant, en tant que prêtre; il ne l'autorise pas, toutefois, à porter l'*épitrakhèlion*, mais seulement l'*oraron*. Aussi, lorsque l'empereur nomme un archidiacre, il le prend dans cet ordre des *exókatakoiloi*, comme étant celui qui est le plus élevé de tous, et pas ailleurs. Ainsi, pour la raison indiquée, l'archidiacre, le jour de la fête de l'Adoration de la Croix, et seulement ce jour-là, porte la *phélônè* dans le Palais et jamais dans d'autres circonstances. S'il se trouve ne pas y avoir d'archidiacre, c'est un diacre, qui porte la croix.

Savoir ceci: pendant tout le temps de la sainte et grande Quadragésime /, les prêtres et les diacres portent le *stikharion* et le *phélônion* pourpre, exception faite pour les fêtes de l'Annonciation, des Rameaux et du Grand samedi (Samedi saint).

Chapitre X.

Fête des Rameaux.

A l'occasion de la fête des Rameaux, on aménage, au milieu de la semaine, la galerie allant de l'appartement de l'empereur jusqu'à l'église. Le samedi de Lazare, pendant la nuit, on répand sur tout le pavé de la galerie des rameaux de myrte, de laurier ou d'olivier et on en recouvre toutes les colonnes. A l'aube du dimanche, la galerie apparaît tout à coup aménagée et prête. Pendant que l'on chante matines, l'empereur revêt ses vêtements de cérémonie, et sort de sa chambre. Les autres jours de fête, il porte sur la tête et sur le corps, parmi ses insignes, celui qui lui plaît, comme on l'a indiqué; mais ce jour-là, il ne porte que la couronne impériale (στέμμα) et la tunique (σάκκος), tenant dans sa main droite une croix et dans sa main gauche la serviette liturgique (μανδύλιον) et l'*akakia* (ἀκακία) [sachet de poussière], selon l'usage, ainsi qu'un cierge. Les dignitaires revêtent eux aussi leurs vêtements habituels d'apparat, comme nous l'avons dit plus haut. / B (

Le *lampadarios* (le porte-cierge) s'avance dans la galerie, avec un cierge. Il chante tout l'idiomèle: « Venez, nations; venez, peuples vous aussi; contemplez aujourd'hui le roi du Ciel ». L'Evangile, symbole du Christ, s'avance. « Puis, viennent l'empereur et son fils l'empereur, s'il y en a un. Si celui-ci est lui aussi couronné, il porte également une couronne impériale (στέμμα) comme son père et il suit l'empereur son père. Sinon, il porte la simple couronne (στέφανος) et la cape (φνάλιν), comme nous l'avons dit plus haut. Après lui, marchent les despotes, puis l'archidiacre portant l'Evangile, puis le patriarche ou plutôt les patriarches, s'ils sont présents, revêtus eux aussi de leurs ornements et suivis de cinq prêtres ou plus, portant les saintes images.

Après s'être ainsi rendus par la galerie jusqu'à l'église, la fin de l'office de matines a lieu dans celle-ci. Puis l'empereur revient de la manière qui a été indiquée, précédé du *lampadarios*.

Une fois l'empereur descendu dans la galerie ainsi que le patriarche et les chapelains de l'empereur, un page sort et saisit un rameau. Ce geste indique que l'empereur décide que la galerie est la proie de chacun; ce qui a lieu aussitôt, comme il suit. Les Varanges, les soldats de la garde et les autres soldats des corps de troupes palatins la mettent au pillage. Une fois tout terminé, l'empereur se rend à table parce qu'on ne célèbre pas la messe, l'heure en étant passée. Le grand domestique sert l'empereur. I

Chapitre XI.

Cérémonial lorsque l'empereur est en deuil.

Noter ceci: les fêtes de la Nativité du Christ, de l'Epiphanie, comme celle aussi des Rameaux sont célébrées selon le cérémonial déjà décrit, avec les adorations et la cérémonie de la galerie (περιπάτος), si l'empereur n'est

pas en deuil. Si par suite peut-être de la mort de son épouse, l'impératrice, ou de son fils l'empereur, l'empereur est en deuil, le cérémonial habituel, autrement dit, les oriflammes, le chant des instruments et l'éclat des costumes sont supprimés à cause du deuil de l'empereur; de même, il n'y a pas d'adoration. Mais l'empereur sort, selon la coutume, en vêtements blancs et avec sa coiffure; les autres dignitaires sont en vêtements noirs jusqu'aux sévastocrators et aux despotes (ceux-ci en effet, portent aussi des vêtements noirs, sauf les chaussures et la selle); il (l'empereur) s'arrête devant (l'image) de la très sainte Mère de Dieu de la Victoire, là où se trouve l'image de saint Georges. L'acclamation des noms des empereurs n'a lieu que le jour de la fête de la Nativité et celui de l'Epiphanie, comme il a été dit; puis, l'empereur se retire. Lors de la fête des Rameaux, pendant qu'on chante encore matines, la cérémonie de la galerie a lieu et il est nécessaire que, selon la tradition, il y ait une supplication et que l'empereur assiste à cette supplication processionnelle/. La procession a lieu et l'empereur y prend part, portant la casaque de cuirasse blanche et le *phakéôlion* (turban). Les matines achevées devant l'église (de Notre Dame) de la Victoire, où se trouve aussi une image de la Vierge Conductrice, l'empereur se retire.

Chapitre XII.

Office de la Grande Semaine (Semaine Sainte).

Le Grand Lundi, le Grand Mardi, le Grand Mercredi, le Grand Jeudi, les quatre Evangiles sont lus par l'archidiaque ou par un autre diacre, s'il n'est pas là. Avant la messe de ce même Grand Jeudi a lieu la cérémonie du lavement des pieds, comme il suit. On choisit d'avance douze pauvres. On leur fait revêtir une chemise, autrement dit, une tunique, des culottes et des chaussures. On dispose un bassin dans la chambre de l'empereur. Le protopapas, au dehors, sur la porte, prononce la prière de la bénédiction (εὐλογητόν) et récite le Trisagion. Puis, il lit l'Evangile et lorsqu'il prononce les mots: « Il verse l'eau dans le bassin », l'empereur verse l'eau dans le bassin. Puis, on introduit un par un les pauvres préparés d'avance et portant chacun un cierge allumé. Chacun d'eux s'assoit. Tandis que le protopapas, comme il a été dit, continue la lecture de l'Evangile jusqu'aux mots: « Jésus se mit / à laver les pieds de ses disciples », il lit ce passage plusieurs fois jusqu'à ce que tous les pauvres aient eu leurs pieds lavés. L'empereur lave le pied droit de chacun, il l'essuie avec une serviette placée devant lui et baise le pied qu'il vient de laver. Cela fait, la cérémonie du lavement des pieds prend fin. On remet aussi à chacun d'eux trois nomismata d'or. Puis la messe commence.

L'empereur porte parmi ses vêtements déjà décrits celui qui lui plaît. Les dignitaires, revêtent chacun leurs uniformes habituels. Après la fin de la messe, l'empereur se retire dans son appartement. Il n'y a jamais de banquet.

Ensuite, on chante l'office de vigile, à l'heure fixée, pendant lequel on lit les douze Evangiles. L'empereur reçoit du protopapas un grand cierge; tous les autres dignitaires aussi, à l'intérieur et à l'extérieur du Triklinos, reçoivent un cierge ordinaire, comme lors de la fête de l'Epiphanie. L'empereur tient son grand cierge pendant la lecture de l'Evangile. Celle-ci terminée, le plus haut dignitaire, qui se trouve là, prend le grand cierge des mains de l'empereur et le remet à l'un des pages, qui a la tête nue. Celui-ci tient le grand cierge en dehors, près de l'antichambre de la salle de l'empereur. Puis, lorsqu'on va passer de nouveau à la lecture d'un autre Evangile, le même dignitaire prend le grand cierge et le remet de nouveau à l'empereur. On procède ainsi jusqu'à la fin des douze Evangiles. /

B

Noter ceci: Au Palais on célèbre quatre vigiles chaque année: celle du grand canon, celle de l'Acatliste, celle de l'Annonciation et celle de cette grande fête. L'empereur se tient dans celle des salles qui lui plaît et entend la messe: les dignitaires se tiennent dans le Triklinos.

Lors de la première de ces fêtes, on transporte au Palais l'image de la Très Sainte Vierge Conductrice et elle y reste jusqu'au grand dimanche de Pâques. Lorsque l'image arrive, l'empereur va à sa rencontre jusqu'à la porte de la cour du Palais. Le lendemain (de Pâques) l'empereur accompagne l'image qu'on emporte jusqu'au quartier des Lieux Hauts (Ύψηλά). Là, a lieu la commémoration des empereurs; puis l'empereur revient (au Palais).

Chapitre XIII.

Les heures du Grand Vendredi (Vendredi Saint).

Le Grand Vendredi (Vendredi saint), on chante les heures et les tropaïres, suivant le cérémonial indiqué pour la fête de la Nativité. Le lendemain, ou pendant l'office du Grand Samedi, l'empereur porte de nouveau parmi ses vêtements celui qui lui plaît et les dignitaires leurs insignes, comme on l'a expliqué. Après la lecture de l'Apôtre ou lorsqu'on dit: « Lève-toi, Seigneur, juge de la terre », trois lecteurs apportent de l'église des lauriers / et les répandent devant l'empereur. Puis, des pages, se trou-
vant là à dessein, apportent du dehors des lauriers, les répandent sur le sol et en remplissent tout le triklinos. Après l'office, il n'y a pas de banquet.

B

LE V^{EME} CONCILE OECUMENIQUE

C'est au mois de Mai 1953 que se sont écoulés 1400 ans depuis le V^{ème} concile œcuménique, tenu à Constantinople, en 553. Son importance pour l'histoire de l'Eglise et pour l'histoire de Byzance, est telle qu'il importe d'en rappeler les traits fondamentaux.

A l'époque d'efforts inlassables tentés pour aboutir à l'Orthodoxie, époque qui, du premier concile œcuménique de Nicée, en 325, s'échelonne jusqu'au Dimanche de l'Orthodoxie, le 11 mars 843,¹ le soin principal de la hiérarchie chrétienne toute entière se porta sur le maintien des arrêts œcuméniques, qui seuls pouvaient protéger les chrétiens contre le danger d'interprétations et de tendances hérétiques.

Pour cette raison, l'empereur Justinien I^{er} († 565) qui publia, en 534, le fameux *Corpus iuris civilis* et qui devint fondateur de l'art byzantin, déclara les lois ecclésiastiques pour lois d'Etat, par la nouvelle 115 de 542 et la nouvelle 6 de 545, en précisant: « *oportere sacras regulas pro legibus valere* », décrétant ainsi la « symphonie » entre l'Etat et l'Eglise. Dans la nouvelle 6, s'explique en termes suivants: « Deux grands dons ont été offerts par la grâce divine à l'homme: le sacerdoce et l'empire (*sacerdotium et imperium*); d'une même origine, tous les deux, ils sont des ornements de la vie humaine. » Par erreur, on a cependant considéré plus tard son attitude comme le début officiel d'un césaropapisme typique.²

Quant à la foi chrétienne, Justinien s'efforça de maintenir « la foi orthodoxe — *fides orthodoxa* » (Cod. Just. I, 13, 3) telle que l'avaient définie les grands conciles de Nicée, de Constantinople, d'Ephèse et de Chalcédoine.³

¹ M. Șesan, *Periodizarea în istoria bisericească universală*. Cernăuți, 1939, 50 sq; Idem, *Periodizarea istorică*, dans *Altarul Banatului III-1/6* (Caransebeș, 1946) 10.

² V. Șesan—M. Șesan, *Curs de drept bisericesc universal*. Cernăuți, 41, 256.

³ Outre la littérature consacrée à l'âge de Justinien, émanant de Ch. Diehl, W. G. Holmes, G. P. Baker et N. Jorga, voir encore: A. P. Lebedev, *История Вселенских соборов*, St. Petrograd, 1904, éd. III; Ch. Hefele—H. Leclercq, *Histoire des conciles*, III. Paris, 1909, 1 sq; L. Duchesne, *L'Eglise au VI^e siècle*, Paris, 1925; G. Cronț, *La lutte contre l'hérésie en Orient jusqu'au IX^e siècle*, Paris—Bucarest, 1933; M. Posnov, *История на християнската църква*, Sofia, 1933, 454—466; A. Fliche—V. Martin, *Histoire de l'Eglise*, IV, Paris, 1937; E. Stein, *Histoire du Bas-Empire*. Bruxelles, 1949. — Sur les détails voir: Fr. Diekamp, *Die origenistischen Streitigkeiten im 6. Jahrh. und das 5. allgemeine Konzil*. Münster, 1899; H. Alivisatos, *Die kirchliche Gesetzgebung Justinians*. Berlin, 1913; T. M. Popescu, *Decizii antiorigeniste*, dans *Studii teologice* 4 (București, 1933) 17—66; V. Sibiescu, *Împăratul Justinian și ereziile*. București, 1938, 104—133; R. Devreesse, *Lo scisma dei tre capitoli* dans *Atti di V. congresso nazionali di studi romani* (Roma, 1938) 351 sq; Ed. Schwarz, *Drei dogmatische Schriften Justinians*. München, 1939; idem, *Vigilius — Briefe*. München, 1940; Iacob Lazăr, *Justinian I*

Fixant l'ordre honorifique de la grande hiérarchie ecclésiastique, Justinien accorda de nouveau, par la novelle 131 de 543, la première place à la Rome antique (*primus omnium sacerdotum*), la seconde place étant réservée à l'archevêque de Constantinople, la Rome nouvelle (*secundum locum habeat*). Cette mesure avait été, en plus dictée, par la nécessité de former un lien plus étroit entre l'évêque de Rome et l'empereur de Byzance, lequel, en ce temps-là, poursuivait le rétablissement de l'« *Orbis terrarum — οἰκουμένη* » en Occident et en Afrique, tâchant de liquider en Orient les restes hérétiques des Nestoriens et des Monophysites.

Dans son effort, l'empereur se heurta cependant contre des difficultés : son épouse, Théodora, femme de culture, sympathisait avec le parti des monophysites. Même l'apocrisiaire romain, le diacre Vigile, ambitieux et inconstant, avait promis son assistance à l'impératrice, au prix de l'aider à devenir évêque de Rome. En 537, Vigile atteignit vraiment son but, avec l'appui du général Bélisare. L'impératrice attendit alors le secours promis.

Pendant ce temps, l'empereur tenta une réconciliation avec les nestoriens et les monophysites, pour réaliser l'unité de la foi. Plusieurs conseils lui furent suggérés. Les nestoriens promettaient de se réconcilier, au prix de voir nouvellement condamner Origène, considéré par eux comme le vrai chef et parent spirituel des monophysites. Ce plan fut cependant combattu par l'archevêque Théodore Askida de Césarée en Cappadoce, qui inclinait à l'origénisme et au monophysisme, florissant alors en Palestine et en Alexandrie. D'autre part, les monophysites faisaient dépendre leur réconciliation de la condamnation de Théodore de Mopsueste, de Théodoret de Cyre et d'Ibas d'Edesse, considérés par eux comme parents spirituels du nestorianisme et ennemis de St. Cyrille d'Alexandrie, fort estimé par les monophysites, davantage encore que par le concile de Chalcédoine. C'est dans ce sens que l'impératrice Théodora collabora avec Jacob Tsantsal-Baradai d'Edesse et avec le patriarche Ephrème d'Antioche. Celui-ci affirmait qu'à Chalcédoine des tendances nestoriennes se seraient manifestées et que seule la condamnation des « trois chapitres » (Théodore, Théodoret et Ibas) rétablirait la vérité à laquelle aspirait le concile d'Ephèse, de 449. Les orthodoxes se plaignaient cependant que le concile de 449 eût été un concile de brigands (*latrocinium synodum*), selon le pape Léon I^{er} le Grand, et se refusaient à le reconnaître.

C'est ainsi que surgit la question des trois chapitres, laquelle renferme : la condamnation de la personne et de l'œuvre de Théodore de Mopsueste, la condamnation de l'épître de Théodoret de Cyre contre St. Cyrille et

ca legislator bisericesc dans Biserica Ortodoxă Română 4/12 (București, 1947) ; M. Sesan, Sinodul V. ecumenic, dans Telegraful Român, nr. 26/27 (Sibiu, 1953) ; I. G. Coman, Problemele dogmatice ale sinodului V. ecumenic dans Studii Teologice 5/6 (București, 1953) 312 sq ; L. Stan, Împăratul Justinian, sinodul V. ecumenic și papalitatea dans Studii Teologice 5/6 (București, 1953) 347 sq.

contre le concile d'Ephèse (431), ainsi que la condamnation de l'épître similaire d'Ibas d'Edesse, adressée au Perse Mar.

De leur part, les orthodoxes, tout en sanctionnant la condamnation de ces écrits, dont ils tenaient le contenu pour erroné, faisaient observer que les monophysites tentaient d'attaquer par ces 3 chapitres les décisions antimonophysites du concile de Chalcédoine (451) où fut condamné l'hérétique Eutychès et où furent absous d'hérésie Théodoret de Cyre et Ibas, après avoir déclaré rester fidèles à l'orthodoxie.⁴ Les orthodoxes soupçonnaient davantage des manœuvres dangereuses de la part des monophysites, opinion que partageait même le pape Vigile de Rome.

Dans cette situation, l'empereur Justinien, aidé par le patriarche Ménas de Constantinople († 552), écrivit un traité contre les monophysites, en 542, et par décret condamna Origène qu'il considérait comme père de toutes les hérésies. Enfin, en 543 et 544, il condamna aussi les trois chapitres, espérant supprimer les dissidents et de les amener à se réconcilier avec l'Eglise et de rétablir ainsi la paix dans l'empire. En ce sens, il invita Vigile à Constantinople.

Après avoir, dans un concile de 70 évêques latins de l'Ouest et de l'Afrique, analysé ce problème, Vigile émit en avril 548, son « Judicatum », par lequel il condamna les 3 chapitres, évitant de porter atteinte à l'autorité du concile de Chalcédoine. Ainsi il espérait à la fois appuyer les partisans de l'impératrice et respecter l'orthodoxie. Son geste fut cependant considéré en Occident comme capitulation devant les prétentions monophysites et attaque contre le IV^{ème} concile œcuménique, dont l'autorité était toujours reconnue comme celle d'un concile de l'orthodoxie. Les évêques latins d'Italie et d'Afrique lui adressèrent de graves reproches pour se séparer ensuite de lui, dans le concile de 550, où ils l'exclurent de leur communion. Par cette mesure ils souhaitaient également défendre leur autonomie ancienne contre la Rome papale. Voyant que, dans ces circonstances, il ne parviendrait pas à convaincre les occidentaux de la justesse de la condamnation des 3 chapitres, Vigile rétracte son Judicatum, avec l'appui de l'empereur sans doute, qui ne voulait pas aggraver la situation en Occident. Ce faisant, Vigile s'attira les inimitiés des partisans de l'impératrice, dont la mort (en 548) lui permit de changer d'avis.

Les esprits étant troublés et agités, Vigile s'accordait avec Justinien, sur la nécessité de convoquer un concile œcuménique, qui seul pût donner une réponse décisive à tous. Alors que Vigile proposait la Sicile comme lieu de rencontre, pour y réunir, en mesure égale, les délégations des évêques occidentaux et orientaux, l'empereur convoqua le concile à Constantinople.

Cependant, avant l'arrivée des invités à Constantinople, Justinien essaya de forcer la situation suivant le conseil de l'archevêque Askida, dont

⁴ M. Şesan, *Ortodoxia la Chalcedon dans Telegraful Român*, nr. 43/44 (Sibiu, 1951) 5.

les tendances césaropapistes cherchaient à faire valoir l'absolutisme de l'empereur même dans les affaires de l'Eglise, et il émit une confession de foi orthodoxe, en 551, contre les trois chapitres.

Alors Vigile, prétextant la qualité de « judex » de la Rome antique et confiant en cette autorité, rompit ses rapports avec l'empereur. Ensuite, il infligea des censures au patriarche Ménas et à l'archevêque Askida, et menaça d'excommunier quiconque approuverait les décisions impériales avant la prononciation du concile œcuménique, qui seul peut décider en suprême instance.

Cette attitude provocante, de même que son inconstance, contrastant avec son prétendu martyre enduré pour la foi, rendirent Vigile antipathique à la fois à Constantinople et en Occident, malgré la sincérité et la justification de son appel au concile œcuménique.

Dans cette atmosphère se réunit le Vème concile œcuménique à Constantinople, le 5 Mai 553, sous la présidence du patriarche Eutychès et en présence des patriarches Apollinaire d'Alexandrie, Domne d'Antioche, Eustache de Jérusalem (par représentant), 153 évêques orientaux et 8 latins. Le pape Vigile s'absenta. Sur les séances de ce concile, nous sommes mieux informés par la rédaction latine des actes, effectuée sous le pape Gélase, après 578, les actes originaux grecs s'étant perdus.

D'abord, l'empereur Justinien justifia la convocation du concile, reconnut l'autorité des quatre conciles antérieurs et proposa la condamnation des 3 chapitres, ainssi que celle d'Origène, de Didyme et d'Evagre Pontique, pour leur doctrine sur « apokatasthase ». Comme Vigile refusa l'invitation de la délégation patriarcale de participer au concile et demanda un ajournement de 20 jours, on proposa de commencer les séances le 6 Mai.

Aux séances du 12, 17 et 19 Mai il fut analysée la question des 3 chapitres. Après avoir constaté qu'il y avait possibilité de condamner un mort (Théodore), le concile condamna les 3 chapitres, qui étaient sans doute hétérodoxes et méritaient d'être condamnés au point de vue orthodoxe.

Dans la 7ème séance, le 26 Mai, après les 20 jours d'ajournement demandés par Vigile, le concile discuta le cas de ce dernier et son absence non-excusee aux séances. On l'accusa alors le 14 Mai, d'avoir publié un « *Constitutum de tribus capitulis* », condamnant 60 thèses de Théodore, auxquelles il avait de sa part ajouté 13 autres, mais où il déclara les 3 chapitres pour justes. Ce Constitutum avait été signé par 16 évêques et 10 clercs latins. Parmi eux se trouvait aussi le diacre Pélage qui avait défendu Théodore, affirmant que la condamnation des 3 chapitres rétablirait les décisions du concile de brigands de 449. Ensuite, on accusa Vigile d'avoir évité une condamnation directe de Théodore, de Théodoret et d'Ibas, sa réprobation étant conçue en termes trop généraux et considérée, par conséquent, comme très, vague. On lut 7 documents et l'on interrogea des témoins, pour en aboutir à la conviction que Vigile avait dès le commencement favorisé la condamnation des 3 chapitres. Alors, on en vint

à lui reprocher l'inconstance en matière de théologie, pour laquelle il fut cité devant le concile, dont il avait reconnue l'autorité. Le concile constata que Vigile s'était éloigné de la communion de l'Eglise et que, pour cela, il méritait que son nom fût effacé des diptyques.

Dans la dernière séance, la 8^{ème} (2 Juin), le concile formula la condamnation des 3 chapitres, tout en respectant l'autorité des 4 conciles œcuméniques antérieurs. Par 14 anathèmes dogmatiques, il anathématisa de nouveau Arius, Macédoine, Apollinaire, Nestorius, Eutychès et Origène. Bien que l'initiative de condamner les 3 chapitres devint, au début, au parti monophysite, dans son arrêt final minutieusement délibéré, le concile manifesta sa parfaite orthodoxie, confirmant que, dans des troubles théologiques, suscités par des individus, quelles que fussent leurs opinions personnelles et les tendances qu'ils représentaient, un concile œcuménique, réuni sous l'assistance du St. Esprit, peut seul arrêter des décisions valables et orthodoxes.

Vigile, reconnaissant qu'il ne saurait plus braver un concile œcuménique, revint sur son attitude et, le 8 Décembre 553, il condamna aussi les 3 chapitres, sous la réserve que l'autorité du IV^{ème} concile œcuménique de Chalcedoine ne fût nullement atteinte. Par un « Constitutum » du 23 Février 554, Vigile reconnut les décisions du V^{ème} concile œcuménique même pour l'Occident. De même agit son successeur Pélage qui, devenu pape en 555, s'efforça d'appliquer les arrêts de Constantinople dans l'Occident entier, sans prendre égard aux affronts dont le couvraient certains latins méfiants de l'Italie, de l'Afrique, et de la Gaule. Il expliqua à cette occasion que le problème théologique proprement dit était fort subtil, qu'à Constantinople la situation était délicate, qu'en Occident de nombreuses informations erronées circulaient sur l'Orient, dues, elles aussi, aux nestoriens mécontents. Il affirma que l'empereur Justinien avait représenté le parti correct et orthodoxe, à l'opposé de l'impératrice Théodora qui, avec ses partisans, avait embrouillé la situation, ayant aidé les monophysites. Si donc le monde entier suivait les décisions du concile de Constantinople, lesquelles avaient été ratifiées par presque 4000 évêques, Pélage, lui-même, ne saurait, à son avis, s'y opposer dans l'avenir.

Pour cette raison, les évêques latins adoptèrent les décisions du V^{ème} concile œcuménique, mais c'est à Venise que se produisit un schisme, du fait du patriarcat d'Aquilée. Le pape Grégoire le Grand († 604) adopta ces décisions pour mieux définir à leur aide le dogme catholique. Il les considère toutefois seulement comme complémentaires, reconnaissant toujours l'autorité des 4 premiers conciles, de même que s'imposent les quatre Evangiles (Migne, *PL* 75, 88 sq.). Plus tard le V^{ème} concile œcuménique et ses arrêts reçurent pleine reconnaissance, par la conviction unanime, qu'ils représentent la foi orthodoxe et catholique et non des intérêts monophysites. Néanmoins, d'autres soupçons, par exemple, s'éveillèrent, chez Herman Contractus de Reichenau († 1054). A la veille du grand

schisme, il évita de parler dans sa Chronique du V^{ème} concile (Migne, *PL* 143, 116 sq.), pour ne décrire que les 4 premiers et ensuite le VI^{ème} concile de 680. Il garde également le silence sur le VII^{ème} concile. D'autre part, le cardinal Humbert reconnut en même temps tous les sept conciles comme fondamentaux pour la doctrine chrétienne et pour l'Eglise (Migne, *PL* 143, 1004).

Le V^{ème} concile, approuvé sans réserve en Orient orthodoxe, réaffirma le principe de solidarité chrétienne (*sobornost*) et surtout le principe conciliaire. Il refléta la conviction permanente de l'Eglise entière, qui, dans un concile œcuménique, voit son suprême for dogmatique et pose l'indispensable devoir d'observer rigoureusement les décisions de tous les conciles œcuméniques.

Une autre conséquence importante de ce concile, qui avait réprouvé l'origénisme, le nestorianisme et le monophysisme, est que les écoles d'Alexandrie et d'Antioche perdirent leur importance théologique. Le platonisme origéniste, qui avait dominé un certain temps en théologie, étant compromis et condamné, on dut chercher une autre base philosophique. Ce fut alors l'aristotélisme qui s'imposa. Et si la mystique aréopagitique révèle encore certaines traces néoplatoniques et origénistes, Jean le Scolastique et surtout Léonce de Byzance ouvriront les portes à la scolastique aristotélique qui dominera le Moyen Age entier.

РЕЦЕНЗИИ

REVIEWS

COMPTES-RENDUS

З. В. Удалцова, *О внутренних причинах падения Византии в XV веке*. Вопросы истории 1953, № 7, 102—120.

A l'occasion de l'anniversaire commémorant la chute de Constantinople, les byzantinologues soviétiques ont publié une riche série de travaux remarquables, relatifs au stade ultime de l'histoire byzantine ainsi qu'aux documents historiques de l'époque. Le plupart des études ont paru dans la revue Византийский Временник, t. VII (1953). Le numéro respectif ne nous étant parvenu que peu de temps avant la clôture de notre revue, nos comptes-rendus des travaux soviétiques ont dû être réservés au prochain tome.

Le premier travail ayant trait à la chute de l'Empire byzantin et qui a paru au cours de l'année jubilaire de 1953, est l'étude mentionnée ci-dessus. Z. V. Udal'cova, agrégée de byzantinologie à l'Université Lomonosov de Moscou, est l'auteur du plus récent précis d'histoire byzantine — dans les chapitres respectifs du travail de synthèse destiné à l'usage de l'enseignement supérieur История средних веков. Под редакцией С. М. Косминского и А. Д. Сказкина, Москва-Ленинград, 1950.

Dans l'introduction à son étude, l'auteur donne une analyse succincte mais critique des sources historiques de l'époque, reflétant la période finale de la vie de l'Empire millénaire, pour passer ensuite en revue les différentes interprétations que les historiens ont tentées de la prise de Constantinople par les Turcs. Elle suit de près les traces du retentissement prodigieux que cet événement historique a provoqué dans les sources russes, arméniennes et géorgiennes, chez les chroniqueurs de Hongrie et de Pologne — retentissement qui trahit les vives sympathies ressenties pour les Grecs et les Slaves assujettis. Dans les sources de l'Europe Occidentale, les manifestations de pareilles sympathies sont extrêmement rares et plus effacées, les relations entre l'Europe Occidentale et l'Empire byzantin étant troublées par l'attitude hostile de la curie papale à l'égard de l'Eglise orthodoxe et par les intérêts des villes italiennes, sapant l'unité de l'Empire byzantin pour en absorber les forces vitales.

Les sources byzantines du XV^e siècle renferment un vaste et riche répertoire de documents offrant la possibilité d'une étude approfondie de la situation politique, intérieure et extérieure à Byzance, à la veille et au moment de la chute. Il ne faut cependant pas perdre de vue que, dans les

sources en question, le choix des faits décrits et leur interprétation sont souvent dictés par les intérêts de la classe à laquelle appartient l'auteur. Les sources sont, en général, fort peu explicites sur la vie et la lutte sociale du peuple, s'attachant, en premier lieu, à la description des actes d'empereurs byzantins et de sultans turcs, des luttes entre prétendants au trône et des disputes religieuses. L'authenticité des sources turques — qui sont plus récentes et, par conséquent, moins fidèles — se trouve encore diminuée par leur nationalisme tendancieux.

L'auteur critique ensuite les différentes conceptions d'historiens bourgeois qui croient apercevoir le facteur principal de la chute de Byzance dans la force de l'Empire ottoman. Alors que l'historiographie catholique s'applique surtout à trouver des excuses pour la politique des papes, l'intérêt des historiens protestants et monarchistes se porte de préférence sur la personne de l'empereur Constantin XI, etc. L'historiographie de la Russie bourgeoise n'a pas su non plus donner une interprétation exacte des causes de la chute de l'Empire byzantin, malgré toute l'attention que les savants russes témoignent, beaucoup plus que les historiens des autres pays, à l'égard de l'histoire intérieure de Byzance. Vu les discussions relatives à l'essence et au développement de l'obtchina russe, discussions qui eurent lieu en Russie dans la seconde moitié du XIX^e siècle et dont l'importance scientifique et politique fut toute particulière, il était naturel que ce problème attirât l'attention des savants russes, dans l'histoire de Byzance. Ils considéraient, comme garantie de la force de l'Empire byzantin, la libre paysannerie des « obtchina ». La cause principale de la décadence progressive ayant amené la chute de Byzance, leur devait donc forcément apparaître dans l'engloutissement de la terre appartenant aux paysans libres, par la grande propriété dont, à partir du XII^e siècle, les empereurs byzantins ne pouvaient plus freiner l'accroissement. Complètement erronée et tendancieuse, est, selon l'auteur, la conception de certains savants, tels que N. Iorga, qui interprètent les conquêtes et la domination turques dans les Balkans sous un jour favorable, essayant même d'en démontrer l'influence propice sur le développement ultérieur des peuples balkaniques.

Ayant assumé la tâche d'examiner les causes de la chute de Byzance, la science historique soviétique se concentre surtout sur l'étude des rapports sociaux, économiques et politiques au déclin de l'Etat byzantin. Plusieurs byzantinologues soviétiques ont déjà contribué à la solution de ces problèmes.

Déjà dans le précis d'histoire byzantine mentionné, Mme Udal'cova a donné une analyse de l'histoire économique et sociale de l'Empire byzantin sur son déclin, cherchant à dégager les causes principales de sa chute. Dans sa dernière étude, l'auteur approfondit son analyse précédente utilisant, pour ce faire, de nombreux témoignages historiques puisés dans la littérature byzantine de l'époque.

Elle démontre surtout qu'il faut rechercher la cause principale de la

décadence de l'Empire byzantin dans la désharmonie entre l'évolution des forces productrices et les anciens rapports producteurs du féodalisme, lesquels, aux XIV^e et XV^e siècles cessent de constituer la force motrice de l'évolution pour en devenir l'obstacle incontestable. En dépit d'une désagrégation générale de l'Empire byzantin, laquelle s'étend sur les derniers siècles précédant la chute, l'auteur rejette l'opinion communément admise par les historiens, selon laquelle cette période de l'histoire byzantine ne serait qu'une époque de l'agonie de Byzance. D'après l'auteur, l'on ne saurait guère parler d'une agonie, car les masses de travailleurs de Byzance ne cessaient de produire de nouvelles valeurs et l'évolution des forces productrices continuait à s'exercer malgré l'influence ralentissante des rapports périmés du féodalisme. Les sources témoignent de ce que, dans les villes de Byzance, la vie économique était loin de cette décadence que les historiens se plaisent à décrire. L'élément grec prenait une part active au commerce, surtout à Constantinople qui, jusqu'à la découverte de la voie maritime aux Indes, garda son importante position de médiateur entre l'Europe et l'Asie orientale. Du commerce extérieur dépendait le développement des métiers, dont surtout ceux qui travaillaient pour l'exportation et, dans des villes possédant une vie économique abondante, même des manufactures. C'est dans les manufactures que l'auteur découvre les origines des rapports de production capitalistes qui font leur apparition à Byzance à la même époque que dans les villes italiennes et flamandes. Cependant, dans ce régime féodal, la manufacture reste un phénomène local et isolé qui ne pouvait se développer dans une mesure plus étendue. Les manufactures, de même que le capital commercial et usurier, ne constituent que quelques-unes des conditions indispensables à la naissance des rapports producteurs capitalistes. Sur cette base, le nouveau système ne pouvait guère se développer, car son ère ne commence qu'au moment où les moyens producteurs deviennent propriété privée du capitaliste et la force ouvrière se change « en marchandises que le capitaliste peut acheter et exploiter dans le processus de production », c'est-à-dire au moment où la base de la production commence à être représentée par les rapports producteurs entre capitalistes et ouvriers salariés.

Les relations marchandes et monétaires qui, aux XIV^e et XV^e siècles acquièrent, dans les villes byzantines, une importance de plus en plus considérable, commencent à s'infiltrer même à la campagne où la grande propriété continue, à partir des IX^e et X^e siècles, à engloutir successivement l'obtchina des paysans libres dont la plupart se trouvent, au moment considéré déjà asservis. C'est des paysans sans biens-fonciers que se recrutent les μισθοι, ouvriers salariés travaillant sur les terres des féodaux. L'union de la campagne avec le marché citadin se manifeste, dans les grandes fermes, surtout par la production du blé destiné à la vente (dans plusieurs villes florissait un riche commerce de blé) et, ensuite, par la commutation des obligations paysannes (par le changement de la rente féodale en rente monétaire). Le milieu des ruraux favorisait la différenciation dans les propriétés.

Réduisant le nombre des consommateurs, l'exploitation et l'appauvrissement croissants des paysans constituent un obstacle à l'épanouissement de la production. Ainsi, la décomposition des rapports féodaux se manifeste clairement et dans les villes et à la campagne. Un développement plus considérable du capitalisme se trouve cependant freiné par le fait que l'aristocratie féodale domine les gouvernements central et provincial, et joue un rôle actif dans tous les domaines de la vie économique.

La vie économique de l'Empire byzantin qui subit d'énormes dommages dus aux croisades et à la domination latine à Byzance, se trouva irrésistiblement entraînée à sa ruine surtout par la faute des Italiens, des Vénitiens et, plus tard, des Génois qui s'étaient emparés des principales positions économiques de Byzance. Les Italiens se bornaient à épuiser les richesses de l'Empire sans servir, d'autre part, l'épanouissement des forces productrices. Etant donné l'hostilité que, de longue date, les papes, les croisés de l'Occident et les villes italiennes témoignaient à l'égard de Byzance, la haine du peuple contre les Latins et les discordes religieuses, poussées jusqu'au paroxysme par la proclamation de l'Union de Florence à Constantinople, jouèrent un rôle important dans la décadence de l'Empire byzantin. L'importance de cet événement ne se trouva nullement réduite par le fait que cette proclamation eut lieu peu de mois avant la chute de la ville.

A tous ces motifs vint s'ajouter une lutte de classes acharnée à laquelle les ruraux et les citadins prirent une part égale. La réaction anti-féodale éclata, dans toute son intensité, dans la fameuse révolte des zélotes et dans la Commune de Salonique. La Commune, dont la force consista, selon l'auteur dans l'unité d'action effectuée entre les masses des citadins et des ruraux, devait nécessairement succomber, les conditions économiques n'ayant guère encore permis aux classes citadines un développement satisfaisant. Dans la victoire des féodaux, l'auteur voit la cause de la ruine du pays. Cette classe décadente et harcelée par d'interminables querelles, se montra incapable, même au moment le plus critique, d'unir ses forces pour braver un ennemi aussi dangereux.

Analysant les causes intérieures de la chute de Byzance, l'auteur examine l'attitude des différentes classes sociales à l'égard des Turcs, et essaie de découvrir les racines sociales des tendances turcophiles à Byzance, aux XIV^e et XV^e siècles. Elle constate que seul un nombre restreint de renégats se recrutant dans les rangs de l'aristocratie, manifestaient des sympathies pour les Turcs, à l'opposé du peuple qui persistait dans une résistance acharnée contre les envahisseurs. L'auteur rejette entièrement l'hypothèse supposant une plus large infiltration des tendances turcophiles dans les masses populaires. Une preuve du caractère erroné de pareilles hypothèses est à voir, selon l'auteur, dans l'attitude que les Turcs prirent, après la conquête de Constantinople, à l'égard des différentes classes sociales : alors que le peuple subit les marques d'une hostilité très prononcée, plusieurs membres des classes régnantes eurent, ainsi que l'attestent les sources historiques, accès

aux dignités et reçurent, des mains des envahisseurs, des dons de terres. Une partie de l'aristocratie s'associa aux Turcs et se rendit coupable de trahison en ce qui concernait les intérêts nationaux. Les sentiments de patriotisme étaient également très faibles parmi les moines et le haut clergé. D'après l'auteur, la plus grave faute incombant à Constantin XI est d'avoir eu plus de confiance dans les ressortissants étrangers et les mercenaires que dans son propre peuple. Les sympathies que Constantin manifestait aux étrangers devinrent, d'après l'auteur, la cause principale du mécontentement que le peuple témoignait à l'égard de la politique impériale. L'attitude favorable de l'empereur envers l'union ecclésiastique avec l'Occident, joua un rôle non moins important, car, à l'époque du féodalisme, la religion formait la partie essentielle de l'idéologie que professaient à la fois les classes régnautes, avec tous leurs groupes, et la masse du peuple.

Dans son étude, Z. V. Udal'cova a fourni une analyse pénétrante et convaincante des causes intérieures de la chute de Byzance. L'étude, richement documentée, constitue une preuve du précieux apport que le matérialisme historique est à même de fournir à l'histoire, au point de vue du thème et de la méthode, car elle a réussi admirablement à éclaircir cette dernière étape de l'histoire byzantine, dont la complexité rend toute interprétation difficile et délicate.

Qu'il nous soit permis d'ajouter à l'interprétation de Mme Udal'cova une seule remarque. Il est regrettable qu'aucun turcologue n'ait jusqu'à présent tenté une analyse pénétrante de l'histoire économique et sociale de la Turquie de l'époque, analyse qui permettrait d'examiner la chute de Byzance du point de vue de l'histoire turque. Rappelons, à cette occasion, l'exemple fort instructif, au point de vue méthodique, d'un livre traitant des rapports mutuels entre envahisseurs et vaincus et intitulé *La Horde d'Or* par A. J. Jakubovskij et B. D. Grekov (Moscou-Léninegrad, 1950). Le livre examine la conquête de la Russie par les Tartares et l'histoire ultérieure des deux adversaires, du point de vue des histoires russe et tartare. Les auteurs démontrent qu'à l'époque de l'invasion tartare, la Russie, dont le régime féodal, dans la conception du matérialisme historique, était en pleine décadence, ne pouvait, avec ses forces éparpillées, braver l'attaque des Mongols dont l'évolution sociale se trouvait au début du féodalisme, c'est-à-dire bien loin de son déclin. Il est donc logique que, malgré son héroïque résistance, la Russie ait succombé. Désormais, la situation change: l'évolution progressive des forces productrices aide la Russie à surmonter l'éparpillement féodal, à rassembler ses forces et à aboutir, successivement, à l'unité économique et politique, alors que la Horde d'Or s'achemine inévitablement vers le déclin du féodalisme, entraînant l'éparpillement des forces, l'affaiblissement et la ruine. Un travail qui, par un procédé méthodique analogue, s'appliquerait à dégager les rapports et les correspondances intérieurs entre l'histoire turque et celle de Byzance, à l'époque

des Seldjoukides et des Ottomans, aurait, pour la science historique, un intérêt et une importance de premier ordre.

B. Zástěrová / Prague

Jack Lindsay, *Byzantium into Europe*. The Bodley Head. London, 1952, pp. 485.

Voici un livre déconcertant, tant par son contenu que par la personne de l'auteur. M. Jack Lindsay est un Australien de naissance qui s'intéresse fort à l'histoire de l'Europe. Il est connu par plusieurs romans (dont quelques-uns historiques) et traductions du grec et du latin. Il a entrepris maintenant un grand travail de synthèse: analyser toute l'histoire de Byzance sur l'étendue de onze siècles et démontrer la part prise par cet Etat dans la formation de l'Europe médiévale et même moderne.

Cependant, une tâche pareille ne dépasse-t-elle pas les moyens d'un seul homme, surtout s'il n'est pas un historien du profession? Telle est première remarque qui se pose.

Le travail n'est pas basé sur les sources mais sur les études: cela n'empêche guère l'auteur d'avoir beaucoup de lecture, et il faut l'avouer — beaucoup d'érudition même. Ses remarques sont parfois très intéressantes, ses jugements très justes, mais il lui manque cette circonspection qu'on acquiert en dépouillant péniblement, une à une, diverses sources. M. Lindsay est parfois un peu trop prompt dans ses conclusions, parfois trop peu critique lorsqu'il s'agit d'accepter une opinion ou la solution d'une difficulté et, parfois, lorsqu'il hésite entre deux opinions contradictoires, on se demande pourquoi il préfère finalement l'une à l'autre.

Voyons d'abord la disposition du livre: toute l'histoire de Byzance a été divisée en plusieurs périodes chronologiques (la fondation de l'Empire, les règnes successifs de Constantin à Justinien, les Héraclides, etc.) et étudiée surtout du point de vue politique, ensuite remaniée encore une fois sous le point de vue de ses divers aspects, tels: l'art, la littérature, la vie religieuse, l'organisation de l'Etat, commerce, industrie. Chaque chapitre se termine par une comparaison entre Byzance et les Etats latins à la même étape de leur évolution historique.

Une pareille construction du livre présente des inconvénients sérieux: elle entraîne des répétitions inévitables, car l'auteur est forcé de revenir sur le même sujet dans divers chapitres. Ensuite — et c'est beaucoup plus grave — le résumé, fort sommaire, de l'histoire byzantine, dont se compose, en grande partie, chaque chapitre, est aussi fatigant qu'incompréhensible pour quiconque n'est pas byzantinologue. L'auteur d'ailleurs en convient lui-même (p. 12) et puisque la lecture de ce livre exige des notions historiques approfondies, il aurait été préférable d'en retrancher une narration des faits, qui se trouve dans chaque manuel universitaire.

Le livre ainsi réduit se lirait plus aisément, son exposition et son but seraient plus faciles à saisir et, par là, il remplirait mieux les intentions de l'auteur: vulgariser l'histoire de Byzance et souligner le rôle joué par cet Etat dans la formation de l'Europe médiévale et moderne.

Tâchons maintenant d'exposer les idées maîtresses du livre en question. M. Lindsay considère la fondation de Byzance, fondation qui a eu lieu à la veille de la chute de l'Empire romain, comme le début d'une nouvelle ère dans l'histoire. C'est le régime de l'esclavage qui cède la place au régime féodal. Cette transition a ses particularités, car ce qui a disparu de la base existe encore, pour un certain temps, dans la superstructure. La prépondérance de l'Empire byzantin sur les Etats de l'Europe Occidentale est indéniable, elle est due à ce qu'à Byzance le passage au féodalisme s'opéra d'une façon lente, sans chocs, ni bouleversements. L'influence byzantine sur tout le Moyen Age européen a été tellement grave qu'il est impossible de comprendre ce dernier sans avoir étudié l'histoire de cet Etat; ainsi par exemple dans la lutte entre la papauté et l'empire, les deux partis se disputaient en somme les droits qui n'appartenaient ni à l'un ni à l'autre, mais aux basileis. La prépondérance byzantine ne fut brisée qu'après la IV^e croisade: avec la perte des territoires qu'elle ne réussit jamais à recouvrer, Byzance perdit aussi sa prospérité économique, mais elle contribua encore au progrès de l'humanité, car elle est le premier Etat qui se transforma en un Etat national.

Sans chercher à nier l'influence byzantine sur le Moyen Age européen, on a l'impression que l'auteur exagère un peu. D'abord, la transition du régime de l'esclavage à celui du féodalisme ne s'était pas opérée à Byzance aussi doucement que M. Lindsay le prétend. S'il n'y a pas eu, à une certaine époque, des invasions barbares, il y eut de continuels chocs intérieurs qui avaient profondément agité l'Etat. La solidité économique de Byzance ne provient pas du fait que ce pays évita les invasions barbares, mais plutôt il a pu résister aux barbares grâce à cette solidité. Quant à la lutte entre la papauté et l'empire, son importance n'est nullement augmentée ni diminuée par le fait que les deux partis se disputaient les anciens terrains et les anciennes compétences des basileis. Il n'y a que les forces réelles qui comptent dans l'histoire comme dans la vie, tous les droits, même le mieux fondés, deviennent éphémères dès qu'ils ne sont plus étayés par cette force. Au XI^e siècle, Byzance n'avait plus rien à dire en Occident, la partie se jouait bien et bel entre l'empereur et le pape. Il est vrai que la IV^e croisade porta un coup mortel à Byzance, mais il me semble que le déclin économique de ce pays est d'une date de beaucoup antérieure. C'est ce déclin justement qui, en sapant les forces vitales de l'empire et en aiguissant les antagonismes sociaux, rendit possible la conquête latine. Il me semble aussi que c'est une erreur que d'attribuer la chute de Byzance à ce qu'elle n'ait pas su créer une nouvelle organisation communale ni un tiers état pour pouvoir combattre l'élément féodal. N'est-ce pas se

méprendre sur l'effet et la cause? La vie urbaine d'un pays n'est pas un problème que l'on puisse isoler de la situation générale de ce pays avec laquelle elle est liée très étroitement.

Et puisque nous avons déjà abordé ce sujet, notons qu'on est un peu trop enclin à attribuer les succès commerciaux des villes italiennes à l'insouciance des Comnènes, des Anges et des Paléologues, qui, par des privilèges accordés aux étrangers, auraient ruiné le commerce et l'industrie de leur propre Etat. Le premier privilège en faveur des Italiens date de 922, mais ce fut la première croisade qui fonda la prépondérance maritime de Gênes et de Venise, en leur permettant de prendre pied en Proche Orient. Les privilèges qu'elles obtenaient des princes arabes n'étaient nullement moins importants que ceux qu'on leur accordait à Byzance.

Toutes ces restrictions faites, il reste l'idée fondamentale qu'on ne saurait nier et que l'auteur fait bien de souligner: l'importance des études byzantines pour une bonne compréhension de l'histoire du Moyen Age et l'influence byzantine en Occident. On devrait ajouter en Proche Orient aussi.

Comme il a été déjà dit, les remarques de M. Lindsay sont parfois très intéressantes et ses jugements très sains. Citons p. 51, où il est dit que Constantin le Grand se trompait quand il croyait introduire dans son empire l'unité avec le christianisme (... « he soon found that Christians could tolerate neither pagans nor fellow Christians with opposed view »); p. 60 où, en analysant l'invasion barbare en territoire romain, l'auteur la rapproche des méthodes par lesquelles, depuis longtemps déjà, le gouvernement recrutait ses soldats et ses colons. Dès qu'ils furent installés en masse, se sentant soutenus par les masses de la population, ces nouveaux-venus ne voulurent plus se plier à la dure besogne d'un colon ou d'un esclave, et cela hâta la crise économique et sociale en Occident; p. 78 contient des observations très justes sur le rôle de l'Eglise orthodoxe au temps d'Héraclius. Malheureusement, ces observations sont beaucoup trop sommaires. De même les réflexions sur la IV^e croisade (p. 165 ... « this booty, treacherously carried off, had the effect of spreading Byzantine standards of art and luxury all over the West in a single wave, and did much to speed up the economic development already begun ») gagneraient à être développées; le sac de Constantinople par les chevaliers francs a-t-il vraiment contribué au progrès économique de l'Europe Occidentale? En tout cas, il fut désastreux sous d'autres rapports, car — et l'auteur l'avoue lui-même quelques lignes plus loin — les objets d'art et les livres furent non seulement dispersés, mais, en grande partie, détruits, partie irréparable.

Le chapitre VI (p. 385—453) est peut-être le meilleur du livre: l'auteur y décrit les relations de Byzance avec les Etats occidentaux, les provinces orientales de l'empire, comme l'Arménie, la Géorgie, brosse avec un grand entrain l'histoire du commerce entre Byzance et les Latins, les Arabes et les Russes.

Quelques objections cependant surgissent: certains problèmes fort compliqués sont abordés avec le brio d'un écrivain et non la prudence d'un chercheur. Ainsi, en parlant de la Loi Agraire, l'auteur l'attribue sans hésitation à Justinien II, bien que cette hypothèse ait été fort contestée par Zachariae von Ligenthal, Vasil'jevskij, Vernadskij, Lipšic et d'autres. La même chose se répète là où il s'agit du régime de la communauté rurale: M. Lindsay ne met pas en doute, pour un seul instant, son existence. Que cela soit très possible, d'accord; que nous ayons beaucoup d'arguments pour étayer cette hypothèse, encore une fois d'accord. Mais, dans un livre sérieux comme l'est celui de M. Lindsay, il est d'usage de mentionner les opinions pour et contre une thèse et de les analyser. Notons encore p. 152 où l'auteur déclare que Basile II, en punissant sévèrement un paysan qui spéculait sur la misère de ses covillageois et en lui enlevant tout ce qu'il avait ainsi acquis, n'avait pas agi ainsi par compassion envers les dépossédés ou par sentiment de justice, mais par le mépris d'un aristocrate envers un nouveau-riche. On ne comprend pas très bien d'où vient cette conclusion: Basile II est le souverain qui se rendait bien compte du danger féodal, qui le combattit avec plus d'obstination que quiconque de ses prédécesseurs et de ses successeurs. Son aversion contre le nouveau-riche provenait des mêmes raisons que sa haine des puissants dont il confisquait également les biens.

Le chapitre sur la technique au Moyen Age (p. 439—447) est intéressant. L'auteur suit ici de très près l'article de M. Lynn White (*Speculum* XV, 1940) mais il attribue le mérite du progrès technique à Byzance, sans expliquer clairement son point de vue.

Signalons encore quelques méprises: erreur de date p. 69, le concile convoqué par Théodose le Grand eut lieu en 381 et non pas en 318. La faute est à l'imprimeur, sans doute. Page 95: lorsqu'on dit « Porphyrrogénète » sans mentionner le nom du prince, on fait penser à Constantin VII, aussi l'expression « Basile II, fils de Porphyrogénète » (« Basil II, son of Born-in-the-Purple ») semble étrange, puisque Constantin VII était l'aïeul et non pas le père de Basile II. L'aerikon est un impôt dont on ne connaît pas bien l'origine et la nature. M. Každan, dans son livre intitulé *Les conditions de la vie rurale à Byzance aux XIII^e et XIV^e ss.* Moscou, 1952, suppose que c'était une espèce de droit perçu en faveur de la justice. Il y a une contradiction dans ce que l'auteur soutient p. 43 et p. 132: notamment, il nous dit (p. 132) que le taux de l'intérêt pour les emprunts avait augmenté après 472, mais il dit en même temps (p. 43) que, vers la fin du IV^e siècle, les paysans étaient parfois forcés d'emprunter à 50 %, que les sénateurs avaient droit de percevoir 6 %, tandis que, sous Justinien le Grand, il ne leur était point permis de demander plus de 4 %.

En tout cas, un livre fort intéressant et présenté avec soin: cartes, index, table chronologique.

H. Evert-Kappesowa/Lódź

R. Janin, *La Géographie ecclésiastique de l'Empire byzantin*. Première Partie. *Le siège de Constantinople et le Patriarcat œcuménique*. Tome III. *Les églises et les monastères* par R. Janin A. A. de l'Institut Français d'Etudes byzantines. Publié avec le concours du Centre National de la Recherche Scientifique. Paris, 1953, pp. XVII, 610 + 4 cartes en pochette.

Voici, à peine trois ans après la publication du magistral volume consacré à *Constantinople byzantine; développement urbain et répertoire topographique*, la seconde partie de la refonte de la *Constantinopolis christiana* de Du Cange. Le premier volume servait, en quelque manière, de cadre et d'introduction au présent ouvrage. Celui-ci est, d'ailleurs, l'ouvrage auquel le très savant topographe de Constantinople médiévale a consacré sa vie entière. Les byzantinistes et tous ceux qui s'intéressent à la civilisation médiévale auront désormais à leur disposition un Répertoire de la Constantinople byzantine d'une rare richesse et surtout d'une rare sûreté d'information. Ce Tome III s'intègre, du reste, dans la refonte de l'*Oriens christianus* de Le Quien, paru en 1740 et qui est toujours classique; il en forme le tome III de la première partie de la future *Géographie ecclésiastique de l'Empire byzantin*, consacrée au *Siège de Constantinople et au Patriarcat œcuménique*; le tome I présentera l'évêché et le patriarcat, le tome II, les fastes patriarcaux et la succession épiscopale, tandis que la deuxième partie sera consacrée à l'organisation provinciale et comprendra quatre tomes.

La *Constantinopolis christiana* de Du Cange reste toujours digne d'être consultée, malgré ses imperfections, dues surtout à la découverte de nombreux documents et malgré l'absence de localisation de la plupart des monuments, que Du Cange a omise par prudence, car il s'estimait insuffisamment renseigné pour pouvoir la tenter. Mais le lecteur pourra se rendre aisément compte des riches apports du R. P. J. Sans doute, l'étude des monuments de Constantinople avait déjà fait l'objet de plusieurs publications, dont certaines de valeur, surtout depuis la fin du XIX^e siècle, avec Richter. Sc. Byzantios, M. I. Gédéon, Oberhummer, Leclercq, A. Papadopoulos-Kérameus, et plus particulièrement avec J. Ebersolt, van Millingen, Mordtmann et A. M. Schneider, mais, ce qui est assez naturel, ou ces publications sont sommaires ou elles renferment d'inévitables erreurs, que des recherches ultérieures ont permis de corriger.

L'auteur a consulté toutes les sources, de quelque nature qu'elles soient, qui pouvaient intéresser son sujet, et cela, non seulement d'une manière exhaustive, mais avec l'esprit critique le plus averti. Ces sources, ce sont les patriographes, comme le ps. Codinos, toujours très précieux malgré leur absence de sens critique, le *Livre des Cérémonies* de Constantin VII Porphyrogénète, les historiens et chroniqueurs, les synaxaires, les *Vies de saints*, les actes des conciles et des patriarches, les chrysobulles des empereurs, les *typika* ou chartes de fondation des monastères, les récits des divers pèlerins russes et des divers voyageurs occidentaux, venus à Constantinople

après 1453, ce sont aussi, dans la mesure du possible, les résultats, d'ordinaire regrettablement très maigres, livrés par l'archéologie. En utilisant ces diverses sources, l'auteur a su préciser l'histoire de plus d'une église et de plus d'un monastère, leur architecture, leur décoration, leurs trésors, leur emplacement même, renseignements d'autant plus précieux que beaucoup d'entre ces monuments ont complètement disparu. De plus, un très grand nombre d'églises et de monastères ont été révélés par les patientes et fructueuses recherches du R. P. J. Bien des problèmes, assurément, restent posés et seront vraisemblablement insolubles peut-être pour toujours, mais on ne saurait trop louer l'auteur d'avoir réussi à établir avec un succès si grand un Répertoire d'ensemble des sanctuaires grecs et latins chrétiens et des diverses œuvres de bienfaisance de la Constantinople byzantine et chrétienne.

La Préface (p. 1—6) donne de brefs mais substantiels renseignements sur les églises, les monastères, ainsi que sur les vocables des églises et des monastères de Byzance. Il est à peu près certain que les églises, avant Constantin le Grand étaient assez peu nombreuses, car la population de la capitale était encore en grande partie païenne. Par contre, ses successeurs furent souvent de grands bâtisseurs d'églises et de monastères, au VI^e siècle Justinien, au IX^e s. Basile I^{er}, au XII^e s. les Comnènes et au XIV^e s., malgré la dureté des temps, les Paléologues. La plupart des 485 églises que le R. P. Janin a retrouvées dans les textes ont disparu et, en 1453, on peut dire qu'il n'en subsistait guère plus d'une cinquantaine. L'architecture de ces églises a beaucoup varié pendant les mille ans d'existence de l'Empire byzantin : au IV^e et V^e s., c'est la forme basilicale, sauf pour les martyria, qui sont toujours des rotondes ; au VI^e s. apparaissent la voûte sans cintrage et la coupole, d'origine orientale ; à partir du VI^e s., c'est la coupole sur pendentif, mais le plan de l'église varie : carré, croix grecque, trèfle, octogone. Toutes ces églises, dont l'extérieur est si simple, sont richement décorées à l'intérieur de sculptures, de fresques et de mosaïques ainsi que de somptueux pavements. La sculpture, qui est d'origine syrienne, hellénistique ou égyptienne, se raidit, quand il s'agit de représenter la forme humaine, dans le but de sublimer le mystère de la religion.

Les monastères étaient moins nombreux que les églises ; le R. P. J. en a retrouvé 325 et parmi eux un certain nombre de monastères de femmes. Toutefois, ce nombre ne correspond pas entièrement à la réalité, car il est certain que plusieurs de ces monastères ne sont que d'anciens couvents en ruines, qui ont été restaurés. Ces monastères, qui, à la différence de ce qui se passait en Occident, ne formèrent jamais ni Ordre ni Congrégation, complèrent, jusqu'en 1453, malgré les interdictions plus d'une fois renouvelées, des monastères doubles. Dans tous, la vie fut minutieusement réglée, à partir du IX^e s., par des chartes de fondation, et elle était partagée entre le chant des offices et le travail manuel, sauf quelques exceptions, comme le monastère de Stoudios, où ce dernier était remplacé par le travail intel-

lectuel. Les moines byzantins, à la différence des moines occidentaux, ne firent point d'apostolat, car, pour le Byzantin, le but de la vie religieuse était la sanctification personnelle par la prière et l'ascèse; ils défendirent, toutefois, vaillamment l'orthodoxie et furent pour cette raison cruellement persécutés; de plus, les moines à Byzance s'occupaient des pauvres, des vieillards et des malades, car ils dirigeaient d'ordinaire les divers établissements de bienfaisance.

Le R. P. J. a retrouvé les vocables des 485 églises, mais il n'a pu retrouver ceux des 325 monastères. Un grand nombre de ceux-ci n'est souvent connu que par le nom de leur fondateur ou par le nom du quartier où ils se trouvaient. Il n'y avait pas de règle, du reste, attachant à tel monastère un vocable précis. Ces vocables répondaient à des préférences personnelles. Aussi arriva-t-il que les plus grandes gloires de l'Eglise furent peu souvent à l'honneur. Saint Grégoire de Nazianze, par exemple, et saint Jean Chrysostome n'avaient chacun qu'une seule église; par contre, les saints plus ou moins légendaires et surtout les martyrs furent très honorés. La Théotokos, pour laquelle les Byzantins avaient une vénération si profonde et si sincère, comptait plus de cent églises, chapelles et monastères, mais le Christ n'en comptait que 27. Parmi les saints, saint Jean Baptiste ou le Précurseur avait 35 sanctuaires qui lui étaient consacrés, saint Nicolas de Myre 25 et saint Michel 24.

Le plan adopté par le R. P. J. se révèle à la pratique de l'ouvrage, très logique. Il commence par étudier toutes les églises et tous les monastères de Constantinople et de sa banlieue européenne, mais il ne distingue pas les églises des monastères. La raison en est que plus d'une église fut enrichie d'un monastère. D'un autre côté, l'auteur, avec raison, a adopté l'ordre alphabétique, très pratique pour celui qui consulte le volumineux ouvrage. Les notices sur les églises et les monastères sont suivies de notices sur les cimetières, les œuvres de bienfaisance et les sanctuaires latins à Constantinople. Pour chacun de ces divers monuments, l'auteur donne tous les renseignements nécessaires sur leur histoire, leur architecture, leur ornementation, leurs reliques, les fêtes religieuses qu'on y célébrait, les bibliothèques qui pouvaient s'y trouver, les sceaux. La localisation est faite dans la mesure du possible et la bibliographie relative à chaque monument est soigneusement indiquée. En ce qui concerne les monuments importants, comme Sainte-Sophie ou le monastère du Pantokrator, l'auteur renvoie avec raison aux ouvrages spéciaux et expose l'état des connaissances actuelles sur le monument.

Les Notices sur les églises et les monastères s'étendent de la page 7 à 558, suivies (p. 558—560) d'une liste de 17 sanctuaires byzantins que l'auteur n'a pas réussi encore à identifier. L'Appendice (p. 561—601) est divisé en trois parties principales. I. Les cimetières (p. 561—563), sur lesquels nous possédons fort peu de renseignements; les sépultures impériales sont bien connues ainsi que celles des patriarches, ensevelis d'ordinaire aux

Saints-Apôtres. Les moines et moniales étaient en général ensevelis dans leur monastère. — II. Les œuvres de bienfaisance (p. 564—582) : asiles de vieillards, xénônés, hôpitaux, orphelinats, crèches, asiles des pauvres. — III. Les sanctuaires latins (p. 582—601), répartis en trois groupes : 1. églises et couvents des colonies (Amalfitains, Vénitiens, Pisans, Génois, Ancônitains, Allemands, Ragusains, Florentins, Provençaux et Espagnols) ; 2. églises monastiques (Franciscains, Dominicains, Templiers et Hospitaliers de Saint-Jean) ; 3. Autres églises (saint Nicolas — saint Augustin et saint Sépulcre). Le second paragraphe est consacré aux sanctuaires de Péra (Galata), au nombre de 19. — Deux Index, l'un des établissements byzantins (p. 603—608), l'autre des établissements latins, I, de Constantinople, II, de Galata (p. 609) terminent ce Répertoire unique par sa richesse. Quatre cartes sont jointes en portefeuille. A l'exception du Plan de Galata, établi par Misn, les trois autres sont l'œuvre du R. P. J. : Byzance-Constantinople archéologique et topographique, le Bosphore et la Banlieue européenne de Constantinople. Ces cartes particulièrement claires permettent de localiser très rapidement les monuments étudiés par l'auteur.

Sans doute, on signalera peut-être dans ce remarquable ouvrage des lacunes et l'on pourra discuter certaines localisations ; il n'en est pas moins vrai que ce Répertoire, une fois encore, unique est une œuvre monumentale destinée à être consultée avec fruit pendant longtemps. Car ce nouveau Du Cange du XX^e siècle a enrichi d'une façon insoupçonnée notre connaissance de Byzance, grâce à l'apport personnel du R. P. J. Qu'il suffise de dire que, sous les 52 notices groupées sous la lettre A, 30 se trouvent dans Du Cange, 22 sont nouvelles et sur ces 22, 21 sont le résultat des propres recherches de l'auteur. Qu'on lise les Notices relatives aux sanctuaires consacrés à la Théotokos, sur 115, 38 se trouvent dans Du Cange, 77 sont apportés par le R. P. J., et sur ces 77,9 seulement avaient été signalés par d'autres topographes avant lui. Enfin, les notices de Du Cange sont considérablement enrichies : ce dernier consacre, par exemple, une ligne au monastère de Saint Euphémios, le R. P. J. 19, la Théotokos Pammakaristos est étudiée dans Du Cange en 20 lignes et en 5 pages dans J. De plus, les erreurs de Du Cange, de Pierre Gylles, de Byzantios, de Gédéon, de van Millingen, de Mordtmann et autres sont rectifiées. Ajoutons que la présentation de l'ouvrage est parfaite et les erreurs typographiques très rares. Grâce à la science et à la patience du R. P. Janin, Byzantinistes et historiens de la civilisation européenne au Moyen Age ont désormais à leur disposition un instrument de travail remarquablement précis, dont ils ne cesseront de découvrir, à la pratique, combien il est riche et sûr.

R. Guillard/Paris

M. Plezia, *Greckie i łacińskie źródła do najstarszych dziejów Słowian. Część I (do VIII wieku)*. Poznań—Kraków, 1952, pp. 201 + 3 cartes (Prace Etnologiczne, III).

Après avoir publié, en 1947, un livre sur les plus anciens témoignages relatifs aux Slaves, M. Plezia s'est proposé de recueillir toutes les sources historiques écrites qui ont trait à l'histoire des Slaves depuis les temps les plus reculés jusqu'au VIII^e siècle. Dans une brève introduction, où il nous avertit de ses conceptions, le savant polonais a très bien souligné l'importance des sources écrites, les comparant aux autres sources historiques. Il a consacré, en outre, quelques pages aux rapports qui ont existé, à la fin de l'antiquité et pendant le Moyen Age, entre les Slaves et la civilisation méditerranéenne. Les témoignages des sources grecques et latines sont donnés en version polonaise, celle-ci étant accompagnée de notes d'introduction et d'un commentaire sommaire sous texte. On trouve ici 14 auteurs grecs et byzantins, auxquels Plezia a puisé ses renseignements: Hérodote, Ptolémée, Priscus, Pseudo-Césaire, Procope de Césarée, Agathias, Ménandre, Malalas, Pseudo-Mauricius, Théophylacte Simocatta, Chronicon Paschale, G. Pisidès, Théophane et Nicéphore. Les extraits latins proviennent d'un nombre presque égal d'auteurs latins: C. Nepos, Pline, Tacite, Tabula Peutingeriana, Ammien Marcellin, Jordanès, Grégoire I^{er}, les Chroniques d'Espagne, le Cosmographie de Ravenne, Frédégaire, St Boniface, Paule Diacre, et les Annales de Metz. L'érudit polonais n'a pas oublié de donner aussi quelques indications sur une source historique, écrite en langue syrienne — la chronique de Jean d'Ephèse. Quant au choix des sources, il faut dire que presque aucun texte grec ou latin qui date d'avant la fin du VIII^e siècle et contient des renseignements sur les Slaves, n'a été omis dans le livre de M. Plezia. La version polonaise de tous ces textes, à une seule exception près (Tacite: *ibid.*, 36), a été faite par l'auteur du livre même. Les notes d'introduction qui se trouvent au commencement de chaque extrait, comportent des renseignements biographiques sur les auteurs, quelques données sur les ouvrages dont on a tiré les informations relatives aux Slaves, enfin des indications bibliographiques sur les éditions et les traductions des œuvres mentionnées et des études spéciales. Toutes ces notes sont très bien composées et contiennent des indications bibliographiques abondantes et mises à jour. Tout de même, on pourrait y ajouter quelques indications, surtout dans la partie bibliographique, Plezia s'étant limité parfois à citer uniquement la littérature polonaise.

Ainsi, à propos d'Ammien Marcellin (*ibid.*, 48—49), on devrait mentionner la version russe du texte, due au savant russe bien connu J. Kulakovskij et, en partie, à A. Sonni (v. Ю. Кулаковский и А. Сонни, *Аммианъ Марцеллинъ. История*. Перевод с латинского, I—II, Киев, 1906—1907), ainsi que la monographie de E. A. Thompson (*The Historical Work of Ammianus Marcellinus*. Cambridge, Univ.-Press, 1947). Sur Priscus (*ibid.*,

51—52), on pourrait citer la vieille version russe de G. S. Destunis (*Сказания Приска Панийского*. Ученые записки второго отделения Имп. Акад. Наук, VII, 1, 1861), de même que la version fragmentaire chez V. V. Latyšev (v. B. B. Латышев, *Известия древних писателей о Скифии и Кавказе*. Вестник Древней Ист., 1948, 4, pp. 244—267), en y ajoutant maintenant les études récentes d'E. A. Thompson (*Priscus of Pannium, Fragment I b*. *Class. Quarterly* XXXIX (1945) 92—94; *The Camp of Attila*. *Journal of Hellenic Studies* LXV (1945) 112—115; *A History of Attila and the Huns*. Oxford, 1948) et de Fr. Barišić [*Приск као извор за naj-stariju istoriju južnih slovena*. Зборник радова XXI. Виз. Институт I (1952) 52—63]. Les indications bibliographiques relatives à Pseudo-Césaire (ibid., 54—55) peuvent être sensiblement enrichies, en citant à présent au moins l'article de Fr. Barišić [*Када и где су написани Псеудо-Цезаријеви дијалози*. Зборник радова XXI. Виз. Институт I (1952) 29—51, avec une bibliographie assez abondante], tandis que, pour le reste, je me permets de renvoyer tout simplement à mon étude: *Le témoignage du Pseudo-Césaire sur les Slaves*. *Slavia Antiqua* IV (1953) 193—209. Dans la bibliographie sur Jordanès (ibid., 56—57), il ne faudrait pas oublier la monographie brève, mais utile par L. Bergmüller (*Einige Bemerkungen zur Latinität des Jordanes*. Programm. Augsburg 1903). Les œuvres de Procope de Césarée (ibid., 63 sq.) étant traduites, presque toutes, en russe, l'on devrait mentionner ici les publications relatives (v. Прокопий Кесарийский, *Тайная история*. Перевод С. П. Кондратьева. Вестник Древней Истории IV (1938) 273—356; Прокопий Кесарийский, *О постройках*. Перевод С. П. Кондратьева. Ibid. IV (1939) 203—298; Прокопий из Кесарии, *Война с готами*. Перевод с греческого С. П. Кондратьева. Москва, 1950). Dans la note bibliographique consacrée à Agathias (ibid., 80—81), il faudrait rappeler l'étude récente de M. V. Levčenko et la version fragmentaire de son œuvre [v. M. B. Левченко, *Византийский историк Агафий Миринейский и его мировоззрение*. Виз. Врем. III (1950) 62—84, 305—349], tandis qu'au chapitre, dédié à Jean d'Ephèse (ibid., 89—90), il est nécessaire d'indiquer une étude de feu A. Djakonov, où les renseignements sur les Slaves ont été analysés d'une façon assez détaillée [*Известия Иоанна Ефесского и сирийских хроник о славянах VI—VII вв.* Вестник Древней Ист. I (1946) 20—34]. Le même savant nous a laissé une petite étude aussi sur un autre auteur (Pseudo-Zacharie) qui devrait trouver sa place dans la publication de Plezia, à côté de Jean d'Ephèse [v. A. Дяконов, *Известия Псевдо-Захария о древних славянах*. Вестник Древней Ист. IV (1939) 83—90].

A propos de Pseudo-Mauricius (ibid. 90—91), il convient de rappeler, au moins à titre de curiosité bibliographique, qu'il existe une vieille version russe du texte (Маврикий, *Тактика и стратегия*. Первоисточник сочинений о военном искусстве императора Льва Философа и Н. Маккиавелли. С латинского перевел кап. Цыбышев. СПб, 1903) qui est restée presque in-

connue et qui, vu l'inaccessibilité et la rareté du texte original, pourrait toujours rendre quelque service aux érudits. Dans la notice bibliographique sur Théophylacte Simocatta (ibid., 100—101), il a été mentionné, entre autre, que le recueil des lettres fictives, composées par l'auteur byzantin, a été traduit en latin par le jeune Kopernik, et que cette version fut éditée à Cracovie en 1509. Il serait nécessaire d'indiquer ici une étude récente: Акад. Наук СССР. Николай Коперник. Москва—Ленинград, 1947, 64—83; И. И. Толстой, Коперник и его латинский перевод «писем» Феофилакта Симокатты. Sur le même problème voir déjà Th. Nissen, *Die Briefe des Theophylaktos Simokattes und ihre lateinische Übersetzung durch Nikolaos Copernicus*. Byz.-Neugr. Jahrbücher XIII (1937) 17—56. Quant aux auteur patristiques, Plezia aurait dû renvoyer aussi au manuel de B. Altaner (*Patrologie*. Freiburg i. Br., 1938; version italienne: *Patrologia*, Marietti, 1952⁴), où le lecteur pourrait trouver des indications bibliographiques très abondantes. Il est curieux de lire, dans la notice consacrée à Théophane (ibid., 146—147) que sa Chronographie a été connue en Occident grâce à la version latine d'un certain Anastasius (*znano ją w przekładzie niejakiego Anastasiusa, powstałym w Rzymie w latach 873—875*). En réalité, il est question ici non d'un traducteur ignoré, mais d'un auteur connu tel que Anastasius Bibliothecarius, l'un des personnages les plus fameux à Rome pendant la seconde moitié du IX^e siècle [cf. la monographie d'E. Perels, *Papst Nikolaus I. und Anastasius Bibliothecarius*. Ein Beitrag zur Geschichte des Papsttums im neunten Jahrhundert. Berlin, 1920; aussi mes notes dans: *Festschrift des Haus-, Hof- u. Staatsarchivs Wien I* (1949) 350 sq.]. Sur la Chronographie de Théophanès, l'on pourrait mentionner à présent aussi une intéressante étude posthume de K. N. Uspenskij [Очерки по истории иконоборческого движения в византийской империи в VIII—IX вв. Феофан и его Хронография. Виз. Врем. III (1950) 393—438; IV (1951) 211—262]. Enfin, à propos de Nicéphore (ibid., 160—161), il serait utile de citer l'étude de L. Orosz, *The London Manuscript of Nikephoros "Breviarium" edited with an Introduction*. Budapest, 1948 [cf. mon compte rendu dans *Byzantinoslavica XII* (1951) 255—258], où a été publié un texte nouveau, avec des «variae lectiones» très importantes, — de même que l'étude d'E. E. Lipšic, *Никифор и его исторический труд* [Виз. Врем. III (1950) 85—105; 349—387, la version russe avec notes].

Quant au choix des extraits eux-mêmes, on peut exprimer le souhait que, dans une édition nouvelle, l'auteur donne des fragments un peu plus longs de Pseudo-Maurice, ainsi que des textes édités par L. Sternbach (cf. Plezia, ibid., 123) qui contiennent des renseignements très importants sur le siège avaro-slave de la capitale byzantine en 626, etc. Sans parler de la valeur de la version polonaise des textes, il faut reconnaître que l'auteur y a ajouté un utile commentaire historique, bien que d'un caractère quelque

peu inégal. Ainsi, en utilisant les dernières études en rapport avec l'histoire des Huns (E. A. Thompson, Fr. Altheim, A. N. Bernštam, etc.), l'on pourrait interpréter mieux que Plezia ne l'a fait, les passages empruntés à Priscus, en particulier quant à l'identification de quelques noms propres. Dans le texte de Procope de Césarée (ibid. 66 sq.), il serait souhaitable d'indiquer, en rapport avec le nom de Chilbudios (Chilbudiusz), l'interprétation de son nom (= Hildibodo, Hiltibodo), proposée par M. Vasmer [Zf. f. slav. Philol. XVIII (1942) 56], ainsi qu'une étude de Jord. Ivanov [Надгробният надпис на Хилвуда. Периодическо Списание LXII (1902) 63—65], où a été publiée une inscription avec ce nom (rééditée par L. Niederle, SS, II, 1, p. 196, n. 2). Quelques noms géographiques peuvent être identifiés et localisés d'une manière plus satisfaisante. Ce sont, par exemple, les noms de Turris (ibid., 70 et n. 1: „Miasto to znajdowało się zatem w starożytnej Dacji (dziś Rumunia), nie umiemy jednak bliżej oznaczyć jego położenia“; en réalité, c'est probablement l'ancienne Dinogetia, sur la rive gauche du Danube, près de Galatz), Toperos (ibid., 73, 80; par erreur Topeos ibid., 188; en réalité une fortification près de l'embouchure de Mesta, cf. E. Oberhummer: PWRE, II R., VI A, coll. 1721—1722, s. v. Topeiros), Adina (ibid., 79, n. 4: „miejscowość nieznana“; probablement une citadelle près de Transmarisca ou Tutrakan, cf. Niederle, op. cit., 186, n. 3), Ulmiton (79, 80; cf. Niederle, *Manuel de l'antiquité Slave*, I. Paris, 1923, 62), Paionia (ibid., 85:85, n. 4: „ziemie nad Maryca“; en réalité non l'ancienne Paionia, mais Pannonia!), Helibakias et Paspirios (ibid., 108 et n. 2: „Jeden z północnych dopływów dolnego Dunaju“; Paspirios, 109, n. 5: „Nieznany bliżej północny dopływ Dunaju“; 110, 114 et 152; cf. cependant Niederle, op. cit., 30: „kdesi mezi Alutou a Jalomici“, 218), Dridzipera (ibid., 111, 149; chez Mesinia, à l'Est de Karištiran, v. Oberhummer: PWRE, V, coll. 1741—1742; sur le chemin de Constantinople vers Adrianople), Marcianopolis (ibid., 111, 151; les ruines chez Reka Devnja), Dzaldapa, Akys et Skopis (ibid., 111; cf. Niederle, SS, ibid., 219 et n. 2), Beregava (ibid., 155 et n. 2: „Bergaba“ = „Nieznana bliżej miejscowość w górach Bałkanu“; cf. cependant Iv. Dujčev, *Проучвания върху българското средновековие*. София, 1945, 151—165), Auksumum (ibid., 65 et n. 2 = à ajouter: « aujourd'hui Osimo », cf. Hälsen: PWRE, II, col. 2622), Tdzurulon (ibid., 72 et n. 4: „Miejscowość nieznana“, 149; en réalité Ōrlu), Beroi (158, 159 et n. 1: „miasto leżące w dzisiejszej środkowej Bułgarii“; en réalité Stara Zagora), Sardike (ibid., 74 „miejscowość w Ilirii“, 75; en réalité, la capitale bulgare d'aujourd'hui Sofia!), etc. Il n'est pas juste de dire, comme l'a fait Plezia (ibid., 131 et n. 1), que Alciocus était „nieznany jakiś naczelnik bułgarski“, en oubliant ce qu'ont écrit V. N. Zlatarski (*История на българската държава през средните векове*, I, 1. София, 1918, 118—120), M. Kos (*O bolgarskem knezu Alcioku in slovenskem knezu Valuku*. Šiščev Zbornik. Zagreb, 1929, 251—258), Gy. Moravcsik (*Byzan-*

tinoturcica, II. Budapest, 1943, 300—301), etc. Il n'est pas exact, non plus, de qualifier les Bulgares de tribu altaïque (Plezia, *ibid.*, 9, 153, n. 3), etc. Les indications chronologiques qui accompagnent les textes de Théophraste doivent, presque toutes, être corrigées et rectifiées.

Toutes ces notes critiques, il faut l'avouer, n'ont aucunement le but de sous-estimer ou de diminuer la valeur de la publication de M. Plezia. Bien au contraire, on doit lui savoir gré de nous avoir donné un manuel tellement utile et si soigneusement rédigé pour l'étude des antiquités slaves, en exprimant, en même temps, le souhait de voir bientôt une nouvelle édition enrichie et encore meilleure de cette œuvre.

Iv. Dujčev/Sofia

Die Pseudoklementinen I. Homilien. Hsgeb... von † Bernhard Roehm, zum Druck besorgt durch Johannes Irmischer, 1953. Akademie-Verlag, Berlin, in Arbeitsgemeinschaft mit dem J. C. Hinrichs Verlag, Leipzig. Страниц XXIV + 281, без указания цены.

„Habent sua fata libelli“ с грустью подумает читатель, читая вводное замечание (Vorbemerkung) И. Ирмшера. Хотя издание комплекта Псевдоклементин предусматривалось уже давно издательским планом комиссии по истории позднеантичной религии (Kommission für spätantike Religionsgeschichte) при Немецкой Академии Наук в Берлине, первый том этого комплекта, Духовные беседы, вышел в свет только в 1953 году как 42-ой том серии Греческих христианских писателей первых веков (*Die griechischen christlichen Schriftsteller der ersten Jahrhunderte* — раньше: *der ersten drei Jahrhunderte*), в которой уже был опубликован целый ряд критических изданий древнейших христианских текстов.

Задача издания Псевдоклементин переходила от одного издателя к другому; первый из назначенных издателей погиб во время первой мировой войны, второй, Б. Рем, во время второй мировой войны в 1942 году, оставив после себя приготовленный к печати текст и материалы для введения; затем осуществление издания было поручено И. Ирмшеру, который вместе с председателем комиссии, профессором И. Струксом наблюдал за печатанием текста и с пиететом оформил введение таким образом, чтобы охватить весь оставленный покойным Ремом материал, стараясь не прибавлять по возможности ничего чужого.

Редакция текста проведена тщательно. Под текстом помещены примечания, разбитые на четыре группы: в первой группе составлены ссылки на параллельные места Псевдоклементин, во второй отмечены параллели Ветхого и Нового Заветов и древне-христианской литературы, в третьей даны указания о том, в каких рукописях сохранён текст, в четвёртой, наконец, помещены собственные критические примечания с обильными конъектурами, по которым редактировался текст.

Введение начинается с краткой главы под названием „*Die Editions-aufgabe*“ (стр. VII—IX), составленной издателем, в которой даётся прежде всего история текста; по мнению издателя первоначальное произведение (G = Grundschrift) возникло ещё в 220—230 гг. в Сирии; его ядром являлась часть об анагноризмах, вокруг которой затем группировались четыре сюжета, а именно: диспут с Апионом, борьба с Симоном, проповедь в Триполи и философский диспут в сирийской Лаодикее.

Произведение, которое Рем обозначает как Н (= Nomilien) и более подробная характеристика которого им даётся, относится Ремом к IV в. н. э., т. е. к 325—381 годам; таким образом возникло одно целое с лейт-мотивом борьбы против Симона по финикийским городам, под единоборство Симон — апостол Пётр подведено метафизическое учение о сизигиях, т. е. парах зла и добра, в которых зло является п е р в и ч н ы м, добро в т о р и ч н ы м, за которым остается победа. Также и другие основные черты всего произведения относятся Ремом уже к этой ступени развития, между прочим и критика Ветхого Завета. И эта вторая редакция произведения возникла, по мнению издателя, на Востоке и распространилась в кругах еврейско-христианской секты Эбионитов, прибавивших к ней послание Петра вместе с *Λαμάρτυρία*; таким образом возникла дальнейшая ступень развития текста (Н'), который включается в группу тайного ученья Петра; оттуда возникла рецензия G, явившаяся исходной для нашей рукописи.

Ортодоксальную обработку текста, основывающуюся отчасти на G, отчасти на Н', представляют собой *Recognitiones* (R), первоначальный греческий текст которых возник, по мнению издателя, до 360—380 гг., вероятно, в Сирии.

Ортодоксальное R было «обработано» сторонниками Евномия в их смысле — таким образом возникло R'. После второй половины IV в. исчезают следы произведения на Востоке, однако около 405 г. Руфинус обработал эту материю на латинском языке (R), опираясь в основной части (R¹) на текст R', тогда как конец (X 52—65) основан на Н'.

В Британском музее хранится сирийская рукопись 411 г., происходящая из Эдессы (γ) и переизданная Б. Франкенбергом [T(exte) u(nd) U(ntersuchungen) 48, 3, 1937 г.], в которой начало *Recognitiones*, кн. I—III, точнее IV 1, 4, соединено со средней частью Духовных бесед ι—ιθ. Существует, наконец, еще и арабская рукопись из монастырей горной области Синай, содержащая выробку из *Recognitiones*, но по тексту, не зависящему от Руфинуса; этот памятник издала М. Д. Гибсон (*Studia Sinaitica* V, 1896).

Греческий текст сохранился также в двух кратких редакциях: более обширной (E) и более краткой (e); более краткая редакция составлена из E без сопоставления с полным текстом. Существуют две рукописи греческих Духовных бесед, одна парижская из XI/XII в., в конце не-

полная (= P), и младшая полная (*Vaticanus Ottobonianus* = O), происходящая из XIV в., со вставками из более краткой редакции (e).

Читая введение больше всего жалею о том, что Б. Рему не доведось провести окончательную обработку своего труда; особенно первая часть введения является слишком краткой, если иметь в виду важное значение предмета; на стр. XXII сл. читаем примечание: *Vollends ist ein wirklicher Kommentar zu den Klementinen eine Aufgabe, die vielleicht die Kraft eines einzelnen Gelehrten übersteigt; sie erfordert vor allem Vertrautheit mit der jüdischen Literatur der Zeit, sei es auch nur, um auf Grund wirklicher Kenntnis sagen zu können, daß der jüdische Einfluß auf diese Schrift nicht tief geht.*

[= Настоящий комментарий к Клементинам является, может быть, непосильной задачей для отдельного учёного; она требует прежде всего основательного знания еврейской литературы того времени, хотя бы только для того, чтобы быть в состоянии высказать на основании настоящих знаний мнение, что еврейское влияние на эти произведения неглубоко.]

Я прочитал весь текст с чрезвычайным интересом; можно согласиться с мнением автора, осторожно сформулированным, что еврейское влияние на эти произведения являлось неглубоким; в анализе предметной и научной сторон Псевдоклементин, представляющем заманчивую, хотя и трудную задачу, метод исторического материализма несомненно окажет исключительную помощь. Издателю проф. И. Ирмшеру, комиссии по истории позднеантичной религии с ее председателем И. Струксом и Немецкой Академии Наук в Берлине приносят благодарность все те, кто интересуется этим вопросом, за то, что получили, наконец, издание, отвечающее всем требованиям; будем надеяться, что оставшая часть Псевдоклементин выйдет в свет вскоре после первого тома, чтобы читатель располагал полным *Corpus Pseudoclementinum*.

А. Салач, Прага

А. А. Зимин, *Памятники права Киевского государства X—XII вв.* Москва, 1952, pp. XVI + 287. *Памятники русского права.* Под редакцией проф. С. В. Юшкова. Выпуск первый.

Bien que les sources historiques d'origine byzantine soient incomparablement nombreuses, le savant qui s'occupe de l'histoire de l'Empire constantinopolitain se voit contraint, plus d'une fois, de recourir aux sources d'origine slave. Ceci devient d'autant plus nécessaire que, dans la littérature slave ancienne, un certain nombre de documents et d'œuvres littéraires d'origine byzantine se sont conservés, dont les prototypes n'existent plus. Il serait superflu d'énumérer ici en détail les textes byzantins connus uniquement dans une version slave. Il faut rappeler cependant, au moins, les

traités byzantino-russes, dont le contenu n'est connu que grâce aux anciennes chroniques russes. Considérés comme source principale pour l'étude des rapports byzantino-russes et utilisés plusieurs fois dans des recherches érudites (cf. Fr. Dölger, *Regesten der Kaiserurkunden des Oströmischen Reiches* I, 1924, p. 65, N° 549; pp. 66—67, N° 556; p. 80, N° 647; pp. 94—95, N° 739, avec indications bibliographiques), ces textes restaient pourtant difficilement accessibles même aux savants familiarisés avec la littérature slave. Tout récemment, un savant a exprimé la nécessité d'une édition nouvelle et critique de ces documents (cf. A. Florovskij, dans les *Byzantinistica* XIII/2 (1952—1953) 310: «Нужно надеяться, что в ближайшем будущем будет осуществлено завершительное и основоположное критическое издание договоров X века»). Or, la publication d'A. A. Zimin a non seulement rendu les matériaux à la portée de tous, mais elle en donne un texte soigneusement établi et interprété.

En instituant une collection, dont le but serait de rééditer les textes juridiques vieux-russes, les savants soviétiques ont jugé nécessaire de publier, en premier lieu, le texte des traités byzantino-russes. On y trouvera donc les traités de 911, 944 et 971, et, en appendice, le traité de 907, dont l'authenticité est mise en doute, en original et en version moderne avec commentaire historique, juridique et textologique. Le commentaire de Zimin est assez complet. Néanmoins on pourrait y ajouter quelques observations. L'idée d'une analogie entre les traités byzantino-russes et les traités byzantino-bulgares a été suggérée, il y a bien longtemps (cf. I. Swiencickij, *Die Friedensverträge der Bulgaren und der Russen mit Byzanz. Studi bizantin e neoellenici* V (1939) 322—326; idem, *Питання про автентичність договорів Русі з греками в X віці. Вопросы славянского языкознания* II, Львов, 1949, 103—122). Il serait néanmoins profitable d'indiquer, en faisant ainsi un pas en avant, le parallélisme avec les inscriptions protobulgares qui datent de l'époque païenne de l'Etat bulgare. Pour ne mentionner que peu d'exemples, l'on pourrait rappeler que les deux parties contractantes, c'est-à-dire les Byzantins et les Russes, ont été désignées, dans certains passages des traités byzantino-russes (v. Zimin, *ibid.*, 6 sq., 33 etc.), par les dénominations de *Chrétiens* et *Russes*, de même que dans une inscription protobulgare du IX^e siècle, l'on trouve la juxtaposition de *Chrétiens* et de *Bulgares* (v. V. Beševliev, *Първобългарски надписи. Увод, текст и коментар. Годишник на Софийския Унив. Ист.-фил. факултет* XXXI, 1 (1934) 46, N° 20; cf. 47, N° 21; pp. 119—120). L'indication selon laquelle les traités avaient été rédigés *на двою харатью* (v. Zimin, *ibid.*, 9, 14, 24, 34 etc.), nous rappelle un autre passage d'une inscription protobulgare de 820 (v. Beševliev, *op. cit.* 48, N° 23), où l'on lit: ἐπύ[ισαν θυσίαν κὲ] ὁμοσαν τὰ [ἐγγραφέν]τα ἐν τ(οὺς) χάρι[ας τοὺς παραλί[λους]... Selon toute vraisemblance, la lacune dans l'inscription protobulgare de Čatalar, de 821—822 (v. Beševliev, *op. cit.*, 43, N° 11), après les mots: ὁ Θεὸς ἀξιόσι τὸν ἐκ Θεοῦ ἄρχονταν μὲ τὸν πόδα αὐτοῦ τὸν βασιλέα καλυ[κατα?] [πατοῦντα εἰς τρέ]χι

ή Τοῦτσα καὶ ἕως... devrait être complétée par une phrase similaire à celle qu'on trouve dans le traité de 944 (v. Zimin, *ibid.*, 31): створити любовь с самими цесари [и] со всемь болярством и с всеми людьми Гречьскими на вся лета, дондеже сияеть солнце и весь мир стоить...; cf. aussi dans un diplôme du roi serbe Siméon de 1366 (v. Al. Solovjev—Vl. Mošin, *Грчке повеље српских владара*. Београд, 1936, 254, 45—47): νέμεται αὐτὸν ἀνενοχλήτως, ἀναφαιρέτως καὶ ἀναποσπάστως, μέχρις ἂν ὁ ἥλιος τὴν γῆν ἐφορᾷ...¹

En outre, bien que le problème des éléments byzantins dans ces textes byzantino-russes ait déjà été traité plusieurs fois, il serait nécessaire d'en reprendre l'étude et de l'approfondir. Il est hors de doute que l'étude des éléments byzantins eût contribué à une interprétation plus juste du texte (cf. aussi Florovskij, *op. cit.*, 310). En se limitant à un seul exemple, il faudrait dire que la phrase: равно другого свещания (v. Zimin, *ibid.*, 6, 30, 58) que l'on lit au commencement de tous les traités, n'est rien d'autre — comme l'a indiqué déjà Swiencickij (Питання про автентичність, 108—109), que la version slave d'un terminus technicus byzantin: ἴσον (cf. les exemples chez Iv. Dujčev, *Из старата българска книжнина*, II. София, 1944, 383; *Проучвания върху българското средновековие*. София, 1945, 123—124). On a proposé de corriger la phrase dans le traité de 911: сотворихом Ивановым написанием de la manière suivante: киноваревым написанием (Zimin, *ibid.*, 9, 24) mais cette émendation semble inacceptable. Par le nom de Jean, mentionné dans ce texte, l'on a indiqué fort probablement quelque personnage byzantin qui a rédigé le traité et, par suite, son nom a été inscrit dans l'eschatocole du document. On devrait supposer quelque chose de semblable au début du traité de 971: Равно другого свещанья, бывшего при Святославе, велицемь князи Рустемь, и при Свенальде, писано при Феofile синкеле и ко Иоану, нарицаемому Цемьскию... traduit par Zimin: Список с другого [экземпляра] договора, находящегося у Святослава, великого князя русского, и у цесаря греческого Иоанна, называемого Цимисхием, писан Свенельдом и синкелом Феофилом... (Zimin, *ibid.*, 58—60). L'auteur du traité a voulu dire tout simplement que le traité fut conclu sous le gouvernement du prince Svjatoslav et de son général Sveneld, mais le texte fut rédigé par le syncelle Théophile au nom (ἐκ προσώπου) de l'empereur Jean Tzimiscès. Théophile, mentionné ici, n'est probablement personne d'autre que le métropolite d'Euchaïta (cf. F. Dölger, *op. cit.*, 95, N° 739; cf. N° 740). Quant à la date précise du traité de 911, la version moderne (Zimin, *ibid.*, 14) n'a pas rendu tous les éléments chronologiques indiqués dans le texte vieux-russe (*ibid.*, 10; cf. Dölger, *op. cit.*, 67, N° 556). A propos de l'usage de prêter serment sur

¹ Cf. aussi la même phrase dans un diplôme bulgare du 1^{er} Décembre 1347, octroyé par Ivan Alexandre: донѣдѣже сѣнце на зема сияеть (cf. Йорд. Иванов, *Български старини из Македония*. София, 1931, 593).

les armes (Zimin, *ibid.*, 34 sq., 59), voir les indications dans Byzantinoslavica XI, 1 (1950) 18 sq., et sur l'interprétation de la phrase: да будем золоти яко золото (Zimin, *ibid.*, 59, 62) cf. V. J. Mansikka, *Die Religion der Ostslaven. I. Quellen*. Helsinki, 1922, 33 sq. Enfin, je dois avouer ne pas trouver claire la phrase: Се же имете во истину, ако же [пинехросу] сотворихом ныне к вам, [и] написахом на харатыи сеи и своими: печатъми запечатахом que Zimin traduit comme suit: И не сомневайтесь в правде того, что ныне изобразили на золотой дощечке, написали на этой хартии и скрепили своими печатями (Zimin, *ibid.*, 59, 60; cf. 62). En effet, que peut signifier cette interpolation пинехросу (cf. Zimin, *ibid.*, 62. дощечка для письма) dont on ne parvient pas à trouver le prototype grec dans les dictionnaires? Et n'est-il pas possible de l'éliminer, pour rendre la phrase plus intelligible? Des textes vieux-russes, qui n'entrent pas en général dans le domaine des études byzantines, ont été réédités — quelque fois d'après le manuscrit — dans la seconde partie de la publication de Zimin. Ceux-ci pouvant intéresser les byzantinistes, ils méritent d'être mentionnés ici. Le savant soviétique a publié les trois rédactions de Русская правда, en original et en version moderne, en ajoutant quelques autres textes, un commentaire historique, juridique et textologique, ainsi que des notes bibliographiques. On a réédité aussi les trois rédactions les plus anciennes de l'*Ustav*, attribué au prince russe Vladimir Svjatoslavič, ainsi que l'*Ustav* du prince russe Jaroslav Vladimirovič. En rééditant les rédactions de ce dernier, Zimin (*ibid.*, 258) a souligné que la rédaction la plus ancienne — celle de la Russie de l'Est — doit être liée au nom du métropolitain Cyprien (d'origine bulgare et parent de Grégoire Camblak), ce qui nous explique la présence de nombreux éléments bulgares caractéristiques du texte.

Le livre d'A. A. Zimin, bien que destiné plutôt aux études universitaires, pourrait également rendre d'utiles services aux érudits, en leur offrant des textes vieux-russes ayant trait non seulement à l'histoire du Moyen Age russe, mais aussi à l'histoire de l'Empire de Byzance et, en particulier, aux relations byzantino-slaves.

Iv. Dujčev/Sofia

Steven Runciman, *A History of the Crusades. Volume two. The Kingdom of Jerusalem and the Frankish East, 1100—1187*. Cambridge University Press, 1952, pp. XII + 523 + 8 pl. h. t. + 6 cartes.

Voici le second volume de l'importante Histoire des Croisades du savant byzantiniste anglais. Le premier volume de cette Histoire, qui doit en comprendre trois, exposait les événements, depuis le concile de Clermont jusqu'à la fondation du royaume de Jérusalem, avec la maîtrise que le meilleur historien actuel des Croisades montre depuis de longues années dans ses divers ouvrages.

Le XII^e siècle n'a pas connu les grandes migrations de peuples du XI^e siècle. Toutefois, pour bien comprendre les événements de cette période qui s'étend de 1100 à 1187, il importe de ne pas oublier ce qui se passe aussi bien en Occident qu'en Orient: les guerres de religion d'Espagne et de Sicile, la politique de Byzance et celle du Califat; la prédication de saint Bernard, l'arrivée de la flotte anglaise à Lisbonne, les intrigues de palais à Constantinople et à Bagdad ont influé sur les événements du royaume de Jérusalem. Les faits de guerre tiennent, sans aucun doute, la première place dans le présent ouvrage. L'auteur a sagement suivi les chroniqueurs de jadis, fort bien au courant des faits, et qui montrent que plus d'une fois le hasard a décidé de la victoire ou de la défaite. Cependant, St. Runciman a introduit dans son exposé un chapitre sur la vie et sur l'organisation de l'Orient franc, particulièrement nouveau et riche. Il espère donner, dans le troisième volume, un exposé du développement artistique et économique de l'Orient chrétien.

Le présent exposé est présenté en 5 livres. Le Livre I traite de la fondation du royaume de Jérusalem. L'auteur étudie successivement les croisés et leurs voisins, la croisade de 1101, les princes normands d'Antioche, le comte de Toulouse et Tripoli, le roi Baudouin I^{er} et l'équilibre dans le Nord. — Le Livre II est intitulé L'apogée, avec quatre chapitres: le roi Baudouin I^{er}, la seconde génération, les projets de l'empereur et la chute d'Edesse. — Le Livre III présente la troisième Croisade: l'union des rois, le désaccord entre chrétiens et l'échec. — Le Livre IV, L'évolution des événements, après un chapitre sur la vie dans l'Orient latin, étudie les progrès de la puissance de Nur ed Din, l'arrivée de Manuel I^{er} Comnène, enfin, l'attrait de l'Egypte. Le Livre V constate le triomphe de l'Islam. Trois Appendices complètent ce magistral exposé: I. Les principales sources de l'histoire de l'Orient latin de 1100 à 1187; II. La bataille de Hattin; III. Les arbres généalogiques: 1) la famille royale de Jérusalem, des comtes d'Edesse et des seigneurs de Sidon et de Césarée; 2) les princes d'Antioche et les rois de Sicile; 3) les comtes de Tripoli et les princes de Galilée; 4) les seigneurs de Toron, Outrejournain, Nablus et Ramleh; 5) les princes Ortoqid; 6) la famille de Zengi. L'ouvrage est égayé de huit excellentes planches hors-texte, tirées de manuscrits ou d'ouvrages anciens: chevaliers du Temple combattant les Sarrazins; Jérusalem vue du Mont des Oliviers; Tripoli, l'empereur Jean II Comnène; Damas; Sceaux de Baudouin III, roi de Jérusalem, de Bohémond III, prince d'Antioche, de Pons, comte de Tripoli et de Guillaume de Bures, prince de Galilée; Manuel I^{er} Comnène et l'impératrice Marie d'Antioche et Alep. Six cartes, d'un autre côté, facilitent la lecture de l'exposé: Syrie du Nord au XII^e s., Syrie du Sud au XII^e s.; le royaume de Jérusalem au XII^e s.; Jérusalem sous les souverains latins; l'Egypte au XII^e s. et la Galilée, cartes fort claires et précises. Quant à la présentation, elle est, comme de coutume, excellente, aussi bien pour le texte que pour les illustrations. On discutera certaines affirmations, certains exposés de St. R., qui diffèrent des exposés de Röhricht, de René Grousset

et de Stevenson, mais on ne saurait nier la solidité et la pondération de cet ouvrage, qui se lit avec le même intérêt, de la première à la dernière page et qui fait souhaiter prochaine la publication du troisième et dernier volume.

R. Guillard/Paris

Théodore H. Papadopoulos, *Studies and Documents relating to the History of the Greek Church and People under Turkish Domination*. Bibliotheca Graeca aevi posterioris I. Bruxelles, 1952 (De Meester, Wetteren, Belgique) pp. XXIV + 507.

Le très savant ouvrage de Mr H. P. ouvre la nouvelle Collection de la *Bibliotheca Graeca Aevi Posterioris*, dont le but est essentiellement de fournir les documents permettant d'écrire une solide histoire de la Grèce, à partir de 1453, pendant l'occupation turque, époque qui ne se signale pas par son développement intellectuel et culturel, mais qui offre, cependant, des documents nombreux et intéressants pour l'histoire de la civilisation européenne. Le fait que la civilisation byzantine ait persisté à rester vivante sous le régime particulièrement défavorable de la domination turque, est une preuve évidente de sa valeur. On n'a pas encore accordé l'attention nécessaire à l'histoire de la civilisation byzantine pendant les quatre siècles de l'occupation ottomane, et à son influence sur la civilisation régénérée des peuples balkaniques. Sans doute, on possède les études de Sathas, de Gédéon, et la remarquable Bibliographie Hellénique d'E. Legrand. Mais les recherches en ce domaine ont été jusqu'à ce jour menées sans grande méthode et sans beaucoup d'esprit critique. Un grand nombre d'études sont publiées dans des Revues plus ou moins facilement accessibles, un grand nombre de textes sont encore inédits dans les Bibliothèques orientales, et imparfaitement connus, faute de Catalogues méthodiques, précis et complets. La recherche systématique des documents, leur étude méthodique est incontestablement l'une des tâches urgentes des historiens de la civilisation européenne.

Le présent ouvrage de Mr P. est une contribution à cette nécessaire entreprise. Une importante introduction, destinée à combler les lacunes de nos connaissances (p. 1—158) étudie les quatre aspects du nouveau régime de l'Eglise grecque sous la domination ottomane de 1453 à 1800 : l'autorité constitutionnelle et spirituelle de l'Eglise Grecque après la disparition de l'Etat byzantin, l'organisation administrative de l'Eglise, chapitre qui donne d'importants renseignements pour l'histoire de l'Eglise byzantine, la juridiction et la hiérarchie du Patriarcat oecuménique de 1453 au XIX^e s., et son importance au point de vue de la destinée des peuples sur lesquels elle exerçait sa juridiction. Les seconde et troisième parties forment l'essentiel de l'ouvrage. La seconde partie est une Introduction critique au patriarcat de Cyrille V et à la controverse de la rebaptisation

(1748—1757) (p. 159—264) ; la troisième partie est formée de la publication d'un texte inédit, le Πλανοπαράκλης ne vers politiques (de 15 syllabes) tiré du Cod. British Museum Add. 10.077 de 3179 vers, accompagné de Notes détaillées au texte (p. 365—392). Ce texte, dont certains pourront critiquer l'opportunité qu'il y avait à le publier, est fort important par les renseignements historiques qu'il contient, et l'auteur a raison de déclarer que, pour mieux connaître l'histoire d'un pays, il ne faut pas exclure les textes qui n'ont aucune valeur littéraire, mais possèdent une valeur historique incontestable. Ce qui est le cas du texte inédit publié. Deux importants Appendices, l'un, *Bibliographical Data* (p. 393—438) ; l'autre, *Texts* (p. 439—455), de précieux Addenda (p. 456—457), bien que courts, un excellent Index au texte publié (p. 459—495) et un Index général (p. 497—507), sans parler d'une Bibliographie, limitée à la période 1453—1800, mais précise, claire et fort bien présentée (p. XI—XXIV) font de l'ouvrage de Mr Th. H. P. un excellent instrument de travail, qui fait bien augurer de la Collection qu'il inaugure.

R. Guillard/Paris

1453—1953. *Le cinq-centième anniversaire de la prise de Constantinople*. L'Hellénisme Contemporain 2^{ème} série — 7^{ème} année — Fascicule hors-série. Athènes, 29 Mai 1953, pp. 287, XX pl. h.-t.

La Revue L'Hellénisme Contemporain a voulu apporter, dans ce volume de présentation parfaite, sa contribution à la commémoration du 500^e anniversaire de la prise de Constantinople. Mais, comme la prise de la capitale de l'Empire byzantin, n'a pas entraîné avec elle la mort de l'Hellénisme, qui allait reconquérir sa liberté quatre siècles plus tard, le présent volume rappelle aussi ces quatre siècles de luttes tenaces qui aboutit à la libération de la Grèce. De là, deux parties dans l'ouvrage, formées chacune de huit articles. La première partie est consacrée à la prise de CP, étudiée sous divers aspects. C. A m a n t o s présente le récit historique de *La prise de CP* (p. 9—22). — N. M o s c h o p o u l o s étudie *La prise de CP selon les sources turques* (p. 23—40) (Aachik Pacha zadé et surtout Hodja Saadeddin ou Seadeddin, le premier historiographe officiel de l'Empire ottoman, qui n'ajoutent pas grand'chose à ce que nous savions déjà). — G. K o l i a s raconte la vie de *Constantin Paléologue, le dernier défenseur de Constantinople* (p. 41—54). — Dans *Répercussion immédiate de la prise de CP* (p. 55—68) N. B. T o m a d a k i s étudie successivement la prise de la Ville et ses conséquences (elle provoqua la soumission de presque tous les pays des Balkans, de l'Asie Mineure et des îles et mit en lumière pour l'Occident la menace qui pesait sur lui), la réaction en Occident, les croisades (efforts tenaces mais vains pour unir les chrétiens contre les Musulmans un chute de CP et le monde slave (surtout en Russie, où elle provoqua un

changement du régime ecclésiastique et la nationalisation de l'Eglise). Dans les deux études qu'il consacre à l'évènement, D. A. Zakythinos montre dans le premier, *La prise de CP et la fin du Moyen Age* (p. 69—83) comment le Moyen-Age prend fin avec la prise de la ville; il fait voir l'importance de cette conception, en recherche l'origine et la justifie; dans le second, *La prise de CP, tournant dans la politique et l'économie européennes* (p. 85—102), il montre qu'avec la prise de CP, naît une nouvelle Europe politique, le Turc « étant introduit dans le jeu de l'équilibre occidental »; d'un autre côté, l'équilibre du monde du point de vue économique était menacé, car les nations riveraines de la Méditerranée étant évincées dans le trafic international par les flottes des pays baignés par l'Atlantique, « l'axe océanique succédait à l'axe de la mer intérieure ». — G. Th. Zoras expose dans *Orientations idéologiques et politiques avant et après la chute de CP* (p. 103—123) les différentes attitudes des Grecs devant le problème turc: avant 1453, les unionistes et les antiunionistes avec Rome; après 1453 ceux qui attendaient avec fatalisme la libération du pays, ceux qui espéraient dans une aide étrangère, ceux qui voulaient collaborer avec les Turcs, ceux qui voulaient convertir Mehmet II au christianisme, ceux qui voulaient réaliser l'union gréco-turque, et enfin ceux qui mettaient tout leur espoir dans les forces de la nation grecque. Enfin, G. Mégas étudie *La prise de CP dans la poésie et la tradition populaires grecques* (p. 125—133).

Les huit articles suivants sont consacrés à l'histoire des Grecs sous la domination turque et à leurs efforts, couronnés finalement de succès, pour leur libération. N. Vlachos, *La relation des Grecs asservis avec l'Etat musulman souverain* (p. 135—150); P. A. Argyropoulos, *Les Grecs au service de l'Empire ottoman* (p. 151—177); An. Orlandos, *L'architecture religieuse en Grèce pendant la domination turque* (p. 179—191 et VIII pl. h.-t.); M. Chatzidakis, *Contribution à l'étude de la peinture post-byzantine* (p. 193—216 et pl. IX à XX h.-t.); J. Visvisis, *L'administration communale des Grecs pendant la domination turque* (p. 217—238); M^{me} J. Stephanopoli, *L'Ecole, facteur du réveil national* (p. 239—259); M^{me} Hadjimichali, *Aspects de l'organisation économique des Grecs dans l'Empire ottoman* (p. 261—278) et J. Voyatzidis, *La Grande Idée* (p. 279—287).

R. Guillard/Paris

ХРОНИКА

NEWS AND BRIEF MENTION

NOTES INFORMATIVES

Годовщина падения Константинополя в академических институтах ЧСАН

Славянский Институт Чехословацкой академии наук вместе с другими научными учреждениями организовал в Праге 22 октября 1953 г. в год 500-й годовщины падения Константинополя вечер лекций на тему *Правда и ложь о турках*. Вечер открыл директор Славянского института ЧСАН проф. д-р Ю. Доланский лекцией, посвященной обзору старых и новых взглядов на падение Константинополя, доставшегося турецким завоевателям. Затем выступили доцент д-р Иозеф Кабрда с лекцией о *Турецком феодализме на Балканах и в придунайской области* и д-р Е. Прохазкова с лекцией на тему *Отклики турецкой опасности в чешской литературе*.

Доцент д-р И. Кабрда в первой части своей лекции наметил условия турецкой экспансии в юго-восточной Европе, в которой падение Константинополя является одним из важнейших рубежей, далее он отметил характерные черты турецкого феодального ига на Балканах и в придунайской области. Доцент Кабрда оценил падение Константинополя как завершение столетнего развития в византийской области, указал на общее развитие внутренних условий и внешнего положения в юго-восточной Европе, начиная с половины 14-го века, и подчеркнул, что предпосылки успешной турецкой экспансии заключаются главным образом в византийско-балканских феодальных условиях. Во второй части своей лекции лектор указал на мрачные внутренние условия балканских народов под турецким игом, коснулся характера турецкой инвазии, вопроса о янычарах, проблемы насильственной исламизации, национально-освободительного движения, особенно в 19 веке и др. Однако лектор признал и определенную степень религиозной и языковой терпимости турецких правящих кругов. В последней части своей лекции доцент Кабрда обсуждал проблему турецкого феодализма (тимарско-сипагийская система, взаимоотношения обоих антагонистических классов — турецких военных феодалов и поработщенного населения, так наз. рая, разных форм классовой борьбы). В заключение доцент Кабрда указал, как турецкое иго задержало социально-экономическое, политическое и культурное развитие балканских народов, и коснулся вопроса прямых сношений Чехии и Моравии с турецкой феодальной средой.

Д-р Е. Прохазкова в своей лекции старалась показать, как отразилась турецкая экспансия в чешской литературе с первого упоминания о турках в чешской литературе, начиная со времени Карла IV и Вацлава IV до 1683 г. Вначале это были лишь краткие замечания и только со времени ягеллонов можно наблюдать новое понимание турецкого вопроса в чешской литературе. Классово разьединенная Чехия использует турецкий вопрос для внутренней борьбы между собой. Один лагерь угрожал другому турками и сравнивал действия противников с действиями турок. Во время царствования габсбургов литература о турках разрастается, но и здесь турецкий вопрос является важным идеологическим фактором в борьбе за власть между габсбургско-католической коалицией и чешскими сословиями, так что упоминания о турках всегда служат зеркалом действительности, потому что они регулярно отражают чешские события, разногласия и внутреннюю борьбу общественных классов. Моравские хроники записывают сведения о вторжении турок в Моравию.

Вечер был закончен прениями.

*

27-го мая 1953 г. в городе Брно состоялось заседание всех секций Филиала Славянского Института по случаю пятисотлетия падения Константинополя. Во своем вступительном докладе проф. И. М а ц у р е к подчеркнул, что в связи с годовщиной падения Константинополя особенное значение приобретает комплекс весьма важных вопросов, в особенности актуальный вопрос многовековой оккупации Балкан, части Средней Европы и Черноморья и вопрос феодализма в Юго-восточной Европе. Необходимо иметь ясное представление об отношении более древнего византийского и позднейшего турецкого феодализма, о его корнях в среде Юго-восточной Европы и Ближнего Востока, о развитии турецкого феодализма и последствиях, вытекавших отсюда для покоренных южнославянских народов. Все эти вопросы необходимо изучать на основании конкретного материала отдельных славянских стран, чтобы выявить специфические качественные и хронологические черты развития феодализма, уделяя при этом внимание рядом с экономическими и социальными вопросами и культурным вопросам в широком смысле.

С основным докладом на тему: *К характеристике феодализма на турецких Балканах* выступил на заседании доцент д-р И. К а б р д а. Докладчик сосредоточил свое внимание прежде всего на понятие феодализма с точки зрения исторического материализма. Он показал, что проблема турецкого феодализма очень сложна и что ее решение осуществимо только в рамках широких связей с историей дотурецкого периода в Юго-восточной Европе и на Ближнем Востоке. Отмечая со-

временное состояние исследования этого вопроса, докладчик особенно подчеркнул новейшие труды советской и болгарской марксистской науки. В дальнейшей части своего доклада докладчик уделил внимание вопросу землевладения в османской империи, в частности на Балканах. Охарактеризовав отдельные категории землевладения, докладчик детально рассмотрел виды турецких воинских бенефициев и права и обязанности их владельцев. Особенное внимание он уделил разбору положения закрепощенной раи (ее феодальной зависимости, феодальной ренты и т. п.) и вопросу классовой борьбы и ее форм. Это развитие он сопоставил с развитием позднего византийского феодализма с его самым типичным признаком — пронией. В заключительной части своего доклада доцент Кабрда указал на особенности «турецкого» феодализма в рамках развития феодализма в Европе.

После доклада развернулись оживленные прения при участии научных работников всех секций Филиала. По инициативе проф. Мацурка темами выступлений в прениях являлись вопросы отношения позднего византийского феодализма и турецкого феодализма по сравнению с феодализмом европейских стран и вопрос, насколько изучение турецкого феодализма способствует пониманию феодального строя в славянских странах и в Европе вообще.

Редакция

Le IX^{ème} congrès international des Etudes byzantines (Thessalonique, 12—25 Avril 1953).

Ce congrès thessalonicien mêla judicieusement exposés et leçons de choses. La première semaine fut consacrée aux séances de travail et aux visites des monuments byzantins de la ville soigneusement restaurés: St-Georges, St-Démétrius, St-David, les Sts-Apôtres, Ste-Catherine; les derniers jours furent réservés à des excursions qui permirent aux congressistes de visiter Béroia, Kastoria et ses magnifiques églises à peintures (les Sts-Anargyres, St-Etienne, les Sts-Apôtres, la Panagia Koumpélikè, St-Nicolas, St-Athanase, les Sts-Taxiarques), le beau monastère de la Panagia Mauriôtissè, les monastères athonites de Docheiariou, de Dionysiou et de Vatopédi, et d'admirer les vestiges byzantins de Philippes et de Serrès en Macédoine.

Le programme des travaux était réparti en sept sections: archéologie, droit, folklore, histoire, littérature byzantine, littérature post-byzantine, théologie. Il faut remarquer que les séances de la première section revêtirent un éclat tout particulier. Les spécialistes y exposèrent en effet les résultats des travaux effectués dans la ville même de Thessalonique. E. Dyggve présenta l'état d'avancement de ses travaux sur le Palais impérial: la campagne de fouilles qu'il mena en 1939 avait permis de prouver que le Palais de l'empereur Galère et son hippodrome étaient situés au S. de l'Arc, qu'au N. la Rotonde (aujourd'hui St-Georges), dont on vient de découvrir, selon les prévisions de l'auteur, la suite continue de mosaïques, formait une construction indépendante sur un terrain sacré, et que ce téménos était relié au palais impérial par une double rangée de colonnes, un péristyle prenant son point de départ à l'Arc de Galère et dont l'axe longitudinal était perpendiculaire à l'odos Egnatia; les fouilles continuées depuis la guerre par Ch. Makaronas ont appris que la Rotonde forme, un siècle plus tard, une salle au milieu d'une église centrale, dont l'entrée principale était orientée vers le Palais et reliée

à celui-ci par une colonnade. On nous annonce un ouvrage en cours sur *Les mosaïques de l'église Saint-Georges* par Hjalmar Torp d'Oslo, que nous aurons profit à rapprocher des vues de C. Cechelli qui, comparant la mosaïque de Saint-Georges à celle du Baptistère des Orthodoxes de Ravenne, constate que, si les deux œuvres sont inspirées dans leur structure de la *scenae frons* hellénistique, elles diffèrent dans leur *mode stylistique*, la mosaïque de Thessalonique tendant davantage à l'ornement. P. Lemerle a présenté sa thèse sur *La basilique de Saint-Démétrius et les problèmes du martyrium et du transept*, à propos du livre de G. Sotiriou sur Saint-Démétrius dont il conteste certaines conclusions. D. Talbot-Rice présente les résultats des fouilles de Saint-André, sur le site du Grand Palais des empereurs byzantins à Constantinople; ces fouilles furent faites en 1952 au S-E de la cour à péristyle qui contient les célèbres mosaïques. Des substructures d'époque constantinienne ont été découvertes; face à la mer, on a trouvé un mur massif percé de trois arches et dont l'arche centrale est dans l'axe d'une route pavée découverte au cours de campagnes antérieures. Sommes-nous en présence d'une entrée primitive du Palais? Les fouilles continuent. Il faudra joindre au texte de cette communication les informations fournies par P. Underwood sous le titre: *Recent work of the Byzantine Institute in the Kahrié Cami and Haja Sofia in Istanbul*. A. Xyngopoulos, à propos des fresques inédites de la grotte de Sainte-Sophie (XII^{ème} s.) dans l'île de Cythère (Cerigo) dont il constate la parenté avec celles de l'Italie méridionale, suggère qu'un style monastique né en Asie mineure, après avoir subi l'influence de l'art de Constantinople et de Thessalonique, a pu se préciser en Crète et de là se propager dans les îles de la mer Egée, sur les côtes de l'Attique et du Péloponnèse et dans l'Italie du Sud. L'histoire de l'art fournit le sujet des exposés suivants: L. Mirković, *Die Ikonen der griechischen Maler in Jugoslawien*, S. Radojčić, *Die Meister der Altserbischen Malerei vom Ende des XIII. bis zur Mitte des XV. Jahrh.*, M. Abramčić, *Denkmaler der Ostgoten in byzantinischen Dalmatien*.

La section juridique, que les membres du congrès semblent avoir un peu négligée, entendit la communication de H. Scheltema sur le premier tome de sa nouvelle édition des *Basiliques* (un évènement dans l'histoire de nos disciplines) et sur le nouveau livre de N. van der Wael qui traite de commentaires grecs du Code de Justinien. B. Biondi interpréta *La concezione teocratica dello stato nelle leggi di Giustiniano*. V. Arangio-Ruiz enfin apporta de précieuses informations sur des *Papyrus de jurisprudence byzantine récemment réédités*.

On ne peut présenter dans sa diversité un tableau complet des séances de la section historique. A. Vasiliev développa le thème suivant: *Par la conquête de la Perse, Alexandre le Grand avait jeté les fondements de la soi-disant civilisation hellénistique, qui est devenue plus tard la base de la culture byzantine. Malgré toutes les complications et tous les désastres qui ont envahi l'Empire au VII^{ème} siècle, cette civilisation a non seulement survécu, mais eut assez de vigueur et de vitalité pour devenir à son tour la base principale de la civilisation islamique*; H. Grégoire présenta cinq communications: *Ὁ Νικήφορος Φωκάς ὁ πρεσβύτερος εἰς τὰ τρία μέτωπα τοῦ Ἑλληνισμοῦ (Καπαδοκία — Καλαβρία — Βουλγαρία)*, *La bataille du Pont Milvius, Le signe de Constantin, L'exil de S. Athanase à Trèves*, *Ἡάλωσις τῆς Θεσσαλονίκης ὑπὸ τῶν Ἀράβων (904 μ. Χ.) κατὰ τὰς Ἀραβικὰς πηγὰς*. M. Canard, montra *Quelques à-côtés de l'histoire des guerres des relations entre Byzance et les Arabes*; Fr. Thiriet, se fondant sur les délibérations du Grand Conseil et du Sénat de Venise, décrivit *Quelques aspects de l'activité vénitienne à Salonique*. Il faudra retenir encore les précisions apportées par St. Kyriakides sur la sémantique institutionnelle du mot *θέμα* et celles de A. Pertusi sur les problèmes de l'administration byzantine des thèmes. Pour l'histoire des sources, notons que l'on annonce un volume de chronologie du P. V. Grumel qui nous fait part de ses découvertes sur l'origine des ères; une nouvelle édition des archives du monastère du Prodrome au Ménoukiéon par A. Guillou, du séminaire de P. Lemerle à Paris, est sous presse; on apprend aussi que J. Bompain, du même séminaire, prépare l'édition diplomatique des

archives du monastère athonite de Xéropotamou; H. Gerstinger a attiré l'attention sur les actes byzantins sur papyrus conservés à la Bibliothèque nationale de Vienne.

La section littéraire apprit que P. Lemerle prépare un important travail sur les *Miracula Demetrii*, qui ne peuvent plus être consultés sans une très grande prudence dans l'édition de Migne. La date des différentes rédactions y sera déterminée. H. Grégoire continue avec ses disciples ses recherches de philologie: "Ἀμεσοὶ ἀπομιμήσεις βυζαντινῶν ἐπικῶν τραγουδιῶν εἰς τὸ Waltharius (deuxième moitié du X^e siècle) καὶ εἰς τὰ ἔργα τοῦ Chrestien de Troyes (époque de Manuel I^{er} Comnène), le *Digénis russe* et le *pseudo-Diogène*, *Sur l'histoire du mot paganus* — παγανός. Ph. Koukoulès montre l'importance d'Eustathe de Thessalonique grammairien pour la connaissance du peuple byzantin et aussi pour l'histoire de la langue grecque.

La *veraxa quaestio* des fouilles vaticanes se fit une place dans la première séance des travaux de la section de théologie. A propos de deux communications de H. Grégoire sur la tombe de saint Pierre et sur les origines du culte de l'Apôtre à Rome, quelques objections furent avancées. Un *Handbuch der byzantinischen Kirche* paraîtra l'an prochain, annonce H. G. Beck. Quelques sources furent encore le sujet des communications de C. Giannelli (*Una recensio amplior* jusqu'ici inconnue des *Quaestiones et dubia* de saint Maxime le Confesseur), F. Halkin (*Les panégyriques byzantins de saint Démétrius*), qui annonce la publication prochaine de la Passion de saint Alexandre de Thessalonique, O. Strunk (*Some manuscripts of Byzantine Chant from the Library of S. Salvatore at Messina*). La musicologie fut représentée par C. Hoeg qui montra *L'origine byzantine de la musique paléoslave*, L. Pecoraro (*Contributo alle ricerche sulla musica bizantina*), B. di Salvo (*Osservazioni sulla trascrizione della musica bizantina medievale*), S. Karas, Ἡ ἀληθὴς ἐρμηνεία καὶ μεταγραφή τῶν βυζαντινῶν μουσικῶν χειρογράφων). T. Minisci propose un nouveau classement des *typika* liturgiques de l'Italie byzantine.

Bien d'autres sujets furent offerts à l'attention des congressistes. L'impossible ubiquité obligeait au choix. Celui-ci paraît, avec son arbitraire, dans cette courte esquisse. Le samedi 18 Avril se tenait la dernière séance du congrès réservée aux chefs des délégations présentes. On discuta ensuite du lieu du prochain congrès; Skoplje, Munich, Istanbul offrirent de recevoir les prochaines assises; l'on tomba d'accord sur Istanbul (1955). L'Association internationale approuva le vœu concernant l'opportunité de réunions libres entre byzantinistes, orientalistes et slavistes de tous les pays. C. Giannelli estima qu'il serait utile, dans les prochains congrès, de rétablir une section byzantinoslave. Pour préciser l'objet des rencontres libres projetées on signale spécialement: le Bogomilisme et ses rapports avec le Paulicianisme et le Catharisme, la peinture byzantine dans les pays slaves, l'état des études balkanologiques. C'était exprimer le très vif regret de l'absence des spécialistes slaves et de tant d'autres.

A. Guillou / Rome

БИБЛИОГРАФИЯ BIBLIOGRAPHY BIBLIOGRAPHIE

Rédacteur en chef: A. Dostál. Collaborateurs: D. Angelov (D. A.), A. Boecké van Rijnbach (A. B. R.), P. Charanis (P. Ch.), D. Dimitrov (D. D.), A. Dostál (A. D.), H. Ditten (Ditt.), Iv. Dujčev (I. D.), A. Elian (A. E.), Suzanne Fietz (S. F.), A. Florovskij (Fl.), A. Frolow (A. F.), R. Guillard (R. G.), A. Guillou (A. G.), M. Gyóni (M. Gy.), G. Hansen (G. H.), M. Heppel (M. H.), J. M. Hussey (J. M. H.), J. Irmscher (Irm.), K. Janáček (K. J.), Kl. Junack (Kl. J.), H. Evert-Kappesowa (Kap.), F. V. Mareš (F. V. M.), D. Papas (Pap.), M. Paulová (M. P.), E. Piekniewski (Piekn.), E. Rechenberg (E. R.), F. Shordone (Sb.), A. R. Sodano (A. R. S.), Kurt Treu (Tr.), Ursula Treu (U. Tr.), J. Vašica (jv.), B. Zástěrová (Zst.).

I. BYZANTINOLOGIE

Mélanges Martin Jugie. Rev. Etudes Byz. XI (1953) 301.— Les articles, intéressant cette revue, sont signalés au nom de chaque auteur. R. G.

V. LAURENT, *L'œuvre scientifique du R. P. M. Jugie*. Rev. Etudes Byz. XI (1953) 7—32. Mélanges Martin Jugie. R. G.

GY. MORAVCSIK, *A klasszika-filológiai kutatás helyzete és feladatai* (L'état et les tâches des études de philologie classique.) *A Magyar Tudományos Akadémia Nyelv- és Irodalomtudományi Osztályának Közleményei* (Communications de la Section de Linguistique et d'Histoire Littéraire de l'Académie Hongroise des Sciences) 2 (1952) 453—477. — Ce compte-rendu fut lu, en guise de discours d'ouverture, par Gy. Moravcsik, président du Comité de Philologie Classique de l'Académie Hongroise des Sciences, à la séance du 13 Décembre 1951 du Comité, consacrée à une discussion sur les problèmes de la philologie classique. Etant donné que la byzantinologie ne possède pas, en Hongrie, une organisation scientifique à part, M. Moravcsik a fourni des renseignements sur les études byzantines de Hongrie dans le cadre de sa conférence sur les recherches de philologie classique. M. Gy.

II. LANGUES

A. Grec

B. DIMITRAKOS, *Μέγα Λεξικόν τῆς ἑλληνικῆς γλώσσης*. I—IX. Athènes, 1949—1951. — Ce *Grand Dictionnaire de la Langue Grecque* est une œuvre magistrale, due au grand éditeur athénien D. Dimitrakos. L'ouvrage, qui avait commencé à paraître en fascicules avant 1940, comprend actuellement 9 volumes, qui comptent chacun environ 900 pages (8.056 pages, au total). Le dépouillement des textes a été fait par un grand nombre de collaborateurs, sous la direction de I. ZERVOS. A la différence des dictionnaires précédents, consacrés soit essentiellement à la langue grecque de l'Antiquité, soit en partie à la période médiévale, soit encore à la période moderne, le Dimitrakos

est un dictionnaire historique. Il présente l'état du vocabulaire si riche de la langue grecque depuis l'Antiquité jusqu'à l'époque présente. De plus, le lecteur est renseigné sur l'évolution du mot et sur sa nature: ancien, postérieur à l'époque classique, médiéval, moderne, démotique, appartenant au vocabulaire ecclésiastique. Les références sont données pour un grand nombre d'exemples mais on peut regretter qu'elles n'accompagnent pas chaque citation. On peut regretter aussi que l'étymologie des mots soit souvent assez sommairement indiquée, surtout lorsqu'il s'agit d'une langue aussi riche que la langue grecque, conservatrice autant, peut-être, que novatrice, et s'enrichissant à toutes les époques, en puisant avec un sens remarquable de sa propre nature, dans toutes les sources. Mais il importe d'insister sur l'excellence de ce Grand Dictionnaire et les éminents services qu'il rendra à tous ceux qui connaissent cette langue si belle. Il est sinon complet, tout au moins le plus complet des Dictionnaires existants, et il est fort bien présenté: table des auteurs et des sources en tête de chaque tome, caractères typographiques variés, impression et rédaction impeccables. Le Dimitrakos est une œuvre qui fait le plus grand honneur à la Science Hellénique et que l'Académie d'Athènes a tenu à couronner, en le qualifiant, avec raison, d'ouvrage *unique*; l'édition nouvelle de 1953 témoigne, du reste, hautement de son succès éclatant. C'est un ouvrage que toute Bibliothèque, notamment d'Université et d'Institut doit, posséder.

R. G.

G. MERCATI, Πενταεπίδοξ. Rev. Etudes Byz. XI (1953) 33—35. Mélanges Martin Jugie. — Mot inconnu des Lexiques. Il signifie: texte présenté sur cinq colonnes. R. G.

C. Langues slaves

R. JAKOBSON, *The kernel of comparative Slavic Literature*. Harvard Slavic Studies, I (Cambridge Mass., Harvard Univ. Press, 1953) 1—71. — Jakobson here analyzes the various factors, which according to him, bind the Slavic literatures together. Of particular interest to the medievalist is section III (pp. 37—55) where the generality of Church Slavonic is discussed. Critical review by I. ŠEVČENKO, *ibid.*, 396; *Speculum* 28 (1953) 887—892.

P. Ch.

A. VAILLANT, *Les langues slaves méridionales et la conquête turque*. Byzantino-slavica XIV (1953) 123—129.

A. D.

M. VASMER, *Russisches etymologisches Wörterbuch*. 1. Bd.: A—K. Heidelberg, Carl Winter, Univ. Verl., 1953, pp. XLVII, 712. (Indogermanische Bibliothek. Reihe 2. Wörterbücher). — Es werden auch die Lehnwörter berücksichtigt, darunter die aus dem Mittellgriechischen stammenden Lehnwörter und die auf Lehnübersetzungen aus dieser Sprache beruhenden Wörter. Größtenteils gehören diese Wörter dem Bereich der christlichen Kirche an. — Im übrigen werden die albulgarischen Entsprechungen zu den anderen russischen Wörtern fast überall durch griechische Glossen erläutert. — Comptendu: V. MACHEK, *Slavia* XXIII (1954) 63—67.

Ditt.

D. Langues orientales

K. CZEGLÉDY, *Šarkel, Részet a kazérok eredetét és nyelvét tárgyaló, kiadásra kész tanulmányból* (Šarkel. Un chapitre d'une étude sur l'origine et la langue des Khazars.) Magyar Nyelv 48 (1952) 79—86. — L'auteur résume dans cet article les conclusions de ses recherches sur la forteresse khazare Σάρκελ, dernièrement mise à découvert près de Cimlianskaia Stanica (cf. Constantin Porphyrogénète, *De admin. imp.*, éd. Moravcsik 42 et Theophanes Continuatus, éd. Bonn. 122—4). L'étude traite aussi bien de l'identification de cette forteresse que de l'étymologie de son nom. Selon toute probabilité, le nom khazar *Šarkel* servait à désigner la même ville que les sources russes mentionnent sous le nom de *Belaveža*. Le nom *Šarkel* vient d'une langue turque du type tchouvache: on y reconnaît *šar-* (tchouvache *šura-* ~ v.-tch. *sarī* 'blanc') et tchouvache *kel* 'maison'.

M. Gy.

III. BELLES-LETTRES ET FOLKLORE; METRIQUE

A. Histoire de la littérature byzantine

B. ALTANER, *Der Einfluß und das Fortleben der griechischen Literatur im Abendland vom Ende des 4. bis in die zweite Hälfte des 6. Jahrhunderts*, Theol. Rev. 48 (1952) 41—50. — Ausführliche Rezension von P. Courcelle, *Les lettres grecques en Occident de Macrobe à Cassiodore*, Paris 1948. G. H.

G. GRAF, *Geschichte der christlichen arabischen Literatur*. Bd. 3: *Die Schriftsteller von der Mitte des 15. bis zum Ende des 19. Jahrhunderts*, Melchiten, Maroniten. Bd. 4: *Dasselbe*, Syrer, Armenier, Kopten, Missionsliteratur, Profanliteratur. Bd. 5: *Register*. (V. Byzantinoslavica XIII, 160.) Città del Vaticano, Biblioteca Apost. Vaticana, 1949, 1951, 1953. Studi e Testi, 146, 147, 172. — *Compte-rendu*: H. ENGBERDING, Theol. Rev. 49 (1953) 159—161. G. H.

F. LAMMERT, *Pohorketiker*. Art. in Pauly-Wiss.-Kroll's Real-Encyclopädie 21, 2 (1952) 1381—1390. — Zu der Gattung gehören der sog. Heron von Alexandrien (10. Jh.) und andere anonyme byzantinische Autoren (Sp. 1389—1390). G. H.

S. G. MERCATI, *Epigramma in esometri di Dionisio Studita in lode di san Teodoro e di Anatolio Studiti*. Rev. Etudes Byz. XI (1953) 224—232. Mélanges Martin Jugie. — Anatolios est le second higoumène de Stoudios de ce nom; il a écrit aussi une Vie de st. Nicolas Studite, mort en 868, et éditée dans la Patrologie gréco-latine de Migne (T. 105); Anatole fut higoumène de Stoudios vers 916. Suit le texte (31 vers). R. G.

P. E. SCHRAMM, *Literaturbericht: Mittelalter*. Geschichte in Wiss. u. Unterricht 4 (1953) 574—590; 630—649. — Einige byzantinistische Neuerscheinungen werden auf S. 584 f. 642 besprochen. G. H.

J. H. WASZINK, *Bolos*. Art. in Reallexikon für Antike und Christentum II, Lfg. 12 (1953) 502—508. — Späte Vertreter und Spuren der pseudodemokriteischen Literatur (u. a. im Physiologos): Sp. 507 f. G. H.

D. Folklore

B. KÖTTING, *Böser Blick*. Art. in Reallexikon für Antike und Christentum II, Lfg. 11/12 (1952/53) 473—482. — Der böse Blick in der frühbyzantinischen Folklore: Sp. 479 ff. G. H.

IV. SOURCES HISTORIQUES ET MONOGRAPHIQUES

A. Sources narratives et travaux monographiques

H.-G. BECK, *Theodoros Metochites. Die Krise des byzantinischen Weltbildes im 14. Jahrhundert*. Munich, 1952, pp. VII, 149. — *Compte-rendu*: V. LAURENT, Rev. Etudes Byz. X (1952), 271—273; G. KOLIAS, *Ἐπετηρίς Ἑτ. Βυζ. Σπ.* XXII (1952) 306—309. R. G.

S. H. CROSS—O. P. SHERBOWITZ-WETZOR, *The Russian Primary Chronicle. Laurentian Text*. 2nd ed. Cambridge, Mass., The Medieval Acad. of America, 1953, pp. 313. — This is a revised edition of the translation of the Laurentian text of the *Russian Primary Chronicle*, published by Cross in 1930. P. Ch.

A. DAIN, *L'encyclopédisme de Constantin Porphyrogénète*. Bull. de l'Association Guillaume Budé. Lettres d'Humanité XII (1953) 64—81. — Au X^e siècle, on cherche à faciliter au public l'accès de la culture antique, réservé jusque-là aux gens d'Eglise et aux érudits. De là, l'encyclopédisme de Constantin VII, qui cherche seulement à communiquer au public la quintessence de la culture ancienne: d'où des résumés et des

extraits, méthode qui contribua à détruire les textes anciens, car on n'avait plus besoin de conserver les originaux. L'Université n'eut, d'ailleurs, aucune influence dans cette entreprise encyclopédique. L'auteur étudie ensuite, non pas l'œuvre de Constantin VII, mais seulement son œuvre d'encyclopédiste et de compilateur: extraits d'histoire naturelle sur les animaux, Géoponiques, encyclopédie médicale, Hippiatriques, Vies de Saints, droit, mais surtout, encyclopédie historique, comprenant au moins cinq recueils: extraits sur les vertus et les vices, sur les ambassades, sur les principes de conduite, sur les batailles et les sièges, sur les conspirations. L'auteur termine ce savant exposé par de très intéressantes remarques sur la littérature militaire, dont il est le meilleur connaisseur, et il conclut avec raison que Constantin VII, malgré les défauts que l'on reprochait, à juste titre, à son entreprise, a été le *plus grand brasseur de textes que l'antiquité et le Moyen-Age aient jamais connu* et qu'il a *vraiment réalisé une œuvre d'utilité publique*. R. G.

F. HALKIN, *Une légende byzantine de la Dormition. L'Épitomé du récit de Jean de Thessalonique*. Rev. Etudes Byz. XI (1953) 156—164. Mélanges Martin Jugie. — Témoignage des opinions hésitantes du Moyen-Age sur l'Assomption. Publication du texte d'après le cod. Vatic. Ottobon. 411, f. 473v-476v. R. G.

СИНЕЗИЙ КИРЕНСКИЙ, *О царстве*. (Перевод и предисловие М. В. ЛЕВЧЕНКО). Виз. Врем. VI (1953) 327—357. — Русский перевод сочинения о царстве конца IV в. переводчик М. Левченко сопровождает сжатым введением с характеристикой Синезия вообще и в частности его политических позиций, развернутых в речи *О царстве*. Рецензия М. Я. СЮЗУМОВ, Виз. Врем. VI (1953) 279—281. FI.

М. В. ЛЕВЧЕНКО, *Произведения Константина Багрянородного как источник по истории Руси в первой половине X в.* Виз. Врем. VI (1953) 11—35. — Автор разбирает главным образом данные о Руси в трактате *De administrando Imperio*. Вызоды автора сводятся к признанию сочинений Константина Багрянородного в этой русской части за ненадежный источник, требующий серьезной проверки. Это определяется и тем, что вопрос о Руси не стоял в центре интереса Константина VII, посвятившего главное внимание в своем сводном труде проблемам реальной политики по укреплению позиций Византии в разных областях, в частности и в северном Причерноморье, где он считал наиболее важной политической силой печенегов. Интересуясь их положением и территорией, Константин Багрянородный весьма путанно был осведомлен о землях русских славян и о их политическом положении. В частности автор решительно возражает против использования сообщений Константина VII о днепровских порогах в смысле подтверждения норманизма, далее настаивает на раннем (уже в IX в.) проникновении христианства и славянского письма на Русь из Болгарии, и на том, что княгиня Ольга действительно была крещена в Царьграде. Некоторые утверждения М. В. Левченко вызывают сомнения и возражения. Автор, как нам представляется, слишком категорически отрицает существенный интерес свидетельства Константина Багрянородного например о днепровском торговом пути (стр. 25). Конечно, комбинируя данные русской летописи, договоров X в. и археологический материал можно было бы восстановить некоторый общий образ всего развития днепровской торговли, но именно под пером Константина VII он приобретает особую выразительность, что значительно помогает познанию этого важного исторического явления. Дело не в том, что этот рассказ загроможден в научной литературе толкованиями и конструкциями прямолинейных норманистов. Нужно освободить текст источника от этих истолкований и взять из него его существо. Конечно, все сообщения Константина Багрянородного нуждаются в серьезной критике и проверке, особенно важной в виду «руссифицированности» автора. М. В. Левченко, однако, оставляет в стороне всю проблематику источников, которыми пользовался Константин VII и проблематику происхождения его информации. В отношении отрывка о торговле Левченко ссылается на работу хорватского историка Маноиловича, но почему-то на рукопись его этюдов, не объясняя, каково отношение

этих рукописных этюдов к давно известным в печати очеркам Манойловича на страницах *Rada* югославянской Академии наук в Загребе. Анализ известий Константина Багрянородного у М. В. Левченко основан на большом знании как текста, так и всей исторической обстановки времени. При этом, однако, автор оставляет совершенно в стороне новейшую литературу о Константине Багрянородном, в частности и новейшие критические издания изучаемых им текстов. Fl.

G. SOYTER, *Germanen und Deutsche im Urteil byzantinischer Historiker*. Paderborn, F. Schöningh, 1953, pp. 70. Quellen zur Geschichte der Mittelalters. — Wörtliche deutsche Übersetzung der von Soyter in „Schöninghs Griechischen Klassikern“ 1951/52 herausgegebenen Quellentexte. G. H.

A. STEINWENTER, *Eine deutsche Übersetzung der Hexabiblos aus dem 16. Jahrhundert*. Τόμος Κ. Ἀρμενοπούλου (Thessalonique, 1952) 79—87. — Traduction en allemand de Justinus Gobler, parue en 1564, et existant à la Bibliothèque de l'Université de Graz. R. G.

N. B. TOMADAKIS, Γεωργίου φιλοσόφου τοῦ Ἀμιρουτζή Πρὸς τὸν βασιλέα Ἰωάννην τὸν Παλαιόλογον ἀπορησάντα. Ἐπετηρίς Ἐλ. Βυζ. Σπ. XXI (1952) 114—134. — Notice sommaire mais très précise sur l'œuvre de G. Amiroutzès. Edition d'un inédit de G. A., une longue lettre adressée par G. A. à Jean VIII Paléologue, antérieure à 1438, sur la nature de l'homme, inséparable du péché originel (d'après le cod. Vatopedinus 478. XV^e s. Ce long texte est suivi d'une lettre de Bessarion à G. A. tirée du cod. Marianus gr. 533, XV s., fol. 47 r-48 r., écrite entre 1440 et 1449. Les textes sont seulement en édition critique, sans commentaire. R. G.

N. B. TOMADAKIS, Γεωργίου τοῦ Ἀμιρουτζή πρὸς τὸν βασιλέα Ἰωάννην τὸν Παλαιόλογον ἀπορησάντα. Ἐπετηρίς Ἐλ. Βυζ. Σπ. XXII (1953) 114—134 — Edition d'un traité inédit de Georges Amiroutzès, où il répond à des questions philosophiques et théologiques posées par Jean VIII Paléologue (cod. Ath. Vatop. 478, XV^e s.) et d'une lettre inédite du cardinal Bassarion (Marc. gr. 533) à Georges Amiroutzès. R. G.

J. P. TZIKNOPOULLOS, Νεοφύτου πρεσβυτέρου, μονάχου καὶ ἐγκλείστου Τυπικῇ σὺν Θεῷ Διαθήκῃ Laing MS III 811 τῆς πανεπιστημιακῆς βιβλιοθήκης τοῦ Ἑδμבורγίου. Larnaki (Chypre), 1952. — Les éditions du Testament-Typikon de Néophyte le Reclus par Kyprianos, bonnes dans l'ensemble, mais difficiles d'accès, par Warren et par Chatèioannou (1914) présentaient un texte souvent défectueux. L'auteur a collationné de très près le cod., copié en 1214, et actuellement à la Bibliothèque de l'Université d'Edinbourg, et donné la présente édition, bien établie et bien présentée. Une longue Introduction renseigne sur la vie, les ouvrages de Néophyte, sur l'époque de la rédaction de son Testament-Typikon, sur l'histoire du manuscrit, sur sa valeur littéraire, sur les éditions successives, sur l'orthographe enfin du texte. L'édition du texte se présente ainsi: le texte, avec indication de la foliotation, l'apparat critique comprenant trois parties: les lectures diverses, les mots mal orthographiés, qui ont été corrigés dans le texte, le sens de certains mots. Un double Index, Index des mots et Index des noms propres, facilite grandement l'utilisation de cette bonne édition. R. G.

E. A. THOMPSON, *A Roman reformer and inventor, being a new text of the treatise De rebus bellicis with a translation and introduction*. Oxford, Clarendon Press, 1952, pp. 132 + 8 tab. — Compte-rendu: R. GROSSE, Hist. Zeitschr. 175 (1953) 325—328. G. H.

B. Manuscrits et documents

P. CLASSEN, *Studien zur Entstehung der germanischen Königsurkunden auf römischer Grundlage*. Phil. Diss. Göttingen, 1950, pp. 209 (Maschinenschrift). — Es handelt sich um eine zusammenhängende Darstellung der Form und des Inhalts der römischen Kaiserurkunden. Im ersten Abschnitt werden die spätrömischen Kaiser-

urkunden behandelt. Der Exkurs 2 (S. 106 ff.) bringt Ausführungen über die Entstehung des byzantinischen Kaiserprivilegs mit eingehenden Literaturangaben. Piekn.

V. GRUMEL, *La lettre du pape Etienne V à l'empereur Basile*. Rev. Etudes Byz. XI (1953) 129—155. Mélanges Martin Jugie. — L'original latin authentique est perdu. Nous n'avons qu'une transcription grecque, connue seulement jusqu'ici par le dossier Ignatien. Le nouveau texte, publié par le R. P. V. Grumel, tiré du ms Sinaït. 482 (1117), du XV^e s. était inédit et inconnu. Le texte est accompagné d'une excellente traduction française. Le texte du ms du Sinaï est plus long et comporte des citations bibliques, patristiques et canoniques; il représente le texte original, le texte Ignatien étant un abrégé; le cas du pape Martin est traité à fond, la réhabilitation de Photius élucidée (le pape Etienne défend Martin, s'oppose à toute modification de l'œuvre du concile de 869 et se déclare très hostile à Photius), enfin le texte donne le nom du messenger d'Etienne, Théodose d'Oria en Calabre. R. G.

P. KRÜGER, *Das älteste syrisch-nestorianische Dokument über die Engel*. Ostkirchliche Studien 1 (1952) 283—296. — Narsais Sermo De functione angelorum (A. MINGANA, *Narsai doctoris syri homiliae et carmina*, II. Mäusili, 1905, 222—237) in genauer Übersetzung und mit einer Einführung. G. H.

A. TURYN, *Studies in the manuscript tradition of the tragedies of Sophocles*. Urbana, The Univ. of Illinois Press, 1952, pp. XI, 217 + 18 tab. Illinois Studies in Language and Literature, 36 1—2. — Compte-rendu: P. MAAS, Gnomon 25 (1953) 441—442. G. H.

C. WENDEL, *Die griechisch-römische Buchbeschreibung*. (V. Byzantinoslavica XI, 287.) — Compte-rendu: K. PREISENDANZ, Gnomon 24 (1952) 225—228. G. H.

Памятные записи армянских рукописей XIV века. Составил Л. С. ХАЧИКЯН. Институт Истории Акад. Наук Армянской ССР. Материалы для истории армянского народа, книга вторая. Ереван, 1950, стр. XXXIII, 757. — Рецензия И. К. КУСИКЯН, Виз. Врем. VI (1953) 284—288. Положительная оценка этого труда. Г. Л.

V. HISTOIRE

A. Travaux historiques en général

F. ALTHEIM, *Aus Spätantike und Christentum*. Tübingen, M. Niemeyer, 1951, pp. IV, 172 + 10 tab. — Compte-rendu: R. N. FRYE, Gnomon 25 (1953) 491—492; O. EIBFELDT, Hist. Zeitschr. 175 (1953) 624—625. G. H.

K. I. AMANTOS, *Ἱστορία τοῦ Βυζαντινοῦ Κράτους*. 395—867 Μ. Χ. Τόμος πρῶτος Ἐκδόσις δευτέρα. Athènes, 1953, pp. x', 476 + 28 pl. h.-t. et 2 cartes. — Voici la deuxième édition du manuel de l'historien Amantos. Bien que ce manuel soit essentiellement destiné à l'enseignement et au public lettré, mais non aux spécialistes, il présente un exposé solide, précis, clair et au courant des plus récentes études, avec d'importantes Additions (p. 443—459). Ce Tome I mène l'histoire de l'Empire byzantin de 395 à 867; il est divisé en onze chapitres, dont les deux premiers forment, en réalité, une Introduction générale. L'exposé commence avec le chapitre III, la dynastie de Théodose le Grand. Les huit autres chapitres étudient successivement, de Justinien, de la mort de Justinien à Héraclius, la dynastie d'Héraclius, la dynastie de Léon de Thrace, la période de transition jusqu'à Justinien, la dynastie isaurienne, l'Orient et l'Occident au début du IX^e siècle — et la dynastie d'Amorion. Un bon Index (p. 465—473) facilite l'usage de ce manuel, dont la présentation typographique est, du reste, très bonne. R. G.

R. BEUTLER, *Porphyrios*. 21. Art. in Pauly-Wiss.-Krolls Real-Encyclopädie 22, 1 (1953) 275—313. — Leben, Schriften, Lehre und Weiterleben des Neuplatonikers.

G. H.

A. BON, *Le Péloponnèse byzantin*... (V. Byzantinoslavica XIII, 172.) — Comptes-rendu: E. KIRSTEN, Hist. Zeitschr. 176 (1953) 183—184.

G. H.

L. BREHIER, *Le Monde Byzantin*... (C. Byzantinoslavica XIII, 172). — Рецензия М. Л. АБРАМСОН, Виз. Врем. VI (1953) 306—320. — Автор рецензии усматривает в работе Брейе проявление идеалистического подхода к историческим проблемам, подчеркивает отсутствие интереса к проблемам классовой борьбы в Византии и излишнюю идеализацию византийского государства и представителей его власти. Книга Брейе представляется рецензенту ярким проявлением глубокого упадка современного буржуазного византиноведения.

Fl.

P. CHARANIS, *Economic factors in the decline of the Byzantine empire*. Journal of Economic Hist. 13 (1953) 412—425. — This is a paper of a general nature which the author read before the Economic History Association. The decline of the free peasantry and the commercial privileges granted to the Italian republics are emphasized by the author as very important factors contributing to the decline of the Byzantine empire.

P. Ch.

W. CORDAN, *Julian der Erleuchtete*. Zürich, Origo-Verl., 1950, pp. 560. — Comptes-rendu: H. H. ADLER, Weltstimmen 22 (1953) 301—306.

G. H.

L. ELEKES, *Hunyadi*. Budapest, Akadémiai Kiadó, 1952, pp. 509 + 7 pl. — Cette excellente monographie marxiste sur Hunyadi a, au point de vue des études byzantines, la faiblesse que l'auteur n'a utilisé les sources byzantines relatives aux campagnes balkaniques de Hunyadi (Laonikos Chalcocondylès, Doukas, Georges Sphrantzès, Zotikos Paraspondylos) qu'en traductions hongroises et latines. En même temps, il ne connaît pas non plus, d'une manière satisfaisante, les sources byzantines étudiées par les byzantinologues hongrois (Gy. Miskolczy, Gy. Moravcsik, M. Gyóni). C'est pourquoi les éléments grecs de la légende balkanique liée à la personne de Hunyadi se présentent dans ce livre d'une manière trop effacée.

M. Gy.

L. ELEKES, *A délkelet-európai népek összefogása a török hódítók ellen Hunyadi háborúiban* (Объединение народов юго-восточной Европы в войнах Хуняди против турецких завоевателей). Századok 86 (1952) 93—117, 287. — L'article fait partie des travaux préliminaires de l'ouvrage mentionné ci-dessus.

M. Gy.

L. ELEKES, *Hunyadi hadserege*. (Армия Хуняди.) Századok 84 (1950) 85—120, 476. — L'article fait partie des travaux préliminaires de l'ouvrage mentionné ci-dessus.

M. Gy.

W. ENBLIN, *Porphyrios*. 1—20. Art. in Pauly-Wiss.-Krolls Real-Encyclopädie 22, 1 (1953) 273—275. — Personen frühbyzantinischer Zeit.

G. H.

W. ENBLIN, *Poseidonios*. 8—11. Art. in Pauly-Wiss.-Krolls Real-Encyclopädie 22, 1 (1953) 827—828. — Personen frühbyzantinischer Zeit.

G. H.

W. ENBLIN, *Postumianus*. 1—3. Art. in Pauly-Wiss.-Krolls Real-Encyclopädie 22, 1 (1953) 889—891. — Personen frühbyzantinischer Zeit.

G. H.

W. ENBLIN, *Potamon*. 6—9. Art. in Pauly-Wiss.-Krolls Real-Encyclopädie 22, 1 (1953) 1028—1029. — Personen frühbyzantinischer Zeit.

G. H.

L. FEKETE, *Das Fethname über die Schlacht bei Varna*. Byzantinoslavica XIV (1953) 258—270.

A. D.

R. FREYH, *Narses' Todesjahr*. Deutsches Archiv für Erforschung des Mittelalters 10, 1 (1953) 160—161. — Nicht 574 (nach E. STEIN), sondern Anfang 572.

G. H.

W. FRITZE, *Ostrogard bei Adam von Bremen*. Beiträge zur Namenforschung 1 (1949/50) 201—204. — Ostrogard ist bei Adam von Bremen II 22 die gemeinnordische

Bezeichnung für Rußland, die Adam von dänischen Gewährsleuten gehört, zunächst aber als Namen einer Stadt mißverstanden und später (in einem Scholion) geklärt hat.

G. H.

A. FROLOW, *La vraie Croix et les expéditions d'Héraclius en Perse*. Rev. Etudes Byz. XI (1953) 88—105. Mélanges Martin Jugie. — D'après une tradition littéraire tardive, la reconquête de la Croix enlevée par les Perses en 614 à Jérusalem, fut la cause de la guerre d'Héraclius contre la Perse. Rien de tel n'apparaît dans les textes antérieurs à 1100. Les textes orientaux du VIII^e s. établissent des relations de cause à effet entre les deux événements, et surtout les textes du XI^e—XIII^e siècle et les textes latins. Georges Pisidès, dans son *Expédition perse* et son *Héraclius* n'établit pas de relation de cause à effet. La cause réelle des campagnes perses d'Héraclius fut la situation économique de l'Empire byzantin, qui s'était très aggravée avec la perte de l'Égypte. « Le souvenir d'Héraclius a servi d'excitatorium aux Croisades; il semble avoir été aussi présent aux esprits au moment de la prise de Constantinople en 1204. »

R. G.

H. GRÉGOIRE, *Les persécutions dans l'empire romain*. (Avec la collab. de P. ORGELS, J. MOREAU et A. MARICQ.) Bruxelles, Palais des Acad., 1951, pp. 175. Acad. Royale de Belgique, Mém. 46, 1. — Compte-rendu: H. v. CAMPENHAUSEN, *Gnomon* 25 (1953) 464—467.

G. H.

R. GUILLAND, *Les appels de Constantin XI Paléologue à Rome et à Venise pour sauver Constantinople (1452—1453)*. Byzantinoslavica XIV (1953) 226—244.

A. D.

M. GYÓNI, *La première mention historique des Vlaques des monts Balkans*. Acta Antiqua Acad. Scient. Hung. 1 (1951—52) 495—515 (avec un résumé russe). — Partie finale de l'étude *Les Vlaques dans l'Alexiade d'Anne Comnène*, dont les deux premières parties ont paru dans *Egyptometria Philologica* Kőzlöny — Archivum Philologicum 71 (1948) 22—30 et Byz. Zeitschr. 44 (1951) 241—252. Dans cette étude, l'auteur cherche à établir la date d'une des campagnes d'Alexis Comnène contre les Comans (cf. *Alexiade*, livre X, chap. 2—3). Il la fixe à l'automne de 1094 et, utilisant les sources byzantines et surtout les conclusions de quelques savants bulgares (V. N. Zlatarski, A. Ignatiev, I. Dujčev), il jette un jour nouveau sur certains détails géographiques du théâtre de cette campagne. Le col Σιδηρά des monts Balkans est identifié avec le col de Čalykavak (de Dobrol) d'aujourd'hui. L'entrée méridionale de ce col était défendue par le fort Goloe (situé dans le voisinage de la commune Komarevo). Les pâturages et les établissements d'été des Vlaques qui sont mentionnés au cours de cette campagne, devaient se trouver dans les montagnes situées à l'est du défilé de Chipka, probablement sur la Prjeslavska-, Karnobadska- ou Kotlenska-planina.

M. Gy.

J. HENSE, *Griechisch-römische Altertumskunde*, 7. Neubearb. Aufl. Hrsg. v. FR. LEONHARD, Münster, Aschendorff, 1949, pp. XII, 518. — Dargestellt wird die klassische Welt der Griechen und Römer mit gelegentlichen Ausblicken auf die anschließende Zeitperiode, so z. B. in der Rechtswissenschaft auf Justinian.

Piekn.

H. P. J. HERZ, *Das byzantinische Reich und seine Bedeutung für die Menschheitsentwicklung*. Wissenschaftl. Zeitschr. d. Univ. Rostock 2 (1952/53) 189—194. Reihe Gesellschafts- u. Sprachwissenschaften, Heft 4). — Der nicht selten etwas flach wirkende Aufsatz bringt für den Byzantinisten keine neuen Gesichtspunkte. Auch in: Heute und Morgen. Literarische Monatsschr., 1953, 743—750.

G. H.

J. IRMSCHER, *Zeitgenössische deutsche Stimmen zum Fall von Byzanz*. Byzantinoslavica XIV (1953) 109—122.

A. D.

E. v. IVANKA, *Berghirten und Staatenbildung im antiken und mittelalterlichen Balkan*. Saeculum 1 (1950) 349—361. — Die alte Frage nach der Herkunft der Makedonen, die von der Sprachwissenschaft allein sicher nicht zu lösen ist, beleuchtet E. v. I. in ganz neuartiger Weise. Danach waren die Makedonen, wie sich das auch in ihrer Stammesgeschichte (bei Herodot VIII 137) und in später Überlieferung widerspiegelt, ursprünglich "Wlachen" der die Täler bewohnenden Illyrier. Es würde sich also wie

bei den mittelalterlichen — allerdings größtenteils romanischen — Wanderhirten um ein mehr dem Beruf und der Lebensweise als dem Volkstum nach einheitliches Bevölkerungselement handeln. G. H.

H. EVERT-KAPPESOWA, *La tiare ou le turban*. Byzantinoslavica XIV (1953) 245—257. A. D.

А. П. КАЖДАН, *Рабы и мистии в Византии IX—XI веков*. Ученые Записки Тульского Государст. Педаг. Института, 2 (Тула) 1951, 63—84. — *Compte-rendu*: М. Я. СЮЗЮМОВ, Виз. Врем. VI (1953) 281—284. Fl.

П. О. КАРЫШКОВСКИЙ, *Балканские войны Святослава в византийской исторической литературе*. Виз. Врем. VI (1953) 36—71. — Подробный анализ византийских источников по истории походов Святослава на Дунай. На основании тщательного изучения текстов хроники Льва Диакона и Скилицы автор устанавливает, что они оба независимо пользовались несохранившимся до нашего времени историческим трудом, написанным скорее всего перед 989 годом, причем автор этого сочинения мог быть участником и очевидцем войны Иоанна Цимисхия со Святославом в 976 г. При этом Скилица является более надежным писателем, чем Лев Диакон. Последний в своей хронике использовал и некоторые документальные данные из числа письменных документов эпохи. Из позднейших византийских хроник автор выделяет еще хронику Зонары, как содержащую некоторые дополнительные сведения о русско-византийских отношениях. Сравнительный анализ указанных авторов дополняется общей характеристикой их исторического, социального и политического мировоззрения. Fl.

H. J. KISSLING, *Das Menäqybname Scheich Bedr ed-Dins, des Sohnes des Richters von Samāwā*. Zeitschr. d. Dt. Morgenländischen Gesellsch. 100, N. F., 25 (1950) 112—176. — Unter Zugrundelegung des Menäqybname versucht der Verfasser eine Auswertung desselben für die Geschichte seines Verfassers Ḥalil b. Isma'il b. Šejḥ Bedr ed-Din und besonders des Scheichs selbst. Er bemüht sich so, Licht in die Rolle dieser altosmanischen Sekte zu bringen, obwohl das Menäqybname zu den entscheidendsten Punkten (Christenfreundlichkeit, Gütergemeinschaft, politische Bedeutung) größtenteils schweigt. (Mit genauer Inhaltswiedergabe und einer Tabelle der Lebensdaten des Scheichs und seiner Nachkommen.) Kl. J.

М. В. ЛЕВЧЕНКО, *Русско-византийские договоры 907 и 911 гг.* Виз. Врем. V (1952) 105—126. — Пересмотр научных мнений о договорах и исторической обстановки развития русско-византийских отношений в X веке приводит автора к признанию достоверности сообщения о походе Олега в 907 г. против Византии. Автор считает, что в 907 г. между князем Олегом и Византией было заключено устное соглашение главным образом по вопросам торговых отношений, в 911 же году был формально подписан договор по ряду дополнительных правовых вопросов. Автор решительно отрицательно оценивает попытки использовать тексты этих договоров в подтверждение тезисов норманизма и подчеркивает чисто славянский характер этих памятников, известный ныне текст которых считает современным их составлению русским переводом преческих оригиналов. Fl.

М. В. ЛЕВЧЕНКО, *Значение работы И. В. Сталина «Экономические проблемы социализма в СССР» для советского византиноведения*. Виз. Врем. VI (1953) 3—10. — Отметив главные тезисы последней книги Сталина, автор подчеркивает необходимость для советских византинистов обратить особое внимание в своих работах на мало до сих пор изученные проблемы экономики Византии, а именно — развития феодальных отношений в Византии, истории византийского города, развития производственных сил и отношений, о византийской технике, ремесле и сельском хозяйстве, об орудиях труда, роли торгового капитала в Византии, где торговля господствовала над промышленностью, и т. д. Fl.

B. LEIB, *La Παδεία Βασιλική de Théophylacte, archevêque de Bulgarie, et sa contribution à l'histoire de la fin du XI^e siècle*. Rev. Etudes Byz. XI (1953) 197—207.

Mélanges Martin Jugie. — Le jeune pupille auquel d'adresse Th. est Constantin Doukas porphyrogénète, alors co-empereur d'Alexis I Comnène. Th. parle surtout de la mère du jeune prince, Marie d'Alanie. La deuxième partie donne des conseils utiles au jeune pupile, ayant trait soit à sa vie privée, soit à sa vie officielle. Le traité est écrit avant le départ de Th. en Bulgarie; il a donc été rédigé en 1088—1089; le jeune Constantin mourut en 1090. Le traité n'est pas original, mais il donne d'intéressants renseignements sur la famille de Constantin Doukas, sur l'éducation des jeunes princes et sur la vie des Byzantins au XI^e siècle. R. G.

E. Э. ЛИПШИЦ, К вопросу о городе в Византии в VIII—IX вв. Виз. Врем. VI (1953) 113—131. — Свод сведений о городах Византии на основании письменных (ср. «Морской закон», сложившийся в VII—IX вв.) и археологических и нумизматических материалов с обращением внимания на роль городов (особенно Константинополя) в развитии торговли Византии и роли ремесла в жизни городов. Fl.

H. LOWMIANSKI, *Podstawy gospodarcze formowania się państw słowiańskich*. Varsovie, Państwowe Wydaw. Naukowe, 1953, pp. 399. — C'est une étude qui a pour but de démontrer comment se sont formés les états slaves. L'auteur considère que l'évolution économique fut l'élément décisif. Il examine diverses sources — ethnographiques, linguistiques, archéologiques — pour conclure que, depuis l'antiquité, les peuples slaves s'adonnaient à l'agriculture. Il analyse divers aspects de la culture des champs chez les Slaves et les étapes de son développement, pour passer ensuite au rôle des villes et du commerce. La formation d'un état est strictement liée au progrès de l'agriculture. Le commerce et les villes ne se développent que dans un état déjà existant. L'auteur a examiné l'histoire respective de tous les peuples slaves en consacrant beaucoup d'attention aux influences des états voisins, et surtout à l'influence byzantine. Kap.

C. A. MACARTNEY, *The medieval Hungarian historians. A critical and analytical guide*. Cambridge Univ. Press, 1953, pp. XVI, 190. — Compte-rendu: W HOLTZ-MANN, Hist. Zeitschr. 176 (1953) 620. G. H.

И. МАЦУПЕК, Турецкая опасность и средняя Европа накануне и во время падения Константинополя. Byzantinoslavica XIV (1953) 130—157. A. D.

J. MATL, *Okzidentale oder eurasische Auffassung der slawischen Geschichte?* Saeculum 4 (1953) 288—312. — In der Beantwortung dieser Frage gibt es drei Möglichkeiten: 1. die *europäische These* einer einheitlichen Entwicklung, 2. die *Dualismus These* von zwei wesentlich und historisch verschiedenen Kulturwelten, 3. die *eurasische These*, die Osteuropa in die asiatische Entwicklung einbezieht. „Sowohl das Abendland als auch der Orient haben ... auf die Entwicklung der slawischen Völker eingewirkt, der Westen vor allem gestaltend auf die Bildung der slawischen Hochkulturen, in staatlichem Recht, Literatur, Kunst, Wissenschaft, der Orient in der Entwicklung der slawischen Volkskulturen.“ G. H.

E. MOLNAR, *Die Gründung des ungarischen Staates*. (Schluß). Wissenschaftl. Zeitschr. d. Humboldt-Univ. zu Berlin 2 (1952/53), Gesellschafts- und sprachwiss. Reihe 3, pp. 37—52. — Behandelt die Entwicklung der Klassengesellschaft und des Feudalismus in Ungarn. G. H.

E. MOÖR, *Studien zur Früh- und Urgeschichte des ungarischen Volkes. I: Das Ungartum der Landnahmezeit. II: Die Wohngebiete des Ungartums in Osteuropa*. Acta Ethnogr. Acad. Scient. Hung. 2 (1951) 25—142 + 1 carte (avec résumé russe). — S'opposant, en matière de préhistoire hongroise, à la théorie Marquart-Németh (d'après laquelle les Hongrois de l'époque de la conquête arpadienne auraient été un conglomérat de tribus turques assimilées par des Ougriens), l'auteur essaie d'ébaucher une nouvelle théorie concernant la protohistoire et la préhistoire des Hongrois. Pour ce faire, il se sert des données de l'histoire et de l'archéologie, ainsi que des conclusions qui se dégagent de la phonétique historique de la langue hongroise. Toutes ces données sont mises au service de certaines méthodes nouvelles qu'on peut rapprocher à juste titre des recherches ethnologiques soviétiques. Quant aux sources byzantines, ce sont surtout

les données de Constantin Porphyrogénète qui sont interprétées selon la nouvelle théorie. Quatre noms de tribu signalés par Constantin sont expliqués à l'aide du hongrois et des langues finno-ougriennes; en outre, l'auteur révoque en doute l'origine turque des autres noms de tribu. Le territoire de l'Ἀτελχοῦζον constantinien est identifié avec le bassin du Donetz et la Λεβεδία avec la zone de forêts et de steppes qui s'étend du cours moyen du Don jusqu'à Pensa et où les Hongrois, à l'avis de l'auteur, seraient venus aux environs de 600 de leur patrie la plus ancienne, située dans la région de la Kama. M. Gy.

M. PAULOVÁ, *L'Empire byzantin et les Tchèques avant la chute de Constantinople*. Byzantinoslavica XIV (1953) 158—225. A. D.

J. V. POLIŠENSKÝ, *Bohemia, the Turk and the Christian Commonwealth* (1462—1620). Byzantinoslavica XIV (1953) 82—108. A. D.

H. R. ROEMER, *Die Safawiden*. Saeculum 4 (1953) 27—44. — Erwähnt sei, daß der Begründer dieses ersten persischen Nationalstaates in islamischer Zeit (1501 bis 1722). Isma'īl I., durch seine Mutter ein Urenkel des letzten Kaisers von Trapezunt war. G. H.

E. SCHWARZ, *Die Krimgoten*. Saeculum 4 (1953) 156—164. — Ein interessanter Überblick über die Geschichte der Krimgoten von ihrer Einwanderung bis zur türkischen Eroberung (1475) und über ihre Sprachreste. G. H.

E. SCHWARZ, *Die Urheimat der Goten und ihre Wanderungen ins Weichsellaand und nach Südrußland*. Saeculum 4 (1953) 13—26. — Zu Art und Zeit der ersten gotischen Wanderungen und über den ostgotischen Herrschaftsbereich in Südrußland. G. H.

B. SINOGOWITZ, *Die Begriffe Reich, Macht und Herrschaft im byzantinischen Kulturbereich*. Saeculum 4 (1953) 450—455. — Bemerkungen zum byzantinischen Reichsgedanken und zur Kaiser- und Beamtentitulatur. G. H.

Сборник документов по социально-экономической истории Византии. (V. Byzantinoslavica, XIII, 183). — Compte-rendu: Н. П. СОКОЛОВ, Виз. Врем. VI (1953) 269—272. Fl.

Н. П. СОКОЛОВ, *Венецианская доля в византийской «наследстве»*. Виз. Врем. VI (1953) 156—185. — Автор исследует данные о том, как по соглашению участников четвертого крестового похода и после взятия Константинополя в 1204 г. был решен вопрос о территориальном разделе византийских земель между участниками этого военного предприятия. После критического обзора научной литературы и основных источников по этому вопросу (четыре соглашения) автор устанавливает состав признанного за Венецией «наследства» и фактически а занятых Венецией и венецианцами областей Византии. Выводы иллюстрируются двумя картами, изображающими, как предполагалось предварительно удовлетворить запросам Венеции за счет земель Византии и что фактически находилось под властью Венеции к 1216 году. Fl.

G. STADTMÜLLER, *Weltgeschichte Europas?* Saeculum 1 (1950) 469—476. — Gedanken zu dem Buch von H. FREYER, *Weltgeschichte Europas*, 2 Bde., Wiesbaden, 1948; hier zitiert wegen der Kritik an dem fast gänzlichen Außernachtlassen von Byzanz und Osteuropa (S. 474). G. H.

E. STEIN, *Histoire du Bas-Empire*... (V. Byzantinoslavica XIII, 178.) — Compte-rendu: Б. Т. ГОРЯНОВ, Виз. Врем. VI (1953) 295—306. — После приведения ряда конкретных и общеметодических замечаний автор рецензии дает заключение в том смысле, что книга Штейна является свидетельством вырождения буржуазного византиноведения на европейском западе. Fl.

K. F. STROHEKER, *Um die Grenze zwischen Antike und abendländischem Mittelalter*. Saeculum 1 (1950) 433—465. — S. referiert über die verschiedenen Grenzsetzungen zwischen Antike und Mittelalter seit den Tagen der Humanisten und setzt sich be-

sonders mit den neueren Untersuchungen zu diesem Problem auseinander. Für den Osten nimmt er eine Fortdauer spätantiker Elemente bis zur Mitte des 7. Jahrhunderts an, im Westen dagegen eine „sehr breite Übergangszone“; so rechnet er noch die ost-germanischen Reichsgründungen und selbst das Merowingerreich zur „Spätantike im weiteren Sinne“. Wenn also auch das Schwergewicht des auch für die Geschichte der Forschung sehr interessanten Berichtes auf der abendländischen Entwicklung liegt, so fällt doch auf die Periodisierung der byzantinischen Geschichte manches Licht; die Regierung des Herakleios z. B. möchte S. wie Enßlin noch zur frühbyzantinischen Periode rechnen.

G. H.

Studies in Roman economic and social history in honor of Allan Chester Johnson. Ed. by P. R. COLEMAN-NORTON with the assistance of F. C. BOURNE and J. V. A. FINE. Princeton Univ. Press, 1951, pp. 373 + 8 tab. — *Compte-rendu*: H. VOLKMANN, *Hist. Zeitschr.* 176 (1953) 107—108.

G. H.

GY. SZÉKELY, *A török hódítók elleni védelem ügye a Dózsa-paraszt-háborútól Mohácsig* (Дело обороны против турецких завоевателей от крестьянской войны под руководством Дожи до битвы под Мохачом.) *Századok* 86 (1952) 118—148, 287—288. — Au cours de cette étude approfondie du sujet, l'auteur a mis à contribution même les matériaux des petites chroniques vulgaires (*Chronica minora*, cf. GY. MORAVCSIK, *Byzantinoturcica* I, 118—119).

M. Gy.

H. TURKOVA, *Le siège de Constantinople d'après le Seyāhatnāme d'Evliyā Çelebi*. *Byzantinoslavica* XIV (1953) 1—13.

A. D.

З. В. УДАЛЬЦОВА, *Политика византийского правительства в северной Африке при Юстиниане*. *Виз. Врем.* VI (1953) 88—112. — Наблюдения автора сводятся к утверждению, что целью политики Византии в северной Африке в VI веке была консолидация сил господствующих классов — рабовладельцев перед угрозой народных восстаний и вторжений извне — путем как прямого насилия, так и демагогическими тактическими уступками народным массам. Этот тезис раскрывается на фоне анализа общих социально-экономических и политических отношений в северной Африке во время господства вандалов (от середины V в.) и в последующие века по обратному завоеванию страны Византией и ее стараний реставрировать разрушенное вандалами, крупное землевладение на началах рабского земледелия и т. д.

Fl.

M. UHLIRZ, *Forschungen und Vorarbeiten zu den Jahrbüchern und Regesten Kaiser Ottos III. I: Die Krone des heiligen Stephan, des ersten Königs von Ungarn*. Graz-Wien-München, Verl. Stiasny, 1951, pp. 47 + 18 tab. Veröffentlichungen des Instituts für Österr. Geschichtsforschung, XIV. — *Compte-rendu*: J. DEER, *Hist. Zeitschr.* 176 (1953) 567—572.

G. H.

R. L. WOLFF, *Mortgage and redemption of an emperor's son: Castile and the Latin empire of Constantinople*. *Speculum* 29 (1954) 45—84. — After a very careful examination of the sources both direct and indirect the author comes to the following conclusions: "...at some time well before 1258, perhaps as early as 1248, Philip de Courtenay, heir to the Latin Empire, was mortgaged to the Ferro brothers, Venetian merchants of Constantinople. On 8 January 1258 St. Louis sent Philip a gift of 1,000 livres tournois for his expenses, which was not intended as a payment of his father's debt, and which did not reach him until June 1259. Between June 1258 and 1 May 1261 his mother, the Empress Marie de Brienne, visited Castile, and received from her cousin Alfonso X the money she needed to redeem her son." The author analyzes also the complicated diplomacy involving Baldwin II, the papacy, Charles of Anjou, Alfonso X of Castile and suggests that Alfonso envisioned an alliance with the Latin emperor of Constantinople in the hope that such an alliance would increase the international prestige of Castile and so help him realize his own imperial schemes.

P. Ch.

М. А. ЗАБОРОВ, *К вопросу о предистории четвертого крестового похода*. Виз. Врем. VI (1953) 223—235. — Автор исследует обстоятельства избрания на пост вождя IV-го крестового похода герцога Бонифация Монферратского. По выводам автора эта кандидатура была принята под влиянием французского короля Филиппа II Августа, который имел при этом целью поддержать политические планы германского императора Филиппа Швабского. Направление похода на Византию заранее было намечено этими главными участниками международной политики тогдашней Европы, а не было делом случайным.

D. A. ZAKYTHINOS, *Le despotat grec de Morée. II: Vie et Institutions*. Athènes, 1953, pp. VIII, 408. — Voici réunis, pour la plus grande commodité du lecteur, les chapitres publiés séparément, et signalés ici au moment de leur publication, dans l'excellente revue d'Athènes, *L'Hellénisme Contemporain*, de janvier 1949 à décembre 1952. Le savant professeur de l'Université d'Athènes explique dans une courte Préface, le mode de présentation de l'ouvrage et l'absence d'Addenda et de Corrigena. Deux Index, un Index rerum et un Index nominum facilitent la consultation de cet ouvrage d'une richesse insoupçonnée et d'une solidité exemplaire, auxquelles l'auteur a habitude son lecteur depuis longtemps.

R. G.

B. Histoire de la culture matérielle

(archéologie, technique, etc.)

K. ANDREWS, *Castles of the Morea*. Princeton, New Jersey, The American School of Classical Studies at Athens, 1953, pp. XVII, 274 + frontispiece, 40 plates + 231 illustrations in the text. — A historical and architectural account of sixteen castles of the Peloponnesos, Chalkis and Canea.

P. Ch.

F. CABROL—H. LECLERQ—H. MARROU, *Dictionnaire d'Archéologie Chrétienne et de Liturgie*. Fasc. CLXXVI, *Vienne en Dauphiné — Zraia* (avec un supplément sur les *Fouilles du Vatican*). Paris, 1953. — Cete livraison est la dernière du Dictionnaire à proprement parler. Il est souhaitable que les éditeurs — ou plutôt le dernier éditeur — la fassent suivre d'un volume comprenant des index, en particulier, d'un index des illustrations.

A. F.

Forschungen in Ephesus, veröffentl. v. Österreichischen Archäol. Institut. IV, 3: *Die Johanneskirche*. Wien, Verl. d. Österr. Archäol. Inst., 1951, pp. 308 + 79 tab. — Compte-rendu: O. v. SIMSON, *Gnomon* 25 (1953) 541—544.

G. H.

R. GHIRSHMAN, *Französische archäologische Forschungen in Iran und Afghanistan (1940—1951)*. Saeculum 4 (1953) 115—123. — In unser Gebiet fällt der Bericht über die Ausgrabungen sasanidischer Bauten in Bischapur und Susa (dies, nach G., von Schapur II. als Zufluchtsort der Christen zerstört).

G. H.

А. Л. ЯКОБСОН, *Средневековый Херсонес (XII—XIV вв.)*. Материалы и Исследования по Археологии СССР, 17. М.-Л., Акад. Наук СССР, 1950, стр. 256. — Рецензия Е. Ч. СКРЖИНСКОЙ, Виз. Врем. VI (1953) 252—269. — Рецензент отмечает основательность и ценность наблюдений автора-археолога над развитием ремесла в Херсонесе, особенно керамического производства и развития формы жилища, но низко оценивает общеисторическую часть работы Якобсона. В частности рецензент ставит автору в упрек отсутствие в работе данных о культурных и экономических связях Херсонеса в средние века с Поднепровьем, в особенности с древней Русью.

Fl.

PH. KOUKOULES, *Βυζαντινῶν Βίος καὶ Πολιτισμός, V. (V. Byzantinoslavica XII, 315.)* Collection de l'Institut Français d'Athènes, 76. Athens, 1952, pp. 467 + 12 plates. — Rev. by P. CHARANIS, *Speculum* 28 (1953) 901—903.

P. Ch.

C. Histoire de la civilisation, de l'administration et du droit,
histoire militaire

A. DAIN, *Eustathe Romain. « De hypobolo »*. Rev. Etudes Byz. XI (1953) 47—49. Mélanges Martin Jugie. — *L'hypobolos* est le supplément de dot consenti à l'épouse, survivant à son mari. Note, qui doit remonter à l'enseignement d'Eustathe Romain, professeur de Droit au début du XI^e s. Texte, sans traduction. R. G.

D. J. GEANAKOPOLOS, *Greco-Latin relations on the eve of the Byzantine restoration: the battle of Pelagonia — 1259*. Dumbarton Oaks Papers, 7. Cambridge, Mass. (1953) 99—141. — In this work the author, a young scholar who, judging from this study and another which he published in the Harvard Theol. Rev. XLVI, should make other important contributions to the elucidation of phases of Byzantine history, especially aspects of it relating to the relations between Byzantium and the West, does two things: (1) examines carefully and on the basis of all available sources the motives which may have played a role in the formation of the coalition against the empire of Nicaea by Michael II, Despot of Epirus, Manfred of Sicily and William of Achaia; and (2) analyzes the sources relating to the battle of Pelagonia in order to determine the factors which led to the defeat of the forces of the coalition. This examination leads him to emphasize the view that the ambitions of the three members of the anti Nicene coalition "were from the very outset sharply conflicting, indeed irreconcilable," and to observe that the "immediate cause of the allied debacle at Pelagonia was the defection of Michael II" and his son, the underlying cause of which defection "was the profound enmity and suspicion existing between Greeks and Latins." P. Ch.

A. П. КАЖДАН, *Цехи и государственные мастерские в Константинополе в IV—X вв.* Виз. Врем. VI (1953) 132—155. — Пересмотр вопроса об организации ремесленного труда в Византии, прежде всего в Константинополе — на основании правовых и бытовых источников, прежде всего — «Книги Эпархов». Вывод автора сводится к признанию существования в Византии внешне близких к западноевропейским цеховым объединениям со сравнительно малым участием рабского труда, причем цеховые организации в большей части подчинены регламентации в своей деятельности в связи с тем, что ремесло и торговля находились и в правовом и в экономическом отношениях в прямой зависимости от государственного аппарата. Особо характерную черту византийского ремесла автор усматривает в факте широкого развития государственных ремесленных мастерских, обслуживавших прежде всего интересы императорского двора. Работа вносит ряд поправок к аналогичному исследованию о византийских цехах М. Я. Сюзюмова. Fl.

E. KORNEMANN, *Postwesen*. Art. in Pauly-Wiss.-Krolls Real-Encyclopädie 22, 1 (1953) 988—1014. — Ergänzungen und Berichtigungen zu Seecks Artikeln (bes. Cursus publicus, RE IV 1846 ff.), für die byzantinische Zeit vgl. Sp. 999—1002; über Einzelheiten der Organisation Sp. 1002 ff. G. H.

PH. KOUKOULES, *Εἰς τὴν αἰθούσαν ἐνὸς ἑξῶθεν Δικαστηρίου*. Publications of l'Institut d'Etudes Orient. de la Bibliothèque Patriarcale d'Alexandrie, 2. Alexandrie, 1953, pp. 16. — Renseignements précieux sur la vie d'un tribunal: le personnel, les plaignants, la procédure, les vacations, les termes et expressions en grec byzantin et en grec moderne empruntés à la langue juridique. R. G.

PH. KOUKOULES, *Βυζαντινά τινα παρωνύμια. Ἑλισθημονική Ἑπετηρίς τῆς φιλοσοφικῆς Σχολῆς τοῦ Πανεπιστημίου Ἀθηνῶν τοῦ ἔτους*. Athènes, 1953—1954, 60—98. — Importante contribution à l'étude des surnoms, devenus souvent des noms, portés par les Byzantins. Surnoms tirés d'une particularité du visage, de la couleur des cheveux des membres, de qualités physiques, d'imperfections physiques, de faiblesse d'esprit, du caractère, de la comparaison avec certaines qualités des bêtes ou des reptiles, des oiseaux ou des insectes, avec certains aliments et certaines boissons, surnoms tirés de mots ou

d'expressions modifiés, de qualités ou de défauts, surnoms enfin ayant trait au soin ou à la négligence apportés à sa propre personne. Un Index des surnoms facilite l'usage de cet intéressant et riche répertoire. R. G.

PH. KOUKOULES, *Μία τὼν παρὰ Βυζαντινοῖς ποινῶν, ὁ μεταλλισμός. Ἑλληνικά*, Mélanges St. P. Kyriakidis, 1953, 375—382. — La condamnation au travail des mines était l'une des condamnations les plus lourdes à Byzance. Catégories de délinquants condamnés aux mines; condamnation à vie; dureté du régime auquel les condamnés étaient soumis; effets de la philanthropie pour adoucir leur sort. R. G.

J. LINDSAY, *Byzantium into Europe. The Study of Byzantium as The First Europe (326—1204 A. D.) and its Further Contribution till 1453 A. D.* London, The Bodley Head, 1952, pp. 485. — Rev. by G. DOWNEY, *Speculum* XXVIII (1953) 402—403. P. Ch.

W. NESTLE, *Griechische Weltanschauung...* (V. Byzantinoslavica XI, 306.) — *Compte-rendu*: V. NIEBERGALL, *Philosoph. Literatur-anzeiger* 3 (1951) 86—92. G. H.

R. PARET, *Der Islam und das griechische Bildungsgut...* (V. Byzantinoslavica XIII, 187.) — *Compte-rendu*: H.-G. BECK, *Hist. Zeitschr.* 175 (1953) 153—154. G. H.

E. SACHERS, *Postumus (als juristischer Begriff)*. Art. in Pauly-Wiss.-Kroll's Real-Encyclopädie 22, 1 (1953) 956—985. — Über den *postumus* im justinianischen Recht Sp. 970 f. G. H.

P. E. SCHRAMM, *Wie sahen die mittelalterlichen Herrschaftszeichen aus?* Archiv f. Kulturgeschichte 35 (1953) 7—28. — Trotz der gründlichen Untersuchungen zum spätantiken Kaiserzeremoniell und seinen Nachwirkungen (Alföldi, Delbrueck, Deér, Grabar, Treitinger) fehlen Monographien und eine umfassende Geschichte der mittelalterlichen Herrschaftszeichen, ein Corpus regalitatis medii aevi; der vorliegende Aufsatz ist eine methodische Vorarbeit dazu. G. H.

G. SCHREIBER, *Gemeinschaften des Mittelalters...* (V. Byzantinoslavica XIII, 187.) — *Comptes-rendus*: F. DIRIMEIER, *Welt u. Wort* 4 (1949) 482; J. HOFMEISTER, *Hist. Jhb.* 62—69 (1949) 770—774; J. OSWALD, *Theol. Rev.* 45 (1949) 93—96; H. U., *Neues Abendland* 5 (1950) 79; N. HILLING, *Archiv f. kathol. Kirchenrecht* 124 (1950) 278—282; O. LERCHE, *Theol. Lit.-Ztg.* 75 (1950) 35—36; H. LIERMANN, *Hist. Zeitschr.* 171 (1951) 118—120. G. H.

H. SIBER, *Römisches Verfassungsrecht in geschichtlicher Entwicklung*. Lehr, Schauenburg, 1952, pp. VIII, 434. — Behandelt das Recht der Verfassung des Römischen Imperiums von der Königszeit bis zum Ende des Prinzipats. Der letzte Abschnitt leitet unter Berücksichtigung der Gesetzgebung Theodosios' II. und Justinians zum byzantinischen Verfassungsrecht über. S. sieht in der Verfassung des byzantinischen Kaisertums keinen Abschluß des Prinzipats, „sondern Gegenstand einer neuen Entwicklung, die mit Diokletian begann und erst mit dem Untergang des byzantinischen Reiches ihr Ende fand“. Piekn.

B. SINOGOWITZ, *Die byzantinische Rechtsgeschichte im Spiegel der Neuerscheinungen 1940—1952*. *Saeculum* 4 (1953) 313—333. — Einführung in die Probleme sowie historische und systematische Übersicht zu den einzelnen Perioden und Themenkreisen. G. H.

М. Я. СЮЗЮМОВ, *О социальной сущности законодательства «Василик»*. Виз. Врем. VI (1953) 72—87. — Предварительный разбор предписаний «Василик» о сделках и соглашениях, заключенных под давлением и угрозой или даже применением насилия (X, 2, <, 3, < VIII, 17, < X и др.) дает автору основание утверждать, что эти нормы старого права могут быть использованы и для характеристики условий жизни большого византийского города в X—XI вв., где шло накопление (путем насилия) богатств в руках немногих охраняемых законом богачей, в деревне же шло наступление на мелких земельных собственников. Гл.

L. STAN, *Despre apocrisiari sau soli bisericești*. Ortodoxia 1 (București, 1954) 81—113. — L'étude présente l'aspect de l'institution des apocrisiaires latins et grecs, de leur mission dans l'histoire et de leur rôle pour en maintenir l'unité de l'Eglise. L'auteur expose leur activité d'abord jusqu'au VII^e siècle, puis jusqu'à nos jours, avant et après la chute de Constantinople. M. S.

K. D. TRIANTAPHYLLOPOULOS, Ἑλληνικαὶ νομικαὶ ἰδέαι ἐν τῷ Βυζαντινῷ δικαίῳ. Ἀρχαῖον Ἰστωρικὸν Διαικὸν XVI (1953) 151—188. — Étude sur les survivances des idées de la Grèce antique dans le droit criminel byzantin. L'auteur prend comme exemple le 8^e canon de st. Basile sur le meurtre. L'auteur étudie les sources possibles de st. Basile, les Saintes Ecritures, le droit romain et le droit oriental grec. Il montre là encore l'influence de Platon, à laquelle st. Basile fut si sensible. L'auteur publie une lettre inédite de st. Basile à Cosmas magistros, qui compète la pensée de st. Basile et par suite la législation sur le meurtre. Il ressort de cette savante étude qui si l'Eglise orientale s'inspire du droit canonique romain dans certaines circonstances, elle dépend surtout de l'ancien droit grec; st. Basile et plus tard Aréthas de Césarée montrent que le droit romain a sur bien des points été vu à travers des modèles grecs (Platon et Aristote, entre autres), dont les juristes romains n'avaient pas soupçonné la valeur. R. G.

J. VERPEAUX, *Byzance et l'humanisme. (Position du problème)*. Bull. de l'Association G. Budé, Troisième série, N° 3 (Octobre, 1952) 25—38. R. G.

D. Histoire de l'Eglise

A. M. AMMANN, *Abriß der ostslawischen Kirchengeschichte* ... (V. Byzantinoslavica XIII, 354.) — Compte-rendu: G. STADTMÜLLER, Deutsches Archiv f. Erforschung d. Mittelalters 9 (1952) 246—248; H. M. BIEDERMANN, Ostkirchliche Studien 1 (1952) 68—70. G. H.

A. M. AMMANN, *Die Anfänge der Hierarchie im Kiewer Rus-Reich*. Ostkirchliche Studien 2 (1953) 59—64. — Es gibt keine sicheren Nachrichten über eine Hierarchie zur Zeit Wladimirs, insbesondere nicht über die Entscheidung eines Metropoliten. Diese These wird abgelehnt von A. MICHEL in derselben Zeitschr. 2, 102 f. G. H.

E. BENZ, *Kirchengeschichte als Universalgeschichte. Das Lebenswerk von K. S. Latourette*. Saeculum 1 (1950) 487—507. — Einführung in das in Europa noch wenig bekannte siebenbändige (1938—1945 in New York und London erschienene) Standardwerk des amerikanischen Forschers A History of the Expansion of Christianity. G. H.

H. M. BIEDERMANN, *Zur Frage nach der inneren Entwicklung in der Ostkirche*. Ostkirchliche Studien 1 (1952) 107—122. — Interessant ist das von B. angeführte Verdammungsurteil A. v. Harnacks (Lehrbuch der Dogmengesch., 5. Aufl., II 438 f.) über die ostkirchliche Religiosität. Seitdem ist das Verständnis für das Wesen der orthodoxen Kirche und für die Gründe ihrer Sonderentwicklung allgemein gewachsen. Der lesenswerte Aufsatz faßt das Wesentliche (Bindung an den Staat, Wendung nach innen, Fehlen eines wirksamen Prinzips der kirchlichen Einheit, Traditionsgebundenheit) zusammen. G. H.

H. M. BIEDERMANN, *Novizenunterweisung in Byzanz um die Jahrtausendwende*. Ostkirchliche Studien 1 (1952) 16—31. — Die Unterweisung ist enthalten in Symeons des Neuen Theologen or. 25 (lateinisch bei Migne PG, 120, 440—447), die alle Pflichten der Mönche im Ablauf eines Tages eindringlich vor Augen führt. G. H.

E. DALLEGGIO d'ALESSIO, *Les sanctuaires urbains et suburbains de Byzance sous la domination latine (1204—1261)*. Rev. Etudes Byz. XI (1953) 50—61. Mélanges Martin Jugie. — Notices brèves sur les églises, les monastères, les hospices, les métochia. R. G.

J. DAUVILLIER, *Byzantins d'Asie Centrale et d'Extrême-Orient au Moyen-Age*.

Rev. Etudes Byz. XI (1953) 62—87. *Mélanges Martin Jugie*. — L'expansion des Byzantins en Asie Centrale et dans l'Extrême-Orient s'est faite en deux étapes: de la Mésopotamie et de la Perse, les Melkites se sont avancés jusqu'à la mer d'Aral, avec la conquête arabe; au XIII^e siècle, l'invasion mongole a entraîné dans son reflux des Byzantins jusqu'en Mongolie et en Chine. Dès avant le XIII^e siècle, le christianisme de rite byzantin était répandu à travers la Haute Asie et avait atteint la Mongolie et la Chine. Ces régions ont connu quelques clercs, célébrant les offices. Ils n'ont pas connu, toutefois, une organisation régulière comme les Chaldéens ou Nestoriens, qui avaient créé des provinces ecclésiastiques dans toute l'Asie, et qui contrecarrèrent vivement l'activité des Byzantins.

R. G.

R. M. DAWKINS, *Notes on life in the monasteries of Mount Athos*. Harvard Theol. Rev. XLVI (1953) 217—231. — Six supplementary notes to the author's book *The Monk of Athos* elucidating further such subjects as these: the symbolism of the simantron; haircutting as a sign of adoption; the meaning of μετάνοια; the miraculous mist at khilandari; the meaning of εὐλογία; and learning on Mount Athos.

P. Ch.

F. DVORNIK, *The patriarch Photius and iconoclasm*. Dumbarton Oaks Papers 7 (Cambridge, Mass., 1953) 67—98. — Here F. Dvornik seeks to support the view that the restoration of the icons in 843 did not by any means eliminate the danger of an iconoclastic revival; that the sentiment for iconoclasm continued to be considerable; and that much of the credit for its final eradication should go to Photius. He also suggests that the renaissance of Byzantine art in the ninth century owes its origins to Photius.

P. Ch.

F. DVORNIK, *The Photian Schism*... (Cf. Byzantinoslavica XIII, 355). — Compte-rendu: M. M. ФРЕЙДЕНБЕРГ, Виз. Врем. VI (1953) 320—326. — В книге рецензент усматривает определенные политические тенденции и стремление обосновать реакционную идею об исторических корнях единения католицизма и православия.

Fl.

L. FENDT, *Borborianer*. Art. in Reallexikon für Antike und Christentum II. Lfg. 12 (1953) 510—513. — Namen, Herkunft, Kult und religionsgeschichtliche Zusammenhänge der von Epiphanius (haer. 25 und 26 passim) beschriebenen gnostischen Sekte in Ägypten (4./5. Jh.).

G. H.

K. FRIZ, *Die Stimme der Ostkirche*... (V. Byzantinoslavica XIII, 355.) — Compte-rendu: G. STRATENWERTH, Theol. Lit.-Ztg. 76 (1951) 485—486.

G. H.

GY. GYÖRFFY, *A szávaszentdemeteri görög monostor XII. századi birtokösszeírása* (Conscription des domaines du monastère grec de Mitrovica au XII^e siècle). A Magyar Tudományos Akadémia Társadalmi-Történeti Tudományok Osztályának közleményei (Communications de la Section des Sciences Sociales et Historiques de l'Académie Hongroise des Sciences) 2 (1952) 325—362 et 3 (1953) 69—104. — L'auteur, soumettant à une analyse linguistique, historique et géographique un passage de la bulle du 29 janvier 1218 du pape Honoré III, notamment celui qui se réfère aux domaines de Hongrie de la lavra basilienne de Jérusalem, dénommée du cénobiarche Saint Théodose de Laberrie, réussit à prouver que le passage en question n'est rien d'autre que l'extrait latin d'une charte grecque disparue qui avait été délivrée entre 1193—1196 par Béla III, roi de Hongrie. Dans cette charte, le roi énuméra les domaines du monastère basilien de Szávaszentdemeter (aujourd'hui Mitrovic) qui furent offerts à la lavra de Jérusalem. Certains indices linguistiques, de même que des arguments historiques, semblent autoriser l'auteur à conclure que la charte grecque en question avait été rédigée d'après une autre conscription — écrite également en langue grecque — qui datait du début du XII^e siècle.

M. Gy.

G. HOFMANN, *Der Metropolit von Chios, Parthenios, (später Patriarch von Konstantinopel) an Papst Urban VIII*. Ostkirchliche Studien 1 (1952) 297—300. — Ein

Brief vom 23. Juni 1640, kennzeichnend für die Hinneigung seines Absenders zur katholischen Kirche. G. H.

PH. HOFMEISTER, *Die Brevierverpflchtung der orientalischen Geistlichen*. Ostkirchliche Studien 1 (1952) 249—263. — Behandelt wird die Frage, ob die orientalischen Geistlichen nach ihrem Kirchenrecht zum täglichen Brevierlesen verpflichtet sind. Berücksichtigung finden auch die nicht unierten Kirchen. H. geht von den kirchenrechtlichen Normen der *Ecclesia Catholica Romana* aus und hält gelegentlich auch Rückschau auf die Mönchsgeschichte des Orients. Piekn.

W. HÖRMANN, *Zur Hellenisierung des Christentums*. Saeculum 4 (1953) 274—287. — Die Auseinandersetzung zwischen der griechischen Philosophie und dem Christentum sollte mehr als bisher das Bild der alten Kirchengeschichte bestimmen. Dies beleuchtet der Verf. an den Ergebnissen von H. Rahner, *Griechische Mythen in christlicher Deutung* (Zürich 1945) und von E. v. IVANKA, *Hellenisches und Christliches*... (Wien 1948). G. H.

Kirche und Kosmos... (V. Byzantinoslavica XIII, 358.) — *Compte-rendu*: K. ONASCH, *Theol. Lit.-Ztg.* 77 (1952) 175—176. G. H.

Die orthodoxe Kirche in Bulgarien. Herder-Korresp. 7 (1952/53) 426—430. — Geschichtlicher Überblick. G. H.

P. KRÜGER, *Zur Diskussion über Kirche und Staat im östlichen Christentum*. Ostkirchliche Studien 2 (1953) 64—65. — K. möchte die Frage auf die kleineren orientalischen Nationalkirchen erweitert sehen. G. H.

V. LAURENT, *Un théologien unioniste de la fin du XIII^e siècle: le métropolitain d'Andrinople, Théoctiste*. *Rev. Etudes Byz.* XI (1953) 187—196. *Mélanges Martin Jugie*. — I. Le prélat. En relations étroites avec Maxime Planude, Théoctiste fut relevé de son siège par Andronic II, en 1283. Il passa en Occident, à l'avènement du patriarche Athanase I, en 1289. Théoctiste était à Paris, en 1309—1310; il entre en relations avec Charles de Valois au sujet d'une reconquête de Constantinople. II. La deuxième partie de l'étude donne des renseignements sur l'Apologie de st. Jean Damascène par Théoctiste; elle est antérieure à sa déposition (1283). R. G.

P. MEINHOLD, *Potamiaina*. Art. in Pauly-Wiss.-Krolls Real-Encyclopädie 22, 1 (1953) 1020—1022. — Ägyptische Märtyrerin im Jahre 202/3, bei Euseb h. e. VI 5, 1—7 und Palladios hist. Laus. 3. G. H.

J. MEYENDORFF, *Une lettre inédite de Grégoire Palamas à Akindynos*. *Ὁρθόδοξια* 24 (1953) 28. — Cette lettre confirme certaines idées classiques de la théologie palamite, mais elle contient aussi des passages importants pour une meilleure connaissance de la théologie de la grâce chez Grégoire Palamas, et aussi certains détails historiques nouveaux sur les débuts de la Querelle hésychaste, qui permettent de réhabiliter sur certains points Grégoire Palamas. Le texte est tiré des codd. Paris. gr. 1238, fol. 262v—266v et Coisl. 99, fol. 102v—109v, tous deux du XV^e siècle. La lettre date du début de 1341. Le texte, qui comprend un appareil critique et l'indication des sources de Palamas, est précédé d'une bonne Introduction sur la date de composition, sur les circonstances historiques et sur le contenu de cette lettre. R. G.

A. MICHEL, *Die griechischen Klostersiedlungen zu Rom bis zur Mitte des 11. Jahrhunderts*. Ostkirchliche Studien 1 (1952) 32—45. — Die griechischen Klöster in Rom, deren M. etwa 15 aufführt (darunter auch Grotta ferrata), haben wesentlich zu der Popularität östlicher Heiliger wie Kosmas und Damian, Anastasia, Alexios, Nikolaus u. a. im Westen beigetragen. Auch durch ihren asketischen Zug und politisch haben sie in gewissem Maße gewirkt, die Kultur Roms aber trotz ihres geistigen Übergewichtes nur gering befruchtet. G. H.

A. D. NOCK, *Bekehrung*. Art. in Reallexikon für Antike und Christentum II, Lfg. 9 (1951) 105—118. — Über den Begriff im konstantinischen Zeitalter und im Mönchtum (wo er die Annahme einer asketischen Lebenshaltung meint), vgl. Sp. 116 ff. G. H.

Die Ostkirche und die russische Christenheit. In Zusammenarbeit mit H. SCHAE-
DER, L. MÜLLER, R. SCHNEIDER hrsg. v. E. BENZ. Tübingen, Furcht-Verlag,
1949, pp. 175. — *Compte-rendu:* A. RAMMELMEYER, *Hist. Zeitschr.* 173 (1952)
607—608. G. H.

P. REZUŞ, *Sfânta Sofia, biserica cea mare a Ortodoxiei*. *Ortodoxia* 4 (Bucureşti,
1953) 514—544. — C'est un exposé minutieux sur l'histoire de la Sainte Sophie de
Constantinople, dès l'origine et jusqu'à la chute de Constantinople. M. S.

H. v. SCHUBERT, *Grundzüge der Kirchengeschichte*. Ein Überblick. 11. Aufl.
Hrsg. u. erg. v. E. DINKLER. Tübingen, Mohr, 1950, pp. VII, 337. — Wie schon der
Titel des Buches anzeigt, handelt es sich um einen kurzen Überblick über die Kirchen-
geschichte von den Anfängen des Christentums bis auf die heutige Zeit. Für die by-
zantinische Zeit ist einiges aus Kap. VIII (Das veränderte Weltbild. Byzanz und das
Abendland) S. 105 ff., insbes. S. 114 zu entnehmen. Nach Schubert hat sich die
griechische Kirche zur Kultuskirche und zur Staatskirche entwickelt und damit ihre
Freiheit verloren. Bei dem großen Stoffumfang, der auf verhältnismäßig wenigen
Seiten zu bewältigen war, konnten die die Ostkirche betreffenden Probleme naturgemäß
nur kurz angedeutet werden. Piekn.

W. SCHWER, *Beruf*. Art. in *Reallexikon für Antike und Christentum* II, Lfg. 9
(1951) 141—156. — Der Byzantinist wird mit besonderem Interesse die Abschnitte C II
Mönchtum (über Mönchsberuf und Arbeit) und III *Väter* (Stellung der Kirchenväter
zum Beruf des Herrschers, des Staatsbeamten und zur Arbeit schlechthin) lesen.

G. H.

SERAPHIM, *Die Ostkirche...* (V. Byzantinoslavica XIII, 359.) — *Compte-rendu:*
Neues Abendland 5 (1950) 523; K. ONASCH, *Theol. Lit.-Ztg.* 76 (1951) 304—305;
N. HILLING, *Archiv f. kathol. Kirchenrecht* 124 (1950) 582—583; H. FALK, *Geist
und Leben* 24 (1951) 154—155; K. KUPISCH, *Zeichen der Zeit* 5 (1951) 190. G. H.

M. ŞESAN, *La chute de Constantinople et les peuples orthodoxes*. *Byzantinoslavica*
XIV (1953) 271—282. A. D.

M. ŞESAN, *Ortodoxia şi Apusul*. *Telegraful Român* 3/4 (Sibiu, 1954), 2 sq.
L'auteur présente l'origine et l'emploi du mot *orthodoxe* en Orient et même en Occident
jusqu'en 1054. Il mentionne les écrivains latins qui en faisaient l'usage. M. S.

B. SPULER, *Die Ostgrenze des Abendlandes und die orthodoxe Kirche*. *Die Welt
als Geschichte* 12 (1952) 17—26. — Der 1950 gehaltene Vortrag verfolgt in einem
interessanten Überblick die politischen Bedeutung der Orthodoxie von der slawischen
Völkerwanderung bis in die Gegenwart. G. H.

A. STUIBER, *Beifall*. Art. in *Reallexikon für Antike und Christentum* II, Lfg. 9
(1951) 92—103. — Sammlung von Belegen für Beifall und Mißfallen im gesellschaft-
lichen, politischen und kirchlichen Leben und die Bewertung des Predigtbeifalls durch
die Kirchenväter. U. Tr.

R. E. SULLIVAN, *Early medieval missionary activity: a comparative study of
eastern and western methods*. *Church Hist.* XXIII (1954) 17—35. P. Ch.

Ostkirchliche Tagung in der Abtei Niederalteich. *Herder-Korresp.* 8 (1953/54)
123—125. — Bericht über die ostkirchliche Arbeit des deutschen Benediktinerordens im
Rahmen der katholischen Wiedervereinigungsbestrebungen. G. H.

G. WUNDERLE, *Einheit und Gemeinschaft in der Lehre und im Leben der Ost-
kirche*. *Ostkirchliche Studien* 1 (1952) 73—85. — Neben anderen Zeugnissen aus dem
orthodoxen Bereich werden auch Zitate aus Symeon d. J. und Nikolaos Kabasilas an-
geführt. G. H.

VI. SCIENCES AUXILIAIRES

A. Paléographie et épigraphie

I. BARNEA, *Creştinismul în Scythia Minor după inscripții*. *Studii Teologice* 1/2
(Bucureşti, 1954) 64—112. — L'auteur fait un exposé détaillé sur la synthèse des 74

mentions épigraphiques sur le christianisme, dans la Scythie Mineure, à partir du IV^e siècle et surtout pendant les V^e et VI^e siècles. La majorité des inscriptions est en grec (de Tomis, Callatis, Histria, Axiopolis, Tropaeum Traiani, Ulmetum, Dinogetia, Salsovia) et une minorité de $\frac{1}{4}$ en latin (de Tomis, Histria, Ulmetum). L'étude comprend 15 exemples des inscriptions. M. Ș.

B. Numismatique, sphragistique (sigillographie), héraldique

V. LAURENT, *Les monnaies tricéphales de Jean II Comnène*. Rev. Numismatique V, 13 (1951) 97—107. — L'auteur fait connaître un texte inédit du XII^e siècle, où il est question à la fois de monnaies *tricéphales* et de monnaies *hagioguéorgates*. La valeur du tricéphalon doit être fixée un peu au-dessous d'un demi-nomisma en or. A. F.

V. LAURENT, *Une effigie inédite de saint Augustin sur le sceau du duc byzantin de Numidie Pierre*. Cahiers de Byrsa II (1952) 87—93. — Plomb du VII^e siècle conservé au musée du Vatican. A. F.

V. LAURENT, *La collection Orghidan...* (V. Byzantinoslavica XIII, 169—170.) — Compte-rendu: F. DÖLGER, Byz. Zeitschr. XLVI (1953) 191—193; F. DÖLGER, Hist. Zeitschr. 175 (1953) 603—606. A. F.

VII. PHILOSOPHIE ET THEOLOGIE

A. Philosophie byzantine

ГЕОРГИЙ ГЕМИСТ ПЛИФОН, *Речи о реформах*. Перевод и предисловие Б. Т. ГОРЯНОВА. Виз. Врем. VI (1953) 386—414. — В предисловии Горянов объясняет политическую и общественную обстановку Византии в XV в. в связи с вопросом о отражении Гуманизма в жизни Византии. FL.

P. WILPERT, *Ein Quellenwerk zur Geschichte des Platonismus*. Zeitschr. f. philos. Forschung 7 (1953) 585—591. — Bericht über das *Corpus Platonicum Medii Aevi*, ed. R. Klibansky. G. H.

B. Questions théologiques en général

A. BERTHOLET, *Wörterbuch der Religionen*. In Verb. mit H. Frh. v. CAMPENHAUSEN verf. Stuttgart, Kröner, 1952, pp. VI, 532. Kröners Taschenausgaben, 125. — Die einzelnen sehr knapp gehaltenen Artikel geben eine kurze Einführung in die Materie. Für die byzantinische Zeit vgl. z. B.: Byzanz, Griechische Kirche, Bogomilen, Photios. Die Auskunft kann, weil zu kurz gehalten, nicht befriedigen. Piek. N.

CASSIODORI-EPIPHANII *Historia ecclesiastica tripartita*. Rec. W. JACOB Ed. cur. R. HANSLIK. Vindobonae, Hoelder-Pichler-Tempsky, 1952, pp. XXI, 767. (CSEL 71). — Compte-rendu: A. J. FRIDH, Gnomon 25 (1953) 557—558. G. H.

M. GORDILLO, *La mediazione di Maria Vergine nella teologia bizantina*. Rev. Etudes Byz. XI (1953) 120—128. Mélanges Martin Jugie. — Témoignages des Pères et des écrivains byzantins du V^e au VIII^e siècle. La médiation de Marie dans la liturgie byzantine. Les écrivains byzantins sur la médiation. R. G.

TH. KLAUSER (PH. RECH), *Bohne*. Art. in Reallexikon für Antike und Christentum II, Lfg. 12 (1953) 489—502. — Stimmen der Kirchenväter über das pythagoreische Bohnenverbot: Sp. 498 f. Bohnen im Aberglauben: Sp. 501. G. H.

P. KRÜGER, *Der dem Isaak von Antiochien zugeschriebene Sermo über den Glauben*. Ostkirchliche Studien 1 (1952) 46—54. — Der von P. BEDJAN, *Homiliae s. Isaaci Syri Antiocheni*, Paris, 1903, 655 ff., herausgegebene *Sermo* über die Trinität, in dt. Übersetzung und mit Erläuterungen. G. H.

R. J. LOENERTZ, *Saint David de Thessalonique. Sa Vie, son culte, ses reliques, ses images*. Rev. Etudes Byz. XI (1953) 205—223. Mélanges Martin Jugie. — L'auteur étudie successivement I. St. David en Orient (1. Le témoignage d'un contemporain, Jean Eucratas; 2. La Vie anonyme; 3. L'office liturgique; 4. La Vie abrégée; 5. Le synaxaire; 6. Une métaphore perdue; 7. Deux Abrégés inédits; 8. Un panégyrique du XV^e s.) et en Occident. II indique ensuite les travaux modernes sur St. David, l'iconographie du saint et ses reliques. R. G.

GREGORII NYSSENI *Opera Ascetica*, ed. W. JAEGER, J. P. CAVARNOS, V. W. CALLAHAN. Leiden, E. J. Brill, 1952, pp. VII, 416. Inst. pro studiis classicis Harvardianum — Greg. Nyss. Opera, 8, 1. — Comptes-rendus: W. VÖLKER, Gnomon 25 (1953) 509—512; B. ALTANER, Zeitschr. f. Religions- und Geistesgesch. 5 (1953) 81—82. G. H.

F. PFISTER, *Beschwörung*. Art. in Reallexikon für Antike und Christentum II, Lfg. 10 (1952) 169—176. — Viele Belege aus dem byzantinischen Bereich. U. Tr.

J. PLAGNIEUX, *Saint Grégoire de Nazianze Théologien*. Paris, Ed. Franciscaines, 1952, pp. XVI, 471. Etudes de Science Religieuse, VII. — Compte-rendu: J. BARBEL, Theol. Rev. 49 (1953) 150—155. G. H.

J. REUSS, *Die Matthäus-Erklärung des Photius von Konstantinopel*. Ostkirchliche Studien 1 (1952) 132—134. — Photios hat das Matth.-Ev. (außer in den Amphilochia) auch in Homilien erklärt und dabei, wie R. aus seiner Kenntnis der noch zu edierenden Texte versichert, eine selbständige Arbeit geleistet. Fragmente daraus sind in zwei Katenentypen (4 und 7 Hss.) erhalten, kurze Auszüge im Cod. Par. 194 (= Migne PG, 101, 1189—1209). G. H.

M. ŠEŠAN, *Pravoslavná theologie*. Hlas Pravoslavlí 9 (Praha, 1953) 164—167. — Un aperçu abrégé sur la théologie et les théologiens orthodoxes postpatristiques, byzantins et modernes. Le même aperçu est aussi publié dans Голос Православия 1 (Praga, 1954) 12 sq. M. Š.

J. H. WASZINK, *Beseelung*. Art. in Reallexikon für Antike und Christentum II, Lfg. 10 (1952) 176—183. — Zeugnisse der Väter über Beseeltheit des Fötus Sp. 181 f. U. Tr.

P. ZACHARIAS, *Über das Staatskirchentum im christlichen Osten*. Ostkirchliche Studien 1 (1952) 300—303. — In Ergänzung des oben zitierten Aufsatzes von H. M. Biedermann in derselben Zeitschr. 1, 107 ff. weist Z. darauf hin, daß die *Wendung nach innen* nicht nur für das östliche Christentum charakteristisch und nicht für das Staatskirchentum verantwortlich zu machen sei. G. H.

C. Dogmatique, liturgie, etc.

P. J. ALEXANDER, *The iconoclastic council of St. Sophia (815) and its definition*. Dumbarton Oaks Papers 7 (Cambridge, Mass., 1953) 35—66. — This work consists of two parts: a reappraisal of the Second Iconoclastic period on the basis of a hitherto unpublished treatise of the iconophile patriarch Nicephorus; and a critical edition, perfectly done, of the definition and patristic florilegium issued by the iconoclastic council of St. Sophia in 875 as reported in the treatise of Nicephorus. It is the thesis of the author that "for the Council of St. Sophia the only true image of Christ and of the saints is man endowed with the Christian virtues." P. Ch.

A. BAUMSTARK, *Begleitfeste*. Art. in Reallexikon für Antike und Christentum II, Lfg. 9 (1951) 78—92. — Die Begleitfeste des christlichen Kultes sind grundsätzlich Nachfeiern und meist nur im Osten bodenständig. Das Material der orientalischen Kirchen wird daher ausführlich vorgelegt. Es handelt sich um Begleitfeste von Weihnachten (drei Heiligenfeste des 26./28. XII.) und Epiphanie (Sp. 83—88), von Ostern (88—89) und einige andere (89—92). U. Tr.

L. BERNHARD, *Syrische Rezensionen von Kanones des Kosmas Hagipolites*

München, Phil. Fak., Diss. v. 10. Dez. 1951, pp. VII, 214 (Maschinenschrift). — Der Cod. Syr. 155 der Bibl. Nat. Paris enthält u. a. drei aus dem Griechischen übersetzte Kanones (Pfingst-, Epiphanie- und Kreuz-Kanon), die hier in doppelter Rezension vorliegen. Es sind Texte, die fest zur byzantinischen Liturgie gehören. B. bemüht sich um eine sorgfältige Prüfung der Überlieferung sowie des Verhältnisses der beiden Rezensionen („edessenisch“ und „melitenisch“, wie der Schreiber sie nennt) und gibt dann eine auf 15 Hss. beruhende sorgfältige Edition der drei Kanones mit einem ausführlichen Kommentar, der sich vor allem mit Fragen der syrischen Metrik beschäftigt. U. Tr.

J. P. de JONG, *L'arrière-plan dogmatique du rite de la communion dans la messe romaine*. Archiv f. Liturgiewiss. 3, 1 (1953) 78—98. — Die Mischung des konsekrierten Weines mit einer Partikel des konsekrierten Brotes wird, z. T. modifiziert, in den orientalischen Kirchen nachgewiesen (vgl. die byzantinische Präsanctifikatenmesse); die östlichen Liturgien sollen in einer weiteren Abhandlung ausführlich untersucht werden. G. H.

G. JOUASSARD, *Une intuition fondamentale de saint Cyrille d'Alexandrie en christologie, dans les premières années de son épiscopat*, Rev. Etudes Byz. XI (1953) 175—186. Mélanges Martin Jugie. R. G.

TH. KLAUSER—S. GRÜN, *Becher*. Art. in Reallexikon für Antike und Christentum II, Lfg. 9 (1951) 37—62. — Eine lehrreiche Zusammenstellung zahlreicher, auch byzantinischer Belege für die Verchristlichung des Gerätes, seinen Gebrauch bei der Eucharistie und als Votivgabe sowie seine Stellung im Volksglauben, in der Kunst und in der Bildersprache der Kirchenväter. G. H.

L. KOEP (C. CLEMEN), *Besprenzung*. Art. in Reallexikon für Antike und Christentum II, Lfg. 10 (1952) 185—194. — Patristische Zeugnisse für die Reinigung vor dem Gottesdienst Sp. 191. G. H.

P. KRÜGER, *Die mariologischen Anschauungen in den dem Isaak von Antiochien zugeschriebenen Sermones. Ein dogmengeschichtlicher Beitrag*. Ostkirchliche Studien 1 (1952) 123—131. — Die systematische Stellensammlung ergibt einen Grundriß der syrischen Mariologie vor und nach dem Ephesinum. G. H.

G. B. LADNER, *The concept of the image in the Greek fathers and the Byzantine iconoclastic controversy*. Dumbarton Oaks Papers 7 (Cambridge, Mas., 1953) 1—34. — This is an essay which has as its object the offering of a genetic explanation of orthodox teaching on the images. It is the thesis of the author that there exists "an intrinsic and genetic connection between patristic ideas of what an image is and the image doctrine of the Byzantine iconophiles." P. Ch.

I. ORTIZ de URBINA, *Il dogma di Efeso*. Rev. Etudes Byz. XI (1953) 233—240. Mélanges Martin Jugie. — 1. Les Pères d'Ephèse ont voulu proclamer une sentence dogmatique; 2. La sentence des Pères a été donnée d'accord avec le siège de Rome; 3. La valeur théologique de cette sentence; l'objet de la sentence dogmatique. R. G.

P. PARENTE, *Uso e significato del termine Θεοεικόντος nella controversia monotelita*. Rev. Etudes Byz. XI (1953) 241—251. Mélanges Martin Jugie. R. G.

S. SALAVILLE, *Mariologie byzantine et mariologie latine médiévale*. Rev. Etudes Byz. XI (1953), 266—271. Mélanges Martin Jugie. — Une coïncidence d'expression sur la Médiation de Marie. R. G.

A. M. SCHNEIDER, *Liturgie und Kirchenbau in Syrien...* (V. Byzantinoslavica XIII, 370.) — Compte-rendu: J. KOLLWITZ, Theol. Lit.-Ztg. 77 (1952) 295. G. H.

J. TYCIAK, *Die Liturgie des Morgenlandes und die liturgische Erneuerung unserer Tage*. Ostkirchliche Studien 1 (1952) 54—62. — T. betont den engen Zusammenhang zwischen dem Wesen der ostkirchlichen Liturgie und der katholischen Mysterientheologie der Gegenwart, ohne auf Streitfragen einzugehen. G. H.

H. URNER, *Die ausserbiblische Lesung im christlichen Gottesdienst. Ihre Vorgeschichte und Geschichte bis zur Zeit Augustins*. Berlin, Evang. Verl.-Anst., 1952, pp. 80. Veröffentlichungen d. Evang. Gesellschaft f. Liturgieforschung, 6. — Verfasser

behandelt die Frage, inwieweit im christlichen Gottesdienst andere als zum biblischen Kanon gehörige Schriften religiösen Inhalts zum Vorlesen gelangten. Behandelt wird die Zeit bis zum Tode Augustins (430 u. Z.), wobei auch der griechische Gottesdienst eingehende Berücksichtigung findet.

Piekn.

A. WENGER, *Les homélies inédites de Cosmas Vestitor sur la Dormition*. Rev. Etudes Byz. XI (1953) 284—300. — Mélanges Martin Jugie. — Liste des homélies, contenues dans le cod. Augiensis LXXX de Karlsruhe, fol. 49—69 (X^e s.). Cosmas vécut à Constantinople vers le milieu du VIII^e siècle. Ces homélies ne présentent aucune originalité; elles témoignent seulement de la grande piété mariale de Cosmas.

R. G.

P. WILPERT, *Begierde*. Art. in Reallexikon für Antike und Christentum II, Lfg. 9 (1951) 62—78. — In Ethik und Dogmatik der Kirchenväter: Sp. 67—74; speziell sexuelles Begehren: Sp. 76 f.

U. Tr.

D. Hagiographie

S. BORSARI, *Vita di san Giovanni Terista*. Testi greci inediti. Archivio Storico per la Calabria e la Lucania XXII (1953) 27. — Edition critique, accompagnée d'une traduction italienne, d'après le ms Panormitanus Suppl. Gr. 106, f. 140r-147v, important pour l'histoire de st. Jean Terista et pour l'histoire du monastère qui lui était dédié; le saint dut mourir vers la fin du XI^e siècle.

R. G.

W. BULST, *Eugippius und die Legende des hl. Severin*. Die Welt als Geschichte 10 (1950) 18—27. — Literarisch stellt die Schrift des Eugippius ein *commemorative* dar, also ein bewußt provisorisches Unternehmen; trotzdem zeigt sie, wie die sorgfältigen Klauseln beweisen, ausgeprägte Kunstprosa. Eine einseitig rationalistische Betrachtung wird dem Gehalt der Schrift nicht gerecht.

G. H.

FR. HALKIN, *Inscriptions grecques relatives à l'hagiographie*... (V. Byzantinoslavica XII, 304.) — Compte-rendu: V. GRUMEL, Rev. Etudes Byz. X (1952) 290.

R. G.

F. HALKIN, *Etudes byzantines et hagiographie. A propos d'ouvrages récents*. Anal. Bolland. 70 (1952) 344—366.

R. G.

VIII. GEOGRAPHIE ET TOPOGRAPHIE; ETHNOGRAPHIE

K. CZEGLÉDY, *A kazar kil~kel eredete* (Origine du khazar kil~kel) Magyar Nyelv 49 (1953) 175—178. — L'auteur rapproche le second terme du toponyme khazar Σάρκελ, à savoir la forme kil~kil, attestée chez Constantin, du mot *gil* « famille logement, ménage » des Turcs du sud-ouest et du tchouvache kil 'maison, ferme, famille'; les deux mots viennent du moyen iranien *gil « maison ».

D. J. GEORGACAS, *Modern Nomenclature of Athens and Alleged Influences*. Beiträge zur Namenforschung 4 (1953) 128—159. — Für mehrere Namen, für die albanischer Ursprung angenommen wird (so noch von K. Biris [Μπίρης], Τοπωνυμικά τῶν Ἀθηνῶν, Athen 1945; Athen hat indessen nie eine nennenswerte albanische Besiedelung erfahren), wird griechische Herkunft vertreten. So kommt der Übername Γκάγκαροι (Γκαγκοραῖοι) für die geborenen Athener der Türkenzeit wohl von neugr. dial. γκάγκαρο 'Riegel der Hoftür' (aus ital. ganghero < sikel. γάγγαλος [Hesych.]), also etwa: „ungesellig, einsiedlerisch". Der Name des alten Stadtteils um die Akropolis ή Πλάκα ist altgr. ή πλάε 'flaches Land, Ebene' und bezeichnete zunächst nur die wirklich flache Gegend um das Lysikratesdenkmal. Der häufige Ortsname Δασκαλειό (Stadtviertel in Athen) gehört zu dem Appellativum δάσκαλος in der Bedeutung 'Mönch', der des Bezirkes Πατήσια wohl zu einem Necknamen Πατήσας (nach den

Worten des Osterhymnus θανάτω θάνατον παρήσας); vgl. dazu schon Νέα Ἑστία 39 (1946) 184. Der Stadtteil στοῦ Ψειρῆ is nicht nach den Bewohnern der kleinen Insel Psara benannt (so Biris), sondern kommt von dem Spitznamen Ψειρῆς (von ψειρῆ, 'Laus'), der schon im 12. Jh. begegnet.

G. H.

D. J. GEORGACAS, *Italian Place-Names in Greece and Place-Names from Italian Loanwords*. Beiträge zur Namenforschung 1 (1949/50) 149—170, 266—270. — Die Ergebnisse von H. und R. Kahane, Italienische Ortsnamen in Griechenland, Athen 1940 (Texte und Forschungen zur byz.-neugr. Philologie, 36) müssen in einem Punkte modifiziert werden: Ortsnamen, die von italienischen Lehnworten (Appellativa und Heiligennamen) gebildet sind, dürfen (ebenso wenig wie etwa München zu den lateinischen in Deutschland) nicht zu den italienischen Ortsnamen gerechnet werden. Dazu und zu einigen anderen Kategorien umfangreiche Listen.

G. H.

J. HARMATTA, *A kazar kil szó magyarázatához* (Contribution à l'explication du kharaz kil). Magyar Nyelv 49 (1953) 178—183. — Le mot kil qui figure comme deuxième terme dans Σάρακι, forme attestée chez Constantin, est rapproché du tchouvache kil « maison »; celui-ci, à son tour, peut être, ramené d'une manière satisfaisante du moyen persan *gil, issu du vieux-perse *gyda « maison, ferme, famille, gens de la maison ».

M. Gy.

E. HÖRING, *Die geographischen Namen des antiken Pannonien*. Heidelberg, Phil. Fak., Diss. v. 20. Nov. 1950, IV, pp. 195. — Die Dissertation gliedert sich in 2 Teile. Der 1. Teil (S. 1—80) enthält ein alphabetisches Namensverzeichnis mit den Belegstellen bei den betr. lat. und griech. Autoren, worunter sich auch frühbyzantinische Historiker (Zosimos und Prokop) und Lexika (Steph. v. Byz. und Suda) befinden. Der 2. Teil bietet eine Sichtung des Namenmaterials nach sprachlich-ethnographischen Gesichtspunkten.

Ditt.

R. JANIN, *La Géographie ecclésiastique de l'Empire byzantin*. I: *Le Siège de Constantinople et le Patriarcat oecuménique*. II: *Les Eglises et les Monastères*. Paris, Institut Français d'Etudes Byz., 1953, pp. XVII, 610 + 4 maps. — Rev. by G. DOWNEY, Speculum 28 (1953) 895—899.

P. Ch.

E. MOÓR, *A magyar népnév eredetének kérdésehez* (Contribution à l'étude de l'origine du nom ethnique des Hongrois). Nyelvtudományi Közlemények 54 (1952) 75—95. — L'explication proposée par l'auteur s'appuie sur une série d'hypothèses concernant la préhistoire des Hongrois. Entre 750 et 500 av. notre ère, quelques grandes familles appartenant à la phratrie *mořz se seraient détachées du gros des Ougriens pour nouer réciproquement des liens de mariage exogame avec un groupe de Permiens, auquel les Ougriens auraient donné le nom de *eser. Au d' du dernier membre de la série évolutive *mónž-ser > *mož-her > mođer correspond le γ du nom de tribu Μεγέρη ~ Megyer, conservé par Constantin Porphyrogénète. Quant au nom de personne Μουάρεσις, attesté en 527/8 en connexion avec les Huns de la Srimée, il n'aurait rien à voir avec le nom ethnique magyar.

M. Gy.

B. PACE, *Topografia e monumenti di Constantinopoli nei rilievi e nella descrizione di Comidas de Carbognano* dans Atti della Accademia Pontaniana, n. s., vol. IV (1954) 347—354 + 4 pl.

A. G.

A. PHILIPPSON, *Die griechischen Landschaften. Eine Landeskunde*. Hrsg. unter Mitwirkung v. H. LEHMANN. I: *Der Nordosten der griechischen Halbinsel*. II: *Das östliche Mittelgriechenland und die Insel Euboea*. Nebst einem Anhang: *Beiträge zur historischen Landeskunde des östlichen Mittelgriechenlands und Euboeas* v. E. KIRSTEN. Frankfurt a. M., V. Klostermann, 1951, pp. 317-744 + 3 cart. — Im Hauptteil (S. 317—637), in dem die einzelnen Landschaften und Gegenden der Reihe nach behandelt werden, kommt der Verf. wiederholt auf Baudenkmäler aus dem Mittelalter, wie Kirchen, Klöster, Türme, Burgruinen usw., zu sprechen und berichtet auch von der Geschichte verschiedener Orte (z. B. Theben, Chalkis) und Gebiete unter Byzantinern, Franken, Katalanen und Venezianern. Auch die ethnographischen Verhältnisse (An-

siedlung von Albanern in Boeotien und auf Euboea im späten Mittelalter) werden berücksichtigt. — Im Anhang (645—709) setzt E. Kirsten geschichtliche Ereignisse — auch der byzantinischen Zeit — zu den geographischen Gegebenheiten in Beziehung und geht zum Schluß auf die Siedlungsgeschichte ein. — *Compte-rendu*: E. FELS, *Gnomon* 24 (1952) 345—347. (Cf. *Byzantinoslavica* XIII, 364.) Ditt.

G. RASCH, *Die bei den antiken Autoren überlieferten geographischen Namen im Raum nördlich der Alpen vom linken Rheinufer bis zur pannonischen Grenze, ihre Bedeutung und sprachliche Herkunft*. (T. 1, 2.). Heidelberg, Phil. Fak., Diss. v. 7. Okt. 1950, pp. 109, 137. — T. 1 enthält ein alphabetisches Verzeichnis der in Frage kommenden Namen mit Belegstellen, wobei vereinzelt auch byzantinische Autoren zu zitieren sind (Steph. Byz., Zonar., Zosim., Prokop, Eustath., Nikephor. Blemmydes). Ditt.

A. M. SCHNEIDER, *Die Bevölkerung Konstantinopels*... (V. *Byzantinoslavica* XIII, 364.) — *Compte-rendu*: L. MÜLLER, *Theol. Lit.-Ztg.* 77 (1952) 430—431. G. H.

IX. ART

A. Art byzantin en général

L. BRUHNS, *Die Kunst der Stadt Rom. Ihre Geschichte von den frühesten Anfängen bis in die Zeit der Romantik*. Wien, Verl. A. Schroll & Co., 1951. I: Text-Band, pp. 662. II: Bilderband. — *Compte-rendu*: CHR. SCHOLLMAYER, *Ostkirchliche Studien* 2 (1953) 139—142. G. H.

K. ERDMANN, *Die universalgeschichtliche Stellung der sasanidischen Kunst*. *Saeculum* 1 (1950) 508—534. — Wie erklärt sich die räumlich und zeitlich ungeheuer weitreichende Wirkung der sasanidischen Kunst, die doch eindeutig als erstarrende Spätkunst anzusprechen ist? Diese Frage beantwortet E., der zugleich viele auch für den Nichtfachmann aufschlußreiche Beispiele für jenen Einfluß anführt, mit Hinweisen auf die geographische Lage und historische Bedeutung des Sasanidenreiches sowie auf die sehr wichtige Wahrung der altorientalischen Traditionen in Iran. G. H.

H. LADENDORF, *Antikenstudium und Antikenkopie. Vorarbeiten zu einer Darstellung ihrer Bedeutg. in der mittelalterl. und neueren Zeit*. Berlin, Akad.-Verl., 1953, pp. 190 + 50 tab. Abhandl. der Sächs. Akad. d. Wiss., Phil.-hist. Klasse, Bd. 46, H. 2. — Kunstbetrachtungen zur Antike und ihrer Renaissance im 15. und 16. Jahrhundert unter eingehender Berücksichtigung der antiken und mittelalterlich-neuzeitlichen Kompositionen zu berühmten Kunstwerken, wie z. B. Dornauszieher oder Laokoongruppe. Die direkten Beziehungen zu Griechenland und zur griechischen Kunst will der Verfasser in einer neuen Arbeit behandeln. Diese neue Untersuchung wird es auch erst ermöglichen, „die noch heute zumeist falsch eingeschätzte Bedeutung von Byzanz richtig zu bewerten“ (vgl. S. 12). Es sei „übertrieben, zu behaupten, daß die ganze mittelalterliche Kunst des Abendlandes von Byzanz abhängig und die Einwirkungen des Byzantinischen im Abendlande während des Mittelalters auch als eine Grundlage der Renaissance zu erkennen seien“ (S. 81, Anmerkung zu Kap. II, Ziff. 3). Auf S. 133 f. wird zu der Frage „Frühchristliches und Byzanz“ und auf S. 123 ff. zur Ikonographie im weitesten Sinne einschlägige Literatur nachgewiesen. Piekn.

P. LEMERLE, *Byzance*. *Rev. des Arts* III (1953) 189—196. — *Chronique sommaire des découvertes et des publications récentes*. Excellente reproduction d'une peinture découverte dernièrement, par P. Underwood, dans l'annexe Sud de Kahré Djami. A. F.

J. MÉCÉRIAN, *Bulletin arménologique. III: Chronique d'art arménien*. *Mélanges de l'Univ. St Joseph* XXX (1953) 189—237. A. F.

W. MÜSELER, *Europäische Kunst, Völker und Zeiten*. (Neue Ausg.). Berlin, Safari-Verl., pp. 238. — Der Einfluß der byzantinischen Bauweise auf italienische Kirchen-

bauten wird in einer die italienische Kunstentwicklung darstellenden Tabelle (S. 24) kurz aufgezeigt. Erwähnung finden die im byzantinischen Stil erbauten Kirchen, wie San Vitale in Ravenna, San Marco in Venedig und der Dom zu Padua. Im Bilderteil sind auf S. 48 Innenaufnahmen von San Marco in Venedig und der Hagia Sophia in Konstantinopel wiedergegeben. Der Vergleich beider Fotografien verdeutlicht die Tatsache, daß die Hagia Sophia dem byzantinischen Zentralbau San Marco als Vorbild gedient hat.

E. H. SWIFT, *Roman Sources of Christian Art*. New York, Columbia Univ. Press, 1951, pp. 248 + 66 illustr. + 48 pl. — Rev. by K. LEHMANN, *The Art Bulletin* XXXVI (1954) 69—74. P. Ch.

B. Architecture

M. AUBERT, *Architecture et sculpture coptes*. Bull. Monumental CIX (1951) 63—72. — Initiation à l'étude des monuments de l'art copte, qui rendra service en raison de son acribie. A. F.

E. DYGGVE, *The Origin of the Urban Churchyard*. *Classica et Mediaevalia* XIII (1952) 147—158. — Les sépultures urbaines étaient interdites dans l'Antiquité. Le progrès du culte des martyrs a déterminé l'apparition d'églises funéraires à l'intérieur de l'enceinte des villes, les chrétiens désirant être enterrés dans le voisinage immédiat des reliques d'un saint. Les martyria *extra muros* ont servi, dans ce domaine, de modèles à l'architecture urbaine. A. F.

P. LEMERLE, *Saint-Démétrius de Thessalonique et les problèmes du martyrium et du transept*. Bull. de Corresp. Hellénique LXXVII (1953) 660—694. — L'auteur soutient: 1° que la basilique de Saint-Démétrius à Salonique n'était pas un martyrium, 2° que la forme architecturale de la basilique à transept ne tire pas son origine du culte des martyrs. La seconde partie de cette démonstration négative nous vaut un inventaire aussi utile que précis des principaux transepts paléochrétiens existants. En ce qui concerne la première partie, une réserve s'impose. Les Byzantins admettaient que le corps de saint Démétrius reposait dans la basilique de Salonique. L'auteur du premier livre des *Miracula S. Demetrii*, — dont P. L. fait surtout état, — ne dit pas autre chose. C'est trop solliciter le texte que de vouloir démontrer le caractère suspect de cette croyance en tirant parti de circonlocutions oratoires banales (φασίν τινες... λέγεται). En tout état de cause, le sentiment des contemporains, même s'ils se trompaient, importe ici tout particulièrement aux archéologues. La vérité objective serait plutôt du ressort de l'hagiographie. A. F.

A. MARICQ, *Notes philologiques. IV: Les sarcophages impériaux de Constantinople*. Byzantion XXII (1953) 370—372. — Intéressantes précisions sur le sarcophage en porphyre de l'empereur Julien. A. F.

A. ORLANDOS, *L'architecture religieuse en Grèce pendant la domination turque*. L'Hellénisme contemp. (1953) 179—191. — Il ressort de cette intéressante étude qu'à l'exception de quelques rares exemples, l'architecture religieuse des chrétiens ne fut que très peu influencée par celle des conquérants. A. F.

C. РАДОЈЧИЋ, *Црква у Коњуку*. Зборник Виз. Института Српске Акад. Наука I (1952) 148—165 + 42 fig. — Edifice semi-circulaire inscrit dans des murs droits, suivant un procédé fréquent dans l'art romain tardif et dont il est intéressant d'observer l'emploi à l'époque byzantine. Les caractères paléographiques d'une inscription et le style du décor sculpté engagent l'auteur à soutenir des rapprochements avec des monuments du VI^e et du VII^e siècles. Date proposée: VI^e siècle. A. F.

A. M. SCHNEIDER, *Die Kuppelmosaiken der Hagia Sophia zu Konstantinopel...* (V. Byzantinoslavica XIII, 370.) — Compte-rendu: J. KOLLWITZ, *Theol. Lit.-Ztg.* 78 (1953) 162—163. G. H.

J. SCHWARTZ, *Une forteresse construite sous Dioclétien: Quasr-Qārūn*. Comptes-rendus des séances de l'Acad. des Inscr. et Belles-Lettres (1951) 90—96. — La partie

centrale de cette forteresse égyptienne est formée par un édifice hypèthre à plan basilical que l'auteur rapproche, notamment, des palais de Ravenne, de Spalato et de Mehatta. A. F.

A. XYNGOPOULOS, Μονὴ τῶν Ἁγίων Αποστόλων ἢ μονὴ τῆς Θεοτόκου, Ἑλληνο-Σ. IV (1953) 726—735. — L'église des Saints-Apôtres à Salonique était placée primitivement sous le vocable de la Mère de Dieu. Il est possible que ce fût le monastère de la Vierge Gorgoepeikoos signalé par Ignace de Smolensk, au début du monument de l'art byzantin. Le présent texte incite « à réviser la chronologie des œuvres XV^e siècle. » A. F.

C. Sculpture

A. FROLOW, *Un nouveau reliquaire byzantin*. (Manuelis Philae Carmina I, pp. 133—137) Rev. Etudes Grecques LXVI (1953) 100—110. — Description d'un nouveau monument de l'art byzantin. Le présent texte incite « à réviser la chronologie des œuvres d'art industriel que nous a léguées Byzance. » R. G.

A. PARROT, *Acquisitions et inédits du musée du Louvre*, 3. Syria XXX (1953) 1—11. — Notons, en particulier, à titre de comparaison avec l'art byzantin (et post-byzantin), le buste en bronze d'un roi sassanide, peut-être Péroz Ier (457—483). A. F.

S. PELEKANIDIS, *Date et interprétation de la plaque en ivoire de Trèves*. Ann. de l'Institut de Philol. et d'Hist. Orient. et Slaves XII (1952) 361—371. — L'objet doit dater du début du V^e siècle et représenterait la translation des reliques de Zacharie et de Joseph, à Constantinople, en septembre 415. A. F.

J. WERNER, *Slawische Bronzefiguren aus Nordgriechenland*. Berlin, Akad.-Verl., 1953, pp. 8+6 tab. Abhandl. d. Dt. Akad. d. Wiss. zu Berlin, Klasse f. Gesellschaftswiss. Jg. 1952, Nr. 2.) — Es werden 21 menschliche und Tierfiguren darstellende reliefartige Bronzeplatten beschrieben und mit ähnlichen Funden in Italien, Dalmatien, im Banat und an anderen Orten verglichen. Diese Vergleiche ergeben, daß diese in Thessalien aufgefundenen Platten von den im 7. Jahrhundert u. Z. in Nordgriechenland eindringenden Slaven mitgebracht wurden. Die Figuren werden wohl dämonische Kräfte darstellen. Es bleibt die Frage offen, ob es sich um Zaubergefäße eines Schamanen handelt. Zu der Abhandlung angeregt wurde der Verfasser durch eine im Jahre 1924 von Ch. Vignier im 2. Bande der Pariser Zeitschrift „Arethuse“ erfolgte Veröffentlichung. Der Verbleib dieser Platten ist unbekannt, da sie in den Handel gekommen sind. Piekn.

D. Peinture et iconographie

H. et J. ADHÉMAR, *Quelques hypothèses au sujet de la Pieta d'Avignon*. Rev. des Arts III (1953) 16—19. — Les auteurs proposent de reconnaître une vue de Sainte-Sophie de Constantinople au XV^e siècle, dans l'édifice représenté au fond du tableau. A. F.

M. CHATZIDAKIS, Τοιχογραφίες στην Κρήτη. Κρητικά Χρονικά VI (1952) 59—91 + 5 pl. — Description systématique d'un nombre considérable de monuments du XIII^e au XV^e siècles. Vue d'ensemble du développement de la peinture byzantine en Crète et mise au point de problèmes connexes (l'école crétoise, son rayonnement, ses rapports avec l'art de la renaissance des Paléologues). A. F.

M. CHATZIDAKIS, *Contribution à l'étude de la peinture post-byzantine*. L'Hellénisme Contemp. (1953) 193—216. — Inventaire des centres d'art qui s'étaient formés après 1453. A. F.

E. COCHE DE LA FERTÉ, *Imagines majorum ou portraits de momies*. Rev. des Arts III (1953) 54—55 + 1 pl. en couleurs. — L'auteur fait connaître un portrait gréco-égyptien acquis récemment par le Louvre. Date proposée: II^e siècle. A. F.

E. DYGGVE, *Recherches sur le palais impérial de Thessalonique*. Studi Orient. Ioanni Pedersen dicata (1953) 59—70. — Etat de la question et découvertes récentes. Notons, en particulier, les nouvelles mosaïques dégagées dans la rotonde de Saint-Georges. E. D. en reproduit deux fragments, et propose de dater l'ensemble de la fin du IV^e siècle. Détail iconographique à retenir: dans la calotte de la coupole, le Christ est représenté debout, et non pas assis ou en buste, comme c'est généralement l'usage. A. F.

A. A. HACKEL, *Ikony*... (V. Byzantinoslavica XIII, 373.) — Comptes-rendus: K. ONASCH, Theol. Lit.-Ztg. 77 (1952) 45—46; H. FALK, Geist und Leben 25 (1952) 158. G. H.

Russische Ikony. Sonderausgabe der Zeitschr. Das Kunstwerk. Baden-Baden, Klein, 1951, pp. 67 + 3 tab. Kunstwerk-Schriften, 25. — Das vorzüglich ausgestattete Heft enthält neben zahlreichen Abbildungen einen Aufsatz allgemeinen und ikonographischen Inhalts von C. H. W. WENDT über *Ikony* — *Wesen und Wirklichkeit*. G. H.

TH. KLAUSER (u. a.), *Baum*. Art. in Reallexikon für Antike und Christentum II, Lfg. 9 (1951) 1—34. — Uns interessiert besonders die Rolle des Baumes in der Bildersprache und Bibelauslegung der Kirchenväter (23—28) und in der altchristlichen und byzantinischen Kunst (29—33). U. Tr.

P. KRÜGER, *Das Bild der Gottesmutter bei dem Syrer Narsai*. Ostkirchl. Studien 2 (1953) 110—120. — Die mariologischen Anschauungen scheinen zwischen nestorianischer und katholischer Lehre nicht immer ganz ausgeglichen zu sein. G. H.

D. LATHOUD, *Le thème iconographique du « Pokrov » de la Mère de Dieu. Origine, variantes*. Acad. Mariana V (1952) 54—68. A. F.

В. Н. ЛАЗАРЕВ, *Новый памятник станковой живописи XII в. и образ Георгия-воина в византийском и древнерусском искусстве*. Виз. Врем. VI (1953) 186—222. — Автор публикует снимки недавно обнаруженного на обратной стороне одной иконы из Успенского собора в Москве изображения св. Георгия Победоносца. Автор датирует эту икону второй половиной XII века и относит ее к числу икон русской, новгородской работы, выполненной для новгородского князя Георгия Андреевича, сына Андрея Боголюбского. Это конкретное утверждение Лазарев вставляет в широкие рамки общего пересмотра вопроса о развитии культа и почитания св. Георгия вообще и в частности о развитии иконографии св. Георгия на русской почве. По выводам В. Лазарева культ Георгия на Руси первоначально носил характер культа княжеского, феодального, когда св. Георгий признавался патроном и защитником князей, как святой воин-мученик. Затем Георгий приобрел более общий народный характер и как победитель над драконом признавался патроном земледелия и в частности скотоводства. На последнем этапе развития этот культ св. Георгия оторвался от протонародных основ и жизненных отношений и приобрел более церковный характер. Автор особо подчеркивает необходимость изучения связей иконографии и культа икон с живыми реальными отношениями и не ограничивать анализ сюжета и техники иконописания только с точки зрения эстетических и церковно-культовых вопросов. Статья В. Лазарева иллюстрирована большим подбором снимков с русских и иных изображений икон св. Георгия. Fl.

J. LEROY, *L'iconographie des églises de langue syriaque*. Fontes Ambrosiani XXVII (1951) 175—184 (Miscellanea G. Galbiati, III). A. F.

K. LORENZ, *Christusdarstellungen in der frühen Kunst*. Thüringische Landesztg. 9 (1953) Nr. 247 (19. Dez. 1953). — Zusammenhänge mit der antiken Kunst. G. H.

L. OUSPENSKY — WL. LOSSKY, *Der Sinn der Ikonen*. Bern-Olten, Urs Graf-Verl., 1952, pp. 222 + 59 tab. — Compte-rendu: H. M. BIEDERMANN, Ostkirchl. Studien 2 (1953) 142—144. G. H.

H. STERN, *Le Calendrier de 354, Etude sur son texte et sur ses illustrations*

Paris (1953) pp. 430 + LXIV pl. — Institut Français d'Archéol. de Beyrouth, Bibliothèque archéol. et hist., LV. A. F.

E. TURDEANU, *The Oldest Illuminated Moldavian MS. The Slavonic and East European Studies XXIX* (1951) 456—469. — Tetraévangile de la Bodleienne, *MS. Canonici Gr. 122*, copié à Neamtu, en 1429. Le manuscrit est connu grâce à un facsimilé publié par I. BIANU (*Documente de artă românească din manuscrise vechi*, I. Bucarest, 1922). E. T. apporte d'intéressantes précisions: 1^o sur le milieu culturel du *scriptorium*, 2^o sur les modèles et les caractères iconographiques des miniatures, 3^o sur l'influence de ces enluminures sur l'art moldave du XV^e siècle. A. F.

J. VILLETTE, *Que représente la grande fresque de la maison chrétienne de Douara?* Rev. Biblique LX (1953) 398—413. — Un détail iconographique particulier engage l'auteur à soutenir l'identification avec la scène des Saintes Femmes au Tombeau. Les deux étoiles d'une grosseur anormale placées à côté du sarcophage, symboliseraient les anges, qui figurent, en règle générale, dans les représentations de ce sujet. Des sculptures et des textes de l'époque la plus ancienne témoignent, en effet, que l'on pouvait substituer l'image d'une étoile à celle d'un ange. A. F.

A. VLOBERG, *Les types iconographiques de la Mère de Dieu dans l'art byzantin*. Maria, Etudes sur la Sainte Vierge II (Paris, 1952) 403—444. A. F.

C. H. WENDT, *Rumänische Ikonenmalerei. Eine kunstgeschichtliche Darstellung*. Eisenach, Röth, 1953, pp. 67 + 31 tab. Bücher der Brücke. — Eine gute Einführung in die rumänische Ikonenmalerei mit zahlreichen schönen, z. T. mehrfarbigen Reproduktionen charakteristischer Ikonen. Außerdem sind im Anhang neben drei berühmten Kirchen Ikonen aus dem 16. bis 19. Jh. wiedergegeben. Eine der ältesten Ikonen Rumäniens stellt die hl. Anna dar, die das Marienkind auf dem Arm trägt. Manuel II. Palaiologos soll sie der Frau des moldauischen Fürsten Alexander des Guten (1400—1432) zum Geschenk gemacht haben. Bis zum 16. Jh. haben die Rumänen kaum eine eigene Ikonenkunst entwickelt, sondern fast ausschließlich byzantinisch-griechische, serbisch-bulgarische und russische Ikonen eingeführt. Pieken.

A. XYNGOPOULOS, Βημόθυρον κρητικῆς τέχνης εἰς τὴν Θεσσαλονίκην. Μακεδονικά III (1954) 1—10 + 4 planches. — Porte d'iconostase de l'église de la Présentation au Temple (près de l'arc de Galère). Les deux battants représentent l'Annonciation. L'auteur signale divers rapprochements avec des peintures de l'école dite « crétoise », — notamment avec une série d'icônes au Protaton du Mont Athos. Date: fin de la première moitié du XVI^e siècle. A. F.

E. Technique artistique.

M. МАТЬЕ—К. ЛЯПУНОВА, *Художественные ткани коптского Египта*. Москва-Ленинград, Госуд. Изд. «Искусство», 1951, pp. 252. — Compte-rendu: A. B. БАНК, Виз. Врем. VI (1953) 288—294. — Резензия на описание коллекции коптских тканей Госуд. Эрмитажа в Ленинграде IV—VI веков с иллюстрациями. FI.

M.—TH. PICARD-SCMITTER, *Le suaire de saint Chaffre trouvé au Monastier (Haute-Loire)*. Monuments et Mémoires... Piot XLVII (1953) 153—169. — Tissu de soie décoré de griffons affrontés. Il s'agirait, suivant l'auteur, d'une œuvre byzantine du Xe ou du XI^e siècle. A. F.

E. TURDEANU, *La reliure roumaine ancienne*. Rev. Etudes Roumaines I (1953) 201—220. — Intéressante série de monuments de style post-byzantin (à partir du XVI^e siècle). A. F.

F. Musique.

P. H. LANG, *Die Musik im Abendland*. Bd. 1, pp. 632; 2, pp. 690. Augsburg, Manu-Verl., 1947. — Die Musik im östlichen Christentum und die byzantinische Kirchenmusik mit ihrer Grundlage, der religiösen Dichtung, werden im 2. Kapitel des 1. Bandes behandelt. Lang geht davon aus, daß byzantinische Musik Kirchenmusik war, wenn auch vermutet werden könne, daß Byzanz auch weltliche Musik gekannt hat. Dies lasse sich aber nicht beweisen. Die byzantinische Musikliteratur (Suidas, Michael Psellos, Bryennios und Pachymeres) knüpft an die antike Musiklehre an, die sie für ihre Zeit wiederentdeckt hat. Ein in Oxyrhynchos 1922 entdeckter Papyrus, der das Fragment einer christlichen Hymne aus dem 3. Jahrhundert u. Z. mit den Noten enthält, liefert den Beweis dafür, daß die christlichen Griechen das musikalische Erbe der Antike übernommen haben. Dennoch haben sich die musikalische Praxis und die theoretische Literatur selbständig weiterentwickelt. Christlich literarische Grundlage der byzantinischen Kirchenmusik sind das „Evangeliar“, die beim sonntäglichen Gottesdienst vorzutragenden Evangelien enthaltend, dann das „Psalterion“ mit den Psalmen des Alten Testaments, der „Oktoechos“, der dem liturgischen Gesang die acht Kirchentonleitern oder — tonarten zugrunde legte, und eine große Anzahl von Hymnen. Die byzantinische Musik, die ihrem Charakter nach ebenso wie die antike klassische Musik monodisch war, kann als Parallele zum gregorianischen Choralgesang der westlichen Kirche angesehen werden. Piekn.

H. RIEMANN, *Kleines Handbuch der Musikgeschichte. Mit Periodisierung nach Stilprinzipien und Formen*. 7. Auflage, unveränderter Neudruck der 5. durchgesehenen Auflage. Leipzig, Breitkopf & Härtel, 1947, pp. VIII, 296. — Gibt in den §§ 14/17 eine Einführung in den christlichen Kirchengesang und seine Stellung in der Liturgie. Die Neumenschriften und Kirchentonarten werden ebenfalls besprochen. Zugrunde liegt der Darstellung der liturgische Gottesdienst der Römischen Kirche. Die byzantinische Kirche findet nur gelegentlich Erwähnung. Piekn.

J. P. SCHMIT, *Geschichte des Gregorianischen Choralgesanges*. Trier, Paulinus-Verl., 1952, pp. 152. — Die Darstellung der Geschichte des gregorianischen Choralgesanges kann nicht an der Frage vorübergehen, ob und inwieweit byzantinische Kirchenmusik auf diesen gregorianischen Gesang Einfluß genommen hat. Verfasser ist unter Berücksichtigung des heutigen Standes der liturgischen Studien der Ansicht, daß der römische Kirchengesang syrisch-griechisch beeinflusst wurde. Er will jedoch diese Tatsache nicht nach der Regierungszeit Papst Gregors I. (590—604) angesetzt wissen und versucht dies durch Hinweis auf die Geschichte einiger Meßgebete, deren Entwicklung mit Gregor I. abgeschlossen war, zu erhärten. „Alles in allem, wenn auch ein syrischer Einfluß im primären Entstehen des kirchlichen Gesanges irgendwie zu verzeichnen ist, dann muß doch betont werden, daß der römische Gesang eine ganz selbständige Entwicklung nahm, die zur Zeit Gregors des Großen abgeschlossen wurde.“ Piekn.

M. STÖHR, *Bryennios*. Artikel in *Musik in Geschichte und Gegenwart* 2 (1951/52) 411—415. — Ausführliche Inhaltsangabe seiner Harmonik, in der er die gesamte antike Musiktheorie zusammenfassend darstellt. Piekn.

M. STÖHR, *Byzantinische Musik*. Artikel in *Musik in Geschichte und Gegenwart* 2 (1951/52) 577—596. — Eingehende Darstellung der byzantinischen Musik unter Berücksichtigung der kirchlichen Literatur und der Notation in den verschiedenen Zeiteperioden. Piekn.

R. TSCHIERPE, *Kleines Musiklexikon*. Mit systemat. Übersichten u. zahlreichen Notenbeisp. Hamburg, 1951, pp. 411. — Auch die byzantinische Musik und ihre Neumenschrift sind gestreift. Piekn.

X. RELATIONS BYZANTINOSLAVES; RELATIONS DE BYZANCE AVEC D'AUTRES PAYS

A. Relations byzantinoslaves historiques et questions cyrillométhodiennes

F. LIEWEHR, *Wie Konstantin-Kyrrill mit Wulfilas Bibelübersetzung bekannt wurde*. Beiträge zur Namenforschung 3 (1951/52) 287—290. — Die Bibelübersetzung, die Konstantin nach Angabe der Vita in Cherson fand, soll — der Meinung des Autors nach — die gotische Wulfilas sein. G. H.

H. LUDAT, *Die Slaven und das Mittelalter*. Die Welt als Geschichte 12 (1952) 69—84. — L. vertritt auf Grund der von ihm vorgeführten Tatsachen mit Nachdruck die Überzeugung, „daß bereits in dem Säculum nach der Jahrtausendwende »Europa« sich nicht mehr auf die romanisch-germanische Völkerfamilie und Byzanz beschränkt hat“ und daß die slawische Welt in die Geschichtsbetrachtung des europäischen Mittelalters einbezogen werden muß. G. H.

G. v. RAUCH, *Rußland und Europa im Zwiegespräch. Ein Literaturbericht*. Archiv f. Kulturgesch. 35 (1953) 230—242. — Zur katholischen und protestantischen Auseinandersetzung mit der Ostkirche. G. H.

W. SCHUBART, *Christentum und Abendland...* (V. Byzantinoslavica XIII, 359.) — Compte-rendu: H. REITZ, Welt und Wort 3 (1948) 314. S. K.

W. SZYLKARSKI, *Solowjew und Stroßmayer*. Ostkirchliche Studien 1 (1952) 2—15, 86—106, 174—186; 2 (1953) 36—58. — Solowjews Kritik am byzantinischen Christentum tritt am deutlichsten in „La Russie et l'Eglise Universelle“ hervor (Inhaltsangabe S. 10 ff.). Im übrigen verfolgt der Aufsatz die persönlichen und geistigen Beziehungen zwischen Solowjew und dem kroatischen Bischof Stroßmayer. Mit zahlreichen Quellenzeugnissen. G. H.

C. Relations byzantinoslaves littéraires

Византийская сатира «Тимарий». Перевод С. В. ПОЛЯКОВОЙ и И. В. ФЕЛЕНКОВСКОЙ. Предисловие Е. Э. ЛИПШИЦ. Виз. Врем. VI (1953) 357—386. — Русский перевод сочинения неизвестного автора Е. ЛИПШИЦ предваряет предисловием, устанавливая место сатиры в развитии общественной мысли в Византии. Fl.

I. DUJČEV, *La conquête turque et la prise de Constantinople dans la littérature slave contemporaine*. Byzantinoslavica XIV (1953) 14—54. A. D.

V. GRECU, *La chute de Constantinople dans la littérature populaire roumaine*. Byzantinoslavica XIV (1953) 55—81. — Après l'apparition du tome XIV de Byzantinoslavica, l'auteur nous a adressé la note suivante à ajouter au texte de son article: « Dans le récit sur la chute de CP, qui se trouve dans la littérature populaire roumaine, lorsque le sultan victorieux entre à St^e Sophie, il s'adresse au patriarche en l'appelant *Athanase*. Dans mon article j'estimais qu'il y avait là un anachronisme ou une confusion, étant donné que dans les listes des patriarches constantinopolitains de l'époque de la prise de CP par les Turcs, on ne trouve absolument pas de patriarche portant ce nom. Je crois toutefois, maintenant, qu'il n'y a ni anachronisme, ni confusion. Dans le synode local de 1450, auquel ont pris part les trois autres patriarches orthodoxes d'Orient, le patriarche élu fut Athanase II. Il est vrai qu'au courant de la même année, ce patriarche résigna à ses fonctions et que l'authenticité de ce synode a été ultérieurement mise en doute (cf. E. POPOVICI, *Istoria bisericească universală și statistica bisericească. Curs oral în limba germană, ținut pentru ultima oară în anul academic 1909; revăzut și mai adăugit ulterior*. Traducere de Atanasie Mironescu. Ediția a 2-a. București,

1925—1928 en quatre volumes. Tome III (1927) 168 et la note 1). J'estime toutefois que le récit contenu dans les versions slaves et roumaines sur la chute de CP, fait mention du patriarche Athanase II, d'autant plus que le motif de sa démission doit être recherché dans son opposition contre les décisions du concile de 1439, tenu à Florence». A. D.

A. RANNIT, *Rilke und die slawische Kunst*. Das Kunstwerk 5 (1951) 13—24. — 13—24. — Einige Bemerkungen auch über Rilkes Verhältnis zur altrussischen Kunst. G. H.

A. V. SOLOV'EV, *New traces of the Igor Tale in Old Russian literature*. Harvard Slavic Studies I (Cambridge, Mass., Harvard Univ. Press, 1953) 73—81. — Solov'ev here produces some evidence which lead him to conclude that the *Slovo o polku Igorevë* was well known in Northeastern Russian in the thirteenth and fourteenth centuries. P. Ch.

Ein russisches Tierbuch aus der Zeit Peters des Großen, übers. und erläutert von J. SIEBERT, eingel. von D. GERHARDT. Archiv f. Kulturgesch. 35 (1953) 212—222. — Ein später, sehr schwacher Nachklang des Physiologus aus dem Anfang des 18. Jh., der wahrscheinlich durch westeuropäische Bestiarien wie W. Franzius, *Historia animalium*, 1612 ff., vermittelt ist. G. H.

D. Relations de Byzance avec d'autres pays

E. BENZ, *Wittenberg und Byzanz...* (V. Byzantinoslavica XIII, 354.) — Comptendu: G. WIDMANN, *Universitas* 4 (1949) 1369—1370; W. DELIUS, *Theol. Lit.-Ztg.* 76 (1951) 45—48. G. H.

F. DÖLGER, *Byzanz und das Westreich. Zwei Arbeiten zu den deutsch-byzantinischen Beziehungen im 12. Jahrhundert*. Deutsches Archiv f. Erforschung des Mittelalters 8 (1951) 238—249. — Sehr anerkennende kritische Besprechung von W. Ohnsorge, *Die Bedeutung der deutsch-byzantinischen Beziehungen im 12. Jahrhundert für den deutschen Osten*, Dt. Archiv f. Landes- und Volksforsch. 5 (1941) 249—259, und K. J. Heilig, *Ostrom und das deutsche Reich um die Mitte des 12. Jahrhunderts*, in: Th. Mayer, K. Heilig, C. Erdmann, *Kaisertum und Herzogsgewalt im Zeitalter Friedrichs I.* Leipzig, 1944, pp. 1—271. G. H.

Kleinasien und Byzanz... (V. Byzantinoslavica XIII, 367.) — Comptes-rendus: F. K. DÖRNER, *Gnomon* 24 (1952) 146—148; F. DÖLGER, *Byz. Zeitschr.* 45 (1952) 91—92. G. H.

H. LUDAT, *Farbenbezeichnungen in Völkernamen. Ein Beitrag zu asiatisch-osteuropäischen Kulturbeziehungen*. Saeculum 4 (1953) 138—155. — Eine kosmologisch begründete Farbensymbolik für die vier Himmelsrichtungen läßt sich vor allem in China sehr früh nachweisen; sie muß in der Völkerwanderungszeit mit den Steppenvölkern nach Europa gekommen sein und hat die verschiedenen bisher unerklärten mit Farben gebildeten Völker- und Landschaftsnamen hervorgerufen, die im ganzen slawischen Bereich verbreitet sind. G. H.

GY. MORAVCSIK, *Bizánc és a magyarság* (Byzance et les Hongrois). Budapest, Akadémiai Kiadó, 1953 (Tudományos ismeretterjesztő sorozat — Série de publications destinées à vulgariser les connaissances scientifiques, éditée par l'Académie Hongroise des Sciences, № 3), pp. 119 + 16 p. d'illustrations et un tableau généalogique. — Dans le domaine des recherches hongroises de byzantinologie, cet ouvrage représente la première tentative pour traiter d'une manière monographique les relations hungaro-byzantines et pour démontrer les traces de l'influence de la civilisation byzantine sur le territoire de la Hongrie. Pour s'acquitter de cette tâche fort complexe, l'auteur a mis à contribution les résultats des recherches qu'une série de savants hongrois et étrangers ont faites dans ce domaine depuis plusieurs dizaines d'années. On peut dire que cette monographie marque une nouvelle étape dans la carrière particulièrement féconde de ce grand travailleur qu'est Gy. Moravcsik. Dans la 1^{ère} partie du livre (« Byzance »

p. 3—29) l'auteur brosse un tableau limpide et attrayant de Byzance, jetant un jour nouveau sur tous les aspects de la vie de la capitale et du peuple grec au Moyen-Age, et faisant connaître aussi le rayonnement de la civilisation byzantine vers l'est, le nord et l'ouest. Dans la seconde partie du livre (Byzance et les Hongrois, p. 30—108), 8 chapitres sont consacrés aux relations hungaro-byzantines et aux effets de l'influence de Byzance sur les Hongrois. 1. Les Hongrois, un peuple en formation, aux confins septentrionaux de l'empire byzantin. 2. Conquête du pays et époque des aventures militaires. 3. Rôle de l'Église byzantine. 4. Orientation vers Byzance. 5. Luttres contre les velléités de conquête byzantines. 6. Plan d'une union hungaro-byzantine. 7. Campagnes pour porter aide à Byzance. 8. Influence de la civilisation byzantine. — L'un des mérites essentiels du livre consiste en ce qu'il fournit un modèle de vulgarisation scientifique: il montre, d'une manière fort instructive, comment on peut captiver l'intérêt du public le plus large sans sacrifier quoi que ce soit de l'exactitude d'une méthode scientifique. A propos de l'influence de la civilisation byzantine sur la Hongrie, l'auteur s'inscrit en faux contre les vues plus ou moins vieilles qui, pour mettre en relief l'influence occidentale, cherchent à diminuer l'importance de l'influence byzantine. D'une manière générale, la nouvelle conception, représentée par l'ouvrage de Gy. Moravcsik, révèle fidèlement bien des aspects du vrai visage du Moyen-Age. M. Gy.

A. E. RINGS, *Der altfranzösische Versroman „Floire et Blancheflor“*. Mainz, Phil. Fak., Diss. v. 3. Okt. 1951, pp. 116, III. (Maschinenschr. vervielf.) — Über den Ursprung der Sage, der wahrscheinlich im Orient liegt, bringt die Verf. nichts Eigenes; die vulgärgriechische Fassung bleibt außer Betracht. G. H.

XI. VARIA

AETII AMIDENI *Libri medicinales V—VIII*, ed. A. Olivieri... (V. Byzantinoslavica XIII, 382.) — Compte-rendu: J. MEWALDT, *Gnomon* 23 (1951) 402—403. G. H.

J. BLUM, *The beginnings of large-scale private landownership in Russia*. *Speculum* 28 (1953) 776—790. — The author reaches the following conclusions: "The introduction of private landownership cannot with any certainty be dated earlier than the tenth century and its firm establishment took place in the eleventh." "First the princes had established themselves as estate owners and then, under their sponsorship, the Church and the nobility became landed proprietors. The manors these landlords held had either been expropriated from the free peasant communes or had been newly colonized by the estate owners." P. Ch.

H. KARPP, *Probleme alchristlicher Anthropologie*... (V. Byzantinoslavica XIII, 382.) — Compte-rendu: J. STELZENBERGER, *Theol. Quartalschrift* 131 (1951) 362—363. S. K.

PH. KOUKOULES, *Δὴ τὴν ἱστορίαν τῆς λαϊκῆς κατὰ τοὺς βυζαντινοὺς χρόνους. Ἀκαδημαϊκὴ Ἱατρικὴ* III (1952) 24. — Étude sur la médecine à l'époque byzantine, que seul le meilleur connaisseur de la vie privée des Byzantins pouvait mener à bien: les différentes catégories de médecins, les femmes médecins, lois régissant les médecins, les différentes thérapeutiques, remèdes et simples, renseignements sur les différentes maladies et leur traitement; on apprendra que les Byzantins se faisaient argentifier et non aurifier leurs dents, suivant, du reste, une méthode ancienne. Il est souhaitable que cette étude soit traduite, pour la mettre à la disposition d'un plus grand nombre de lecteurs. R. G.

H. MARZELL, *Botanik*. Art. in *Reallexikon für Antike und Christentum* II, Lfg. 12 (1953) 513—522. — Beachtung verdient, daß Basilius in seinen Schöpfungshomilien (bes. hom. 1 und 6) ungewöhnliche botanische Kenntnisse zeigt (Sp. 520). G. H.

SOMMAIRE

J. Kabrda/Brno: <i>Les problèmes de l'étude de l'histoire de la Bulgarie à l'époque de la domination turque</i>	173
V. Grecu/Bucarest: <i>La signification de Hieron Stomion</i>	209
R. Guiland/Paris: <i>Sur les dignitaires du Palais et sur les dignités de la Grande Eglise du Pseudo-Codinos: chapitre 1—4, 8—13</i>	214
M. Šesan/Sibiu: <i>Le Vème concile œcuménique</i>	230

Comptes-rendus:

3. В. Удальцова, О внутренних причинах падения Византии в XV веке (B. Zástěrová/Prague)	236
Jack Lindsay, <i>Byzantium into Europe</i> (H. Evert-Kappesowa/Łódź)	241
R. Janin, <i>La Géographie ecclésiastique de l'Empire byzantin</i> (R. Guiland/Paris)	245
M. Plezia, <i>Greckie i łacińskie źródła do najstarszych dziejów Słowian</i> (Iv. Dujčev/Sofia)	249
<i>Die Pseudoklementinen I. Homilien</i> (A. Salač/Prague)	253
A. A. Зимин, Памятники права Киевского государства X—XII вв. (Iv. Dujčev/Sofia)	255
Steven Runciman, <i>A History of the Crusades</i> (R. Guiland/Paris)	258
Théodore H. Papadopoulos, <i>Studies and Documents relating to the History of the Greek Church and People under Turkish Domination</i> (R. Guiland/Paris)	260
1453—1953. <i>Le cinq-centième anniversaire de la prise de Constantinople</i> (R. Guiland/Paris)	261

Notes informatives:

Годовщина падения Константинополя в академических институтах ЧСАН	264
A. Guillou/Rome: <i>Le IXème congrès international des Etudes byzantines</i>	265
Bibliographie	268

OBSAH

J. Kabrda/Brno: <i>Problémy studia dějin Bulharska v době turecké nadvlády</i>	173
V. Grecu/Bukurešť: <i>Význam pevnosti Hieron Stomion</i>	209
R. Guiland/Paříž: <i>O hodnostářích císařského paláce a o církevních hodnostech u Pseudokodina, kapit. 1—4, 8—13</i>	214
M. Šesan/Sibiu: <i>V. ekumenický koncil</i>	230
Recense	236
Zprávy:	
Výročí pádu Cařihradu v ústavech ČSAV	264
A. Guillou/Rím: <i>IX. mezinárodní byzantologický kongres</i>	265
Bibliografie	268